This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 168 i. 37

[Crébillon. fils]

LETTRES

ATHÉNIENNES.

TOME PREMIER.

LETTRES ATHÉNIENNES,

EXTRAITES

DU PORTE-FEUILLE

D'ALCIBIADE.

TOME PREMIER.

Jolyot de Crébillon fils

A LONDRES,

Chez PIERRE ELSMY, Southampton Street.

M. DCC. LXXI.

Ex Libris

Ch. de Fontenai.

LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

NOTRE projet avoit d'abord été de mettre à la tête de ce livre, la vie de l'homme fameux qui en a fait presque tous les frais : deux considérations que nous allons soumettre au jugement de nos lecteurs, nous en ont détournés. La prémiére a été la crainte d'ennuyer ceux qui, le connoissant, n'y auroient retrouvé que ce qu'ils sçavent ; la seconde, que les per-

sonnes qui n'auroient appris que par nous qu'il a existé, ne devant pas naturellement lire ces Lettres, nous avons crû pouvoir nous épargner une peine qui auroit été si fort en pure perte. Dans la supposition, cependant, que quelques unes de ces dernières pourroient être tentées de se procurer quelques lumières sur lui, nous les avertissons qu'elles trouveront dans Thucydide, Xénophon, & Plutarque, tout ce dont alors elles auront besoin; si, comme nous le croyons, elles ne préférent pas à cette fatigue, la légére peine de le chercher dans M. Rollin, qui a rassemblé soigneusement tout ce que ces auteurs en ont écrit.

Aux quatre volumes qui compôsent ce livre, on croira, sans doute, difficilement, qu'il ne contienne qu'une partie du portefeuille d'Alcibiade. Il n'en est pas moins de toute vérité qu'en y conservant, autant qu'il nous a été possible, l'ordre dans lequel elles étoient rangées, nous en avons retranché beaucoup de lettres. C'est une précaution que, quand nous les aurions trouvées également dignes d'être offertes au Public, nous n'en aurions pas moins cru devoir prendre. Quelqu'amusant, en effet, que puisse être un livre, il est rare qu'il n'ennuye pas lorsqu'il excéde l'étendüe que l'on semble avoir prescrite aux ouvra-

ges de pur agréement. Peut-être ; celui-ci joüît-il même du bonheur de plaire, nous fera-t'on encore le reproche que, par les ſacrifices que nous nous ſommes impoſés, nous avons tâché de prévenir ; mais en cas que cela arrive, nous aurons toûjours la conſolâtion d'avoir fait ce que nous aurons pû pour avoir un tort de moins. Si, toutesfois, il ſe pouvoit que ce que nous donnons de ces lettres intéreſſât aſſez pour qu'on en déſirât le reſte, nous nous engageons à le rendre par la voye d'un ſupplément qui, ſoit que les morceaux dont il ſera formé, s'incorporent ou non avec ce qui les aura précédé, ſera imprimé à part

en faveur de ceux qui auront acheté cette édition. Si, au contraire, nous ennuyons nos lecteurs, nous nous flattons qu'ils voudront bien nous ſçavoir quelque gré de ne les avoir pas ennuyés auſſi longtems que nous en avions la commodité.

Nous ne diſſimulerons point qu'entre un très grand nombre de lettres abſolument frivoles, nous en avons trouvé beaucoup de relatives aux grands événements qui, du tems d'Alcibiade, ſe ſont paſſés dans la Gréce, & auxquels il eut part; & nous ne craignons pas d'avoüer que, ſi nous euſſions ôſé nous en croire, ce n'auroit point eté ſur les lettres de ce

genre, que ſeroit tombée notre ſévérité. Mais, de différentes perſonnes que nous avons conſultées ſur cela, les prémiéres (& ç'a été le plus grand nombre.) ont décidé qu'il falloit impitoyablement ſupprimer tout ce qui porteroit le caractère de la morale, de la politique, & même de l'hiſtoire. Elles ſe fondoient ſur ce que la morale ennuye tout le monde; après, ſur ce qu'il ne ſe pouvoit pas que le politique, & l'hiſtorique de ces tems-là ne fûſſent, ou très-faſtidieux pour ceux à qui tous les deux ſont connus, ou extrêmement à charge à ceux qui, n'ayant pas plus d'idées de l'un que de l'autre, n'en ſeroient pas plus tentés de s'en inſ-

truire. Les seconds de nos juges ont, au contraire, été d'avis de ne retrancher aucune de ces lettres. Il nous a paru que le sentiment des premiers étoit injurieux à la plus grande partie de nos Lecteurs. Nous n'avons donc pas cru, comme eux, que nous ne pussions, sans les révolter, chercher à instruire ceux que nous pouvions avoir. Nous avons ensuite soupçonné les seconds de ne vouloir que l'on en conservât tant, que pour se donner un air de solidité dans un siécle où ce même air peut être regardé comme une sorte de distinction : ainsi, nous n'avons été du sentiment ni des uns ni des autres. Les troisiémes, enfin, ont eu

ne pour qu'on en laissât subsister, à condition, pourtant, qu'on n'en laisseroit que très-peu, & se sont fondés sur ce que, indépendamment même de la variété qui en la jetteroit dans ce livre, il étoit impossible que, s'il étoit toujours frivole, il ne déplût pas aux gens sérieux, & que s'il étoit toujours sérieux, il trouvât plus de grâce devant ceux à qui le sérieux ne convient pas.

Ce sont ces derniers juges qui nous en avoient crûs, non par prédilection pour notre goût particulier dont ce qu'ils exigeoient de nous, rapprochoit de leur, mais parce que, toutes réflexions faites, leur opinion nous a paru devoir

l'emporter. Nous ne l'avons, cependant, suivie qu'en partie; c'est-à-dire, que nous avons plus laissé de ces lettres réprouvées par les premiers, qu'ils ne l'auroient desiré; mais, en même tems, nous avons eu soin que toutes les lettres un peu graves fussent distinguées des autres par une astérique: précisément comme l'on met des *bouées* sur les côtes dangereuses pour avertir les vaisseaux de ne s'en point approcher.

Ce sont ces retranchemens forcés, quoi qu'indispensables, peut-être, qui font cause que l'on trouvera ici beaucoup moins la vie politique d'Alcibiade, que la vie privée. Nous avons eu soin d'indi-

quer cy-deſſus, où ceux qui, lâ de ne le trouver preſque toûjours qu'un fort inſolent ferluquet, voudront voir en lui le grand homme (s'il eſt vrai, cependant, qu'il n'ait pas eu plus de célébrité que de véritable grandeur.) pourront ſatisfaire leur curioſité. S'il arrivoit, de plus, que dans un tems où l'on réduit tout en Dictionnaires, quelqu'un conçût la ſalutaire idée de nous donner ſous cette forme toute l'hiſtoire Grecque, perſüadés alors avec juſtice que notre héros ſeroit plus univerſellement connu qu'il ne l'eſt, nous rendrions à ceux de nos Lecteurs à qui, tant qu'un ouvrage ſi utile manquera, nous ne pourrions pa-

roître que pédants, & ennuyeux, ce que nous nous ferions aujourd'hui ſcrupule de leur préſenter. Nous ôſons même les aſſurer que, ſans la néceſſité où nous nous ſommes crûs de ne pas montrer toûjours un impertinent ſans mœurs, & ſans principes, & des femmes qui nous ont, du moins pour la plus grande partie, paru n'avoir pas plus que lui-même, des uns, & des autres, aucune des lettres faites pour ne leur plaire point, ne ſeroit entrée dans ce recueil.

Il faut ſe flatter qu'un jour il nous ſera permis de ſuivre Alcibiade dans les grandes viciſſitudes de ſa fortune, & de le leur offrir, condamné à la mort par ſes conci-

toyens, cherchant un azyle à Lacédémone; & pendant qu'il ſçait, tant par ſa politique que par ſa valeur, y faire trembler Athênes, y ſéduire par ſes grâces la femme d'Agis; & de là, tout puiſſant auprès de Tiſapherne, rentrer en pompe dans cette même Ville qui l'avoit proſcrit.

Les perſonnes qui, de tous les Peuples, tant anciens que modernes, ne connoiſſent que leur Nâtion, ne manqueront point de trouver aux Grecs qui figurent ici, les mœurs beaucoup trop françoiſes, & d'en faire un crime à l'Editeur; mais c'eſt ce qu'il ne craint point de ceux de qui le ſçavoir étant un peu moins borné,

n'ignorent pas que, de tous les Peuples qui n'exiſtent plus, il n'y en a point à qui nous reſſemblions autant qu'aux Athéniens, & ſurtout aux Athéniens du tems d'Alcibiade.

Ceux encore qui ſçavent combien la liaiſon de Socrate, & de ce dernier, étoit intime, ſeront ſurpris, ſans doute, qu'il y eût ſi peu de lettres du Philoſophe dans le portefeuille du Petit-maître; mais, ou ces lettres ſont véritablement des gens à qui elles ſont attribüées dans ce recueil, ou elles ſont factices. Dans la prémière de ces ſuppôſitions, on doit ſe rappeller que Socrate n'écrivoit point; dans l'autre, on ne peut pas blâmer leur auteur de ne s'être point flatté de

pouvoit le faire parler comme l'auroit éxigé l'opinion qu'on en a, & dont il étoit ſi digne.

Notre abſence de Paris a été cauſe qu'il s'eſt gliſſé dans ce livre, beaucoup de fautes d'impreſſion, parmi leſquelles nous en avons remarqué de conſidérables. Il y en a, par éxemple, Tôme I. page 248. ligne 15. une ſi lourde que nous croyons devoir en prévenir ici. C'eſt *m'excuſer* pour *m'amuſer*. Nous ſupplions donc le Lecteur de vouloir bien, avant que de commencer chaque tôme, conſulter l'Errâta. Il y a auſſi erreur dans le numéro des Lettres de la ſeconde partie: la prémière finit à la Lettre trente-ſeptiéme incluſivement; &

la ſeconde commence par la trente-deuxiéme : quand nous nous en ſommes apperçus, il n'étoit plus tems d'y remédier.

LETTRES

LETTRES ATHÉNIENNES.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

ALCIBIADE A ANTIPE.

QUELLE idée ! qui ! moi ! que, recherché au point où je le ſuis par toutes les femmes d'Athênes, n'en ayant pas encore trouvé qui ne s'honorât de mes deſirs, & même ne s'empreſsât à les faire naître, je prenne la vieille *Elpinice !*

Quand je ne ſerois pas à cet égard, p
qu'au comble de la gloire, pourrois-
ſans deshonorer les avantages qu'on
que j'ai reçus de la nature, & dont r
ſuccès atteſtent la réalité, faire le ch
que vous me propoſez ? Je n'ai p
grâces aux Dieux, beſoin d'un ri
cule pour m'afficher ; &, cette r
ſource me fût-elle néceſſaire, j'ai t
de fierté pour adopter les ridicules reç
lorſque non-ſeulement je ſuis en d
d'en créer, mais que je les vois pâ
pour des grâces. Loin donc de me r
dre à vos conſeils, & de m'immoler,
m'engageant avec Elpinice, à la rec
noiſſance publique, je viens de forr
dans ce genre, un projet d'une hardi
inconcevable, & qui, tout audacie
que je ſuis, me fait moi-même trembl
Il n'y a pas dans Athènes, dans to
la Grèce, peut-être pas même dans
monde entier, de femme qui puiſſe

tant, & à tous égards, honorer ſon vainqueur, que celle de qui je tente la conquête. La beauté, les grâces, la jeuneſſe, l'eſprit, les talents, la réputâtion la plus éclatante, & le mieux méritée, la difficulté, par elle-même ſi piquante de toucher un cœur déjà prévenu, de ſupplanter l'homme du monde, le plus fait pour flatter la vanité de celle qui l'aſſujettit, de triompher d'une paſſion que tout paroît concourir à rendre éternelle; voilà ce que ſe propôſe de vaincre, ce même homme que vous condamnez ſi légèrement à prendre une femme que, comme vous-même n'ôſeriez le nier, tout le monde quittoit, & très-long-tems, ſans doute, avant que je fûſſe né. Rien, effectivement, en ſuppôſant que je réüſſiſſe à ce que j'entreprends, ne manqueroit à mon bonheur, ſi, loin d'ôſer le divulguer, de crüelles circonſtances ne me condamnoient à en

jouir dans le ſilence le plus profond. Vous auriez peine à imaginer à quel point cette néceſſité dont je ſens d'avance toute la rigueur, me deſeſpère, & combien de fois déjà, elle a penſé me décourager. Je ne ſçais encore quel ſera le ſuccès d'un projet ſi hardi qu'il ne faut pas moins que toute mon audace pour le former: ah! ne faut-il pas auſſi, toute ma préſomption pour ſe flatter qu'il puiſſe réüſſir, lorſque, ſur-tout, je me trouve privé de preſque toutes mes reſſources! Comment puis-je même eſpérer, lorſque forcé d'aveugler abſolument ſur mes deſſeins, la femme qui en eſt l'objet, il faut, non ſeulement que je me conduiſe auprès d'elle avec toute la circonſpection imaginable, mais que je parvienne à lui plaire, ſans en paroître amoureux? Quand, d'ailleurs, notre poſition reſpective me permettroit d'employer pour la ſéduire, de ces ſoins d'éclat qui,

ſeuls déterminent une femme à croire à notre ſentiment, je ne ferois par-là que l'avertir qu'elle a à ſe défendre ; &, peut-être, ne ſeroit-ce pas impunément que je l'en avertirois. Elle n'a donc point encore, toute éclairée qu'elle eſt, le plus léger ſoupçon de ce qu'elle m'inſpire, parce qu'il m'eſt aiſé de le maſquer ſous des apparences faites pour l'abuſer. Je veux, même, s'il eſt poſſible, qu'elle ne ſorte de cette ſécurité, que quand ſon cœur ſera trop plein de moi, pour qu'elle puiſſe avec avantage, combattre ſa paſſion. Les aſſidüités les plus marquées, l'air de l'intérêt le plus tendre, mais accompagné du reſpect le plus profond, une ſoumiſſion ſans bornes, toutes choſes qui doivent prendre ſur elle d'autant plus qu'elle les ſçait moins de mon caractère, ſont donc les ſeules armes que je puiſſe ouvertement employer pour tâcher de la vaincre. A l'égard de

la ſorte d'impreſſion que je fais ſur ſon cœur, c'eſt ce qui m'eſt encore caché ; mais je ne puis de même ignorer que ma conduite avec elle, commence à lui faire rêver, & que, chaque jour, & ſans qu'elle s'en doute, je deviens pour elle, un objet plus intéreſſant. Il me ſemble auſſi, qu'elle cherche avec une ſorte d'inquiétude à lire dans mon âme ; & que même elle craint que le trouble dont elle la ſent agitée, ne fait pas pour objet ; & l'incertitude à cet égard doit, en effet, lui être d'autant plus permiſe que, dans l'impatience où j'étois de pénétrer ce qui pouvoit ſe paſſer pour moi dans ſon cœur, je dois moins, par un ſtratagême qui me paroît actüellement aſſez mal imaginé de ma part, lui avoir fait penſer que ce ſoit pour elle, que je me ſuis décidé. Puiſque vous n'ignorez point pour qui j'ai l'air de vivre, je n'ai pas beſoin de vous en

dire davantage ſur cet article. Quoiqu'il en ſoit, les mouvemens que je crois lui voir, ou qu'elle éprouve, ſa jalouſie même me ſemblent ſi foibles, & en même tems ſi éloignés des ſentimens que je voudrois lui inſpirer, que, loin qu'ils me donnent l'audace de parler, j'en ſuis encore à feindre de ne les pas appercevoir. Vous ſerez ſurpris, ſans doute, vous qui me connoiſſez, que j'aye pû m'impôſer des loix qui doivent m'être ſi à charge, & les obſerver; mais il m'eſt ſi important de ſoumettre la femme que j'attaque, qu'il n'y auroit rien, quelque pénible même qu'il me fût, que je ne me preſcrivîſſe, & dont je ne fûſſe capable, plutôt que de manquer par ma faute, la plus belle occâſion de gloire qui jamais puiſſe s'offrir à moi. Comme je crains également dans les circonſtances où je me trouve, d'en faire trop, ou trop peu;

& qu'avec les preuves que j'ai que je ne ſçais pas encore bien choiſir mes ruſes, mon in'expérience, priſe en certain ſens, ne rende dangereux que pour moi, le projet que j'ai formé, je vous conjure, mon cher Antipe, de vouloir bien m'aider de vos conſeils. Puiſſe l'Amour vous en payer en augmentant, s'il eſt poſſible, le ſentiment qui vous unit, la belle Théodote, & vous

LETTRE II.

PERICLES A DIODOTE.

Je ne ſçais ſi tout ce que j'ai fait pour Alcibiade, depuis que la mort de ſon père, l'a livré à mes ſoins, a pû me concilier ſon eſtime; mais je ne ſçaurois de même ignorer qu'il n'en a pas eu moi, plus de confiance; & je ſens avec d'autant plus de vivacité, le peu de cas qu'il paroît faire de mes conſeils, que chaque jour il me prouve plus à quel point ils lui ſeroient néceſſaires. Vous ne ſerez point ſurpris du chagrin que me cauſe ſa conduite, quand vous ſçaurez qu'il vient, avec l'éclat le plus grand, de prendre *Glycérie*, cette Courtiſanne ſi fameuſe qui eſt depuis peu de tems à Athênes; & qu'il vit avec elle, plus in-

décemment encore qu'il ne l'a prise. J
crois avoir prouvé par la douceur ave
laquelle je lui pâsse la püérile, & mépri
sable ambition de séduire, & de trom
per des femmes, que je n'ai jamais pré
tendu qu'il n'amusât point sa jeunesse;
mais je voudrois, s'il se pouvoit, qu'il
ne la deshonorât pas; & que, fait par sa
naissance, pour aspirer aux plus gran
des places, plus fait encore par les rares
talens qu'il annonce, pour les bien rem
plir, il ne commençât point sa carrière
par donner de ses mœurs, une idée
qu'un jour, peut-être, il voudra vaine
ment effacer. De notre tems, *Diodore*,
le scandale ne nous sembloit devoir rien
ajoûter aux plaisirs; &, croire, ainsi
qu'on le fait aujourd'hui, qu'il les aug
mente, me paroît le comble & de l'extra
vagance, & de la corruption. On ne doit,
pour quelque cause que ce puisse être,
manquer à ce qu'on se doit à soi-même;

& cet Alcibiade qui mepriſe ſi hautement cette maxime, ſe repentira plutôt qu'il ne penſe, de ne l'avoir pas reſpectée. Quoiqu'il en ſoit, j'ôſe vous aſſûrer qu'on ne peut plus légèrement immoler de ſi grandes chôſes; & que, de plus, perſonne ne pouvoit être moins digne que cette fille, de tout ce qu'il lui ſacrifie. L'impudence la plus outrée, une impertinence ſans bornes, la folie pouſſée juſques à la frénéſie, le luxe le plus inſolent, peu de beauté, une jeuneſſe déjà flétrie; voilà quel eſt dans la plus éxacte vérité, l'objet pour lequel il ſe donne de ſi grands ridicules, & la noble conquête qui remplit aujourd'hui tous les vœux de l'homme du monde qui, peut-être, a de lui-même, la plus haute opinion. Ce n'eſt pas, cependant, que je le connoiſſe aſſez peu pour croire que, quand il aimeroit *Glycérie* auſſi follement que, ſans doute, pour en indiſ-

pôſer davantage contre lui ; l'eſprit de ſes concitoyens, il affecte de le faire, ſa vanité, & ſa légèreté naturelle lui permîſſent de s'y fixer. Je n'ignore pas non plus, toute la différence qu'il y a entre un travers, & une paſſion ; mais je n'en crois pas moins avoir à craindre qu'il ne ſe ſente tout le reſte de ſa vie, du ton qu'il aura pris auprès d'elle, & qu'il n'en conſerve ce goût pour les plaiſirs faciles, que j'ai toûjours vû conduire à la plus honteuſe débauche, & par conſéquent, au dernier mépris, tous ceux qui en étoient infectés. Ne me dites pas qu'autant par l'excès de ſon amour-propre, que par la hauteur de ſon âme, j'ai de quoi me raſſurer ſur ce malheur. J'ai vû, mon cher *Diodote*, des hommes qui pouvoient avec juſtice, préſumer d'eux-mêmes auſſi bien qu'il préſume de lui, perdre dans ces aviliſſantes liaiſons, toute leur dignité, & ſi-

nir par être avec juſtice, l'opprobre de leur famille, & de leur patrie. Je ne vous parle pas ici de l'énormité de ſes profuſions : je ne puis mieux vous la peindre qu'en vous diſant, qu'elles égalent celles des Satrapes mêmes ; & qu'il n'y a perſonne ici qui ne ſoit bleſſé d'un luxe ſi indiſcret : les Grands, parce qu'ils en ſont éclipſés, les Petits, parce qu'ils en ſentent plus vivement leur miſère. Sa maiſon, remplie des plus impudens adulateurs, & des plus vils paraſites que notre Ville puiſſe fournir, n'eſt plus fréquentée des honnêtes gens, ſoit que dans la crainte de paſſer pour complices de ſes deſordres, d'eux-mêmes ils s'en ſoyent écartés, ou que, trop gêné par leurs vertus, ce ſoit lui qui les en ait bannis. On ne le voit plus paroître qu'avec un cortège odieux qui, autant par l'excès que par la nature des éloges que les miſérables qui le compôſent,

lui prodiguent, achève de corrompre ſa jeuneſſe, & d'éloigner de lui, tous ceux qui par leurs conſeils, ou leur exemple pourroient oppôſer une digue à tant d'imprudence, & de déréglement. Quelqu'aſſûré que je fûſſe déjà du peu d'empire que j'ai ſur ſon eſprit, j'ai crû devoir encore lui parler, non ſur le ton d'un tuteur de qui, depuis long-tems, il ne reconnoît plus l'autorité, mais comme l'ami le plus ſincère, & le plus tendre; & l'air d'inattention, d'ennui, de raillerie même dont il m'a écouté, a ſurpâſſé encore tout ce que je craignois & de ſon obſtinâtion à ſe perdre, & du peu d'égards qu'il conſerve pour moi. Quelqu'ardente que ſoit l'envie que j'ai de le voir réformer ſa conduite, je ne crois pas qu'il me convienne de lui parler davantage, bien moins encore dans la crainte de me commettre, que parce que, pour me prouver mieux,

pparemment, le peu de cas qu'il fait de
es conſeils, il n'agit jamais avec moins
e retenüe que quand je lui ai parlé.
ocrate eſt donc la ſeule reſſource que
otre abſence me laiſſe à Athènes au-
rès de lui. J'ai, comme vous le ſça-
ez, formé depuis long-tems le projet
e le lier avec ce Philoſophe que je
e regarde pas moins comme l'homme
: plus vertüeux, que comme l'eſprit le
lus éclairé, le plus étendu, le plus
ıſte, peut-être, qui ait jamais éxiſté;
: je n'ai pas juſques ici à me loüer des
›ins que je me donne pour cela. Ce
'eſt pas qu'Alcibiade ne goûte infini-
ent le Philoſophe; mais en même
ms que je le ſens attiré par l'eſprit
u'il lui trouve, je le vois repouſſé
ar la vertu qu'il lui croit. Je me flatte,
:pendant, que l'inſatiable deſir qu'il
d'apprendre, le deſir, non moins
iolent d'être en tout genre le premier

homme de ſon ſiècle, la certitude qu'il a, quoiqu'il la déguiſe, que les leçons de Socrate, peuvent ſeules lui donner cette ſupériorité, la patience de ce dernier, l'inclinâtion même qu'il a priſe pour le diſciple que je voudrois lui donner, l'ingénieuſe ſimplicité avec laquelle il diſcute la vérité, & préſente la ſageſſe, triompheront, enfin, de la fougue d'Alcibiade, & de la crainte qu'il a de ſe corriger. J'ai donc plus que jamais engagé Socrate à venir chez moi ; &, comme à quelque point que le fils de *Clinias* me néglige, il n'ôſe pas encore ceſſer abſolument de me voir, & que même, par un effet de ſon inconſtance naturelle, depuis quelque tems, il me voit plus aſſidüement qu'il ne faiſoit, il l'y rencontre quelquefois. Il me ſemble encore que quand le Philoſophe, & *Aſpaſie* agitent enſemble, quelque queſtion de Morale, il ſe prête

à

à leur entretien avec moins d'ennui, & d'impatience qu'en pareil cas il n'en marquoit. *Aſpaſie* ne me paroiſſoit pas non plus s'éloigner de ſeconder mes ſoins, & ôſoit quelquefois ſe flatter qu'ils ne ſeroient pas auſſi infructüeux qu'Alcibiade nous l'avoit long-tems fait craindre; mais depuis l'avanture de Glycérie, & l'air d'audace dont il la ſoutient, je la vois tout-à-fait découragée; & il me ſeroit difficile de vous dire à qui de nous deux, elle cauſe le plus de chagriu. Quoique vous ne ſoyez aſsûrément pas, mon cher *Diodote*, de tous ſes amis celui qu'il imite le mieux, vous êtes, du moins, celui qu'il écoute le plus. L'habitude où il eſt depuis long-tems de vous ouvrir ſon cœur, & la ſorte d'aſcendant que votre âge plus mûr que le ſien, vous donnent ſur lui, me font eſpérer que vous pourrez plus aiſément que perſonne, le faire revenir des frivolités qui l'oc-

cupent, & des travers qui le dégradent. Vos conſeils doivent même être pour lui, d'un poids d'autant plus grand que, comme les miens, ils ne bleſſeront pas ſon orgueil, & qu'il pourra moins imputer à l'humeur chagrine de la la vieilleſſe, ce que vous croirez devoir lui dire ſur ſes déréglemens. Ecrivez lui donc, je vous en conjure; mais, ſur-tout, cachez-lui avec ſoin que c'eſt moi qui vous en ai prié: plus il croiroit me devoir les reproches dont vous l'accâblerez, moins ils lui deviendroient utiles. Si des affaires indiſpenſables ne vous retiennent point où vous êtes, je vous prie auſſi, de revenir à Athênes, le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Si je compte beaucoup ſur l'impreſſion qu'il recevra de votre Lettre, je compte beaucoup plus encore ſur la honte qu'en vous voyant, il doit ſentir de ſe trouver ſi peu digne d'un ami ſi vertüeux.

LETTRE III.

ALCIBIADE A ANTIPE.

JE ne ſuis pas moins convaincu que vous, mon cher Antipe, qu'en général il vaut mieux donner aux femmes, mauvaiſe opinion de ſon cœur, que de ſon goût ; mais ceſa ne m'empêche pas de croire qu'il peut s'en trouver auſſi, qui ſoient moins bleſſées des erreurs du dernier, que de la corruption de l'autre ; & c'eſt préciſément ainſi que penſe celle que j'attaque. Il ne m'eut pas été difficile, comme vous le ſçavez, d'offrir à ſa jalouſie, des objets plus dignes de l'exciter, qu'une Courtiſanne plus vile encore, d'ailleurs, par ſa façon de penſer que par ſon état ; &, ſi je ne l'ai pas fait, ce n'a été que dans la crainte très-légitime qu'elle ne pût me voir avoüer,

ſur-tout avec toute la publicité que, dans mes projets, j'étois obligé d'y mettre, une femme d'un certain ordre, ſans craindre de ſe voir un jour ſacrifiée avec auſſi peu de ménagement. Dans la pôſition où je vous l'ai peinte, devois-je à mon tour, ſans lui prêter une inconſéquence dont il ſe pourroit que l'amour la rendît capable, mais dont il n'étoit pas naturel que je la ſoupçonnâſſe, me flatter qu'une pareille perſpective ne ſuffît point, ou pour empêcher le penchant de naître, ou, s'il étoit déjà né, pour en arrêter les effets? *J'aurois*, dites-vous, *mieux fait d'attendre que le tems m'eût découvert quels étoient ſes ſentimens pour moi, que de me ſervir pour les pénétrer, d'un ſtratagême qui, ſans me procurer les lumières que je cherchois, pouvoit me faire courir le riſque d'être dégradé à ſes yeux*: la crainte que je vous ai marquée de ne pas

encore ſçavoir bien choiſir mes ruſes, vous dit aſſez combien ſur cela je ſuis du même ſentiment que vous. Quoiqu'il en ſoit, on s'étonne encore plus qu'on ne me blâme, de ce que j'ai fait un ſi mauvais choix : on fait plus : on m'en plaint : je ne ſçais quelle ſera la ſuite de ces divers mouvemens ; mais l'âme des femmes ne s'arrête pas toûjours où elles voudroient : le plus important auprès d'elles, eſt de leur inſpirer de l'intérêt : j'en inſpire : nous verrons donc.

Quant aux conſeils dont votre Lettre eſt remplie, en diſcutant les differentes chôſes que vous m'y propôſez, j'ai crû que j'avois pâſſé le tems d'appliquer les unes, & j'ai craint que les autres ne me fûſſent inutiles, ou pernicieuſes. A quoi, par éxemple, voudriez-vous que me ſervît ce ſilence reſpectueux que vous me recommandez avec tant de force, qu'à faire penſer à une

femme qui doit avoir au moins quelques ſoupçons de mon amour, que j'ai fait mes réfléxions, & qu'elles m'ont conduit au repentir de l'aimer ? A l'égard de cette langueur tendre que vous voulez qui lui peigne ſeule mes ſentimens, m'en tenir là, ne ſeroit que retourner ſur mes pas. Ce n'eſt point que je ne croye que cette même langueur ne fût très-placée dans la pôſition où j'étois il y a quelques jours ; mais c'eſt que je ſuis perſüâdé que, dans la ſitüâtion où j'ai ſçu me mettre depuis, cela ne me donneroit qu'un ridicule ; & j'ai crû remarquer que les femmes pardonnent les ridicules beaucoup moins aiſément que les torts. J'ajoûte auſſi, que tous ces moyens-là, plus propres, ce me ſemble, à faire durer les préliminaires preſqu'autant que la paſſion même, qu'à en faire naître une, ſont aſſez peu de mon caractère, plus fait pour triompher par l'audace, des obſtacles qui peuvent ſe préſen-

ter, qu'à tâcher de ne les ſurmonter que par la lenteur. D'ailleurs, ſans connoître encore les femmes auſſi bien que je me flatte de le faire un jour, je ne puis imaginer qu'un sèxe qui ne paroît ſérieuſement occupé que de tout ce qui peut le conduire à plaire, puiſſe jamais être bleſſé d'apprendre qu'il y eſt parvenu, de quelque façon même qu'on le lui diſe; & que quand, par éxemple, on leur montre plus de deſir que de ſentiment, & plus d'eſpérance que de crainte, elles ne nous ſçachent pas intérieurement plus de gré de l'hommage que nous rendons à leurs charmes, qu'elles ne nous veulent de mal de l'inſulte que nous paroiſſons faire à leur vertu. Vous vous êtes, de plus, permettez-moi de vous le dire, trompé à l'état des chôſes. Je n'en ſuis pas, comme, de vos conſeils, je dois inférer que vous l'avez imaginé, à inſtruire de ma tendreſſe, la femme qui en eſt l'objet;

mais à la conduire à la partager. Eh ! penſez-vous que ce fût en la tenant dans l'indécizion ſur mes propres ſentimens, que je pourrois l'y déterminer ? Séduite, peut-être, par les charmes de ma jeuneſſe, mais retenüe par tout ce qu'elle a à redouter, tant de mon imprudence, que des mœurs mêmes qu'en entrant dans le monde, j'ai affichées, ſur combien d'objets n'ai-je point à l'aveugler ! Sur combien d'autres n'ai-je pas à la faire changer d'idées ! Et cet amour, maſqué de tant de reſpect qu'il ne pouvoit qu'en être toûjours méconnu, me paroiſſoit bien peu fait pour l'emporter loin d'elle-même, autant que j'ai beſoin qu'elle le ſoit. Je m'en ſuis donc, toutes réfléxions faites, tenu à ne lui montrer que par mes actions, tout ce qu'elle m'inſpire, à la voir avec la plus opiniâtre aſſidüité, & à attendre que le hazard qui dans tant d'entrepriſes, m'a toûjours ſi

bien ſervi, me procurât l'occâſion de m'expliquer. Il me ſembloit qu'entre deux perſonnes qui ſe voyent très-fréquemment, & qu'on laiſſe ſeules quelquefois, cette occâſion ne devoit pas tarder à naître; mais par malheur ſon mari a eu à faire quelque chôſe de fort important; &, comme les lumières de ſa femme lui ſont connües, pour être plus à portée de la conſulter, il a jugé à propos de ne travailler qu'auprès d'elle. Si cette fantaiſie de ſa part, n'a point empêché que je ne la viſſe, elle m'a, du moins fait perdre de précieux inſtans; & je n'ai pû, ſans une douleur crüelle, me voir privé du bonheur de dire que j'aime, & d'apprendre, peut-être, que je ſuis aimé. Quelque ſévèrement que, ſoit par un reſpect très-placé pour cet incommode mari, ſoit dans le deſſein de me cacher l'impreſſion qu'elle recevoit de ma préſence, elle s'obſervât, j'ai crû voir dans

ſes yeux, le deſir que je pûſſe m'expliquer, & combien, par ſa propre impatience, elle juſtifioit la mienne. Je ſuis même bien trompé s'ils ne m'ont pas plus d'une fois preſcrit de la modérer, & marqué de la crainte que des gens qui ne m'en auroient pas ſçu le même gré qu'elle, ne la ſaisîſſent auſſi bien. Malgré tous les vœux que je faiſois à l'amour, ces crüelles entraves ont duré trois jours, trois jours dont il me ſeroit impoſſible de vous peindre la longueur, & qui auroient affligé mon âme au-delà de toute expreſſion, ſi je n'avois eu de fortes raiſons de croire que mon chagrin n'étoit pas moins partagé qu'il n'étoit apperçu. Ce n'eſt pas, cependant, que je ne croye devoir beaucoup à cette même contrariété qui m'a deſeſpéré; &, s'il eſt auſſi vrai qu'on l'aſſure, que les ſentimens s'accroiſſent en proportion de la gêne qu'ils éprouvent, ces jours qui m'ont paru ſi

crüels, n'auront pas abſolument été perdus pour moi. C'eſt ce que j'éclaircirai le plutôt qu'il me ſera poſſible; &, peut-être, à peine aurez vous reçu cette lettre, qu'à quelques égards, du moins, mon ſort ſera décidé. Je ne dois pas avoir beſoin de vous dire avec quelle promptitude, ſur tout, s'il ne trompe pas mes eſpérances, j'aurai ſoin de vous en inſtruire.

LETTRE IV.

LE MEME A DIODOTE.

JE connois trop & le ſtyle de *Péricles*, & l'opinion qu'il a conçüe de moi, pour qu'il me ſoit poſſible de douter que ce ne ſoit non-ſeulement à ſon inſtigâtion, mais, pour ainſi dire, ſous ſa dictée, que vous m'avez écrit. Tout crüel qu'il eſt pour moi de voir celui de mes amis qui devroit me connoître le mieux, adopter avec tant de facilité, des idées qui me ſont ſi défavorables, ce m'eſt, je l'avoüe, une ſorte de conſolâtion d'avoir dans cette circonſtance, moins à me plaindre de ſon cœur que de ſa crédulité. De quelqu'injuſtice, toutesfois que je croye devoir accuſer *Périclès*, je ne vous en diſſimule pas davantage que tous les reproches qu'il me fait, ne ſont point éga-

lement mal fondés ; & que ſi, comme il l'imagine, je ne ſuis pas la dupe de certains objets, il ne doit pas en penſer moins de mal de moi, puiſqu'il eſt vrai que j'affecte de l'être. Il me ſeroit à cet égard, plus aiſé qu'il ne penſe, de me juſtifier à ſes yeux ; mais j'ai de ſi fortes raiſons d'être perſuadé que quand je lui dirois quels ſont les motifs du ſcandale que je mets dans quelques points de ma conduite, il n'en auroit encore que moins de diſpôſitions à m'excuſer, que j'aime infiniment mieux lui paroître ridicule, que de le mettre à portée de connoître les torts que je puis avoir, ſoit avec lui, ſoit avec moi-même. Tout ce que je puis, quant à préſent vous dire au ſujet de cette même Glycérie qui me paroît vous cauſer, ainſi qu'à lui, tant d'effroi, c'eſt que je la vois telle exactement qu'il vous l'a peinte. Vous me demanderez, ſans doute, pourquoi la jugeant moi-même,

ſi peu digne d'attachement, non-ſeulement j'agis comme ſi je l'aimois, mais j'ai affiché ce goût avec une audace plus révoltante, s'il ſe peut, que ne ſeroit le goût même, puiſqu'au moins le dernier auroit l'excuſe du caprice, & qu'on ne ſçauroit en trouver à l'autre. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que cette Glycérie qui a cauſé à Périclès, de ſi vives inquiétudes, & lui a fait débiter de ſi brillantes maximes, n'a été pour moi qu'un arrangement de pure politique. Ce langage, je le ſens, doit vous paroître fort obſcur; mais comme il faudroit, pour que vous pûſſiez l'entendre, vous dévoiler des projets dont le ſuccès ſeul peut m'abſoudre, & dans leſquels, d'ailleurs, je vous crois moins fait que perſonne pour entrer, je vous prie de ne vous pas offenſer que ſur cela, je ne vous en diſe point davantage. Si je dois en juger par un article de votre lettre, ces mêmes projets qui m'ont

paru d'abord les plus extravagans qu'il fût jamais poſſible de former, ne ſont pas ſi loin de leur réüſſite que j'avois ſujet de le craindre ; & quoique l'intérêt que l'on ſemble prendre à ma conduite, n'ait, peut-être, pas le motif que je deſirerois qu'il eût, je ſuis fort trompé ſi, en ſuppôſant que je ne le doive point encore au ſentiment que je voudrois inſpirer, je ne le fais pas bien-tôt changer de nature : mais, ſans vous donner plus long-tems des énigmes à deviner, je vais commencer une juſtification que les reproches de Périclès, & l'impreſſion que je ſens qu'ils ont faite ſur vous, me rendent ſi néceſſaire.

L'excès de mon luxe égale, dit-il, *le luxe des Satrapes mêmes :* je ne ſçais ſi cette imputâtion eſt, ou non, fondée ; mais, ce que je n'ignore pas, c'eſt que ſi je ne fais que les égaler en cela, ce n'eſt qu'à l'impoſſibilité où je ſuis de les ſurpâſſer, qu'il

faut s'en prendre. Ma naiſſance me preſcrit ce même éclat que l'on me reproche avec tant d'amertume ; & ma fortune me donnant les moyens néceſſaires pour le ſoutenir, je ne me croirois pas excuſable de le modérer. Si, ſur ce chapitre, les mœurs des ſiécles paſſés doivent ou ne doivent pas avoir la préférence ſur les mœurs actüelles, c'eſt une diſcuſſion que je croirois fort déplacée ici, & que par conſéquent, vous voudrez bien que je n'entame pas. Ce que je crois ſeulement, contre l'aſſertion de Périclès, c'eſt que les hommes, toûjours vains dans quelque ſitüâtion qu'ils ayent pû ſe trouver, n'ont fait des vertus de la tempérance, & de la frugalité, que pour en ſatisfaire plus déceminent leur avarice, ou pour en maſquer mieux leur misère ; ou que ſi l'on doit, en effet, les regarder autrement que comme des vertus de convention, de convenance, ou de néceſſité, ce n'eſt

n'eſt pas ma faute ſi je ſuis né dans un tems où elles ne feroient plus qu'avilir ceux qui voudroient s'en parer encore. Périclès lui-même n'eſt-il pas une preuve de ce que j'avance ? Il eſt vrai qu'en général les hommes aujourd'hui ſont plus de cas des vices qui leur ſont utiles, que des vertus qui ne le ſont qu'à ceux qui les poſſédent ; & c'eſt auſſi une des raiſons qui me font croire que ma prodigalité eſt moins univerſellement blâmée que ce que mon tuteur & ſes amis appellent ſon *œconomie* : vertu, ſi c'en eſt une, qu'il rend fort à charge à tous ceux qui dépendent de lui, & à laquelle, auſſi, je les vois très-diſpôſés à donner un nom moins honorable.

Les Grands, ajoûtez-vous, *ſont bleſſés de mon faſte, parce qu'il les éclipſe* : pourquoi s'en laiſſent-ils éclipſer ? Eſt-ce ma faute, ſi le peu d'élévation de leur âme, leur rend le murmure plus facile que l'i-

mitation? *Les Petits*, dites-vous encore; *ſont par une autre raiſon que les Grands, auſſi révoltés que ceux-là, de l'excès de ma magnificence:* qu'eſt-ce que tout cela veut dire, ſi ce n'eſt que je déplais aux premiers, parce que ma façon de vivre en fait mieux remarquer la baſſeſſe de leur âme; & que prouve le chagrin des autres, ſi ce n'eſt que de tout tems l'envie a été le partage de la misère? Je doute ſi peu de cette dernière vérité que, même en comblant de biens ceux à qui leur indigence rend néceſſaires mes bienfaits, je ſuis beaucoup plus sûr d'exciter leur jalouſie, & même de faire naître la haine dans leur cœur, que de leur paroître mériter de leur part, de la gratitude. Vous ne m'en rendriez pas plus de juſtice, ſi vous inférïez de la façon dont je penſe des hommes à cet égard, que je dois en voir leurs beſoins avec moins de diſpôſition à les ſoulager. Peut-être deſi-

rerois-je pour eux-mêmes de les voir plus ſuſceptibles qu'ils ne le ſont, d'un ſentiment qui, en leur faiſant honneur, ne pourroit qu'encourager la bienfaiſance: mais, quand ce que je puis faire pour eux, me ſeroit auſſi pénible qu'il me l'eſt peu, quel prix ponrroient-ils m'en offrir qui pût valoir cette joie ſi pure que l'on goûte en ſecourant un infortuné? Ceſſez donc de croire, pour me ſervir ici, ſoit de la phrâze de Périclès, ſoit de la vôtre, *que je ne puis donner tant au luxe, ſans dérober tout à l'humanité; & que je me trouve plus heureux de ce que je perds, que de ce que je répands.* J'ai, à la vérité, vû trop ſouvent à la honte de la nature, unir à la prodigalité la plus outrée, la plus monſtrüeuſe avarice; mais ſoyez ſûr qu'il y a dans l'âme d'Alcibiade, un ſentiment trop juſte de ce qui fait la véritable grandeur, un deſir trop ardent de pouvoir s'eſtimer lui-même pour qu'on

puiſſe jamais avoir à lui reprocher un ſi aviliſſant mélange. C'eſt par un effet de la dignité qui y régne, qu'en me défendant contre ceux des reproches de Périclès, que je crois ne pas mériter, je conviens, de bonne foi, que je pourrois donner à ce qu'il appelle mon luxe, des objets moins frivoles que les objets qu'il a ordinairement: mais à qui peut-on s'en prendre avec plus de juſtice qu'à lui-même, qu'à lui, dis-je, qui conſultant dans mon éducâtion, moins ce que je ſuis que ce qu'il deſiroit que je fûſſe, & plus ſon caractère que le mien, s'eſt fait une loi qu'il n'a jamais violée, de me laiſſer tout à deſirer: lui, qui connoît ſi bien les hommes, devoit-il, pouvoit-il même ignorer que la contrainte, loin de les affoiblir, donne toûjours aux penchants plus d'étendüe, & d'activité; & qu'il n'y a rien à quoi nous nous livrions avec plus de fureur qu'à ce dont nous avons long-

tems été privés. Un peu plus de condeſcendance pour mes goûts, les eût, ſans doute, modérés, & m'eût empêché de chercher dans l'abus de la joüiſſance, une ſorte de dédommagement d'en avoir trop tard connu les charmes ; peut-être même encore la ſévérité dont je les lui ai toûjours vû combattre, & reſſerrer, m'a-t-elle plus que la nature, jetté dans la profuſion dont il me fait un crime, & dont je conviens ſans croire, cependant, que je doive en penſer comme lui.

A l'égard de mes ſociétés, j'avoüe qu'en reſpectant la vieilleſſe autant que je le dois, & même la croyant admirable pour le réglement des mœurs, je n'ai pas imaginé qu'il fallût m'enterrer avec tous les Barbons d'Athênes ; & que je ne dûſſe me chercher des amis que parmi ceux qui, ſi toutesfois il en reſte encore, ont eu le bonheur de voir, & d'entendre *Solon*, Il n'eſt pas bien étonnant

que la différence des âges, en mette dan
les plaiſirs, & que les leurs ne ſoient pa
les miens; que je jette en paſſant, quel
ques fleurs ſur les épines de la Philoſo
phie; que je tempère par un peu de vo
lupté, l'auſtérité de la ſageſſe; & qu'enfi
il puiſſe m'être permis de ne pas dîne
tous les jours avec l'Aréopage.

Vous voudrez bien me diſpenſer d
répondre ſur ce cortège odieux, & cor
rupteur dont Périclès prétend que je ſui
ſans ceſſe environné: Thrazylle, Axio
chus, Antipe, Adymante & quelque
autres du même ordre le compôſent
&, s'il eſt vrai que du côté de ce qu'à u
certain âge, on appelle les *mœurs*, je pour
rois me choiſir des amis qui les eûſſen
plus éxactes, du moins, dans le choi
que j'ai fait de ceux-là, ne trouvera-t-or
pas de quoi juſtifier le reproche que m
fait Périclès, de ne vivre qu'avec des pa
raſites, & des flatteurs. Ce n'eſt pas qu'il

n'en vienne chez moi ; & que je ne compatiſſe peut-être un peu trop au beſoin qu'ils ont d'y être reçus ; mais les gens qui n'y doivent être admis qu'en qualité de courtiſans, n'y portent pas le titre d'amis : & ſi (car pourquoi le diſſimulerois ?) j'ai la foibleſſe d'aimer la flatterie, je ne ſçais pas m'avilir au point d'eſtimer le flatteur, & d'accorder à l'adulâtion, & à la baſſeſſe, les ſentimens qui ne ſont faits que pour la vertu. Quant à Socrate, j'avoüe que j'ai long-tems été à ſon égard dans les diſpôſitions dont m'accuſe Périclès ; mais il faut néceſſairement, pour croire que je mérite encore le blâme de le négliger, que vous ayez, entre la lettre de mon tuteur, & la vôtre, mis un bien long intervalle, car Socrate n'a pas à préſent de diſciple, ni qui le voye plus ſouvent, ni qui l'écoute avec autant de plaiſir que moi. Pour Aſpaſie, la façon très-éclatante dont j'ai quitté Glycérie, ne lui laiſſe plus contre moi,

que la rancune de ce que je l'ai priſe. Cette rancune, à ce qu'il me ſemble, s'affoiblit même ſi bien de jour en jour, que je ſuis fort trompé ſi Périclès a encore à craindre qu'Aſpaſie ne veuille point achever l'ouvrage qu'elle avoit commencé ſi bien. On vous attend à Athênes depuis long-tems, mon cher Diodote; mais perſonne ne peut ni vous y attendre avec plus d'impatience que moi, ni vous y revoir avec plus de plaiſir.

LETTRE V.

LE MESME A ANTIPE.

NON, mon cher *Antipe*, vous ne vous êtes pas trompé : c'eſt *Aſpaſie*, c'eſt cette même femme que ſon éloquence, & ſes charmes rendent ſi fameuſe, que le divin Socrate regarde comme un des prémiers génies de ſon ſiècle, & qui ſemble avoir en Périclès ſubjugué toute la Grèce, c'eſt elle, dis-je, que j'adore, & de qui j'oſe méme ne me pas croire haï. N'attribüez point, de grâce, à la préſomption ſeule l'idée où je ſuis qu'elle ne me voit pas avec toute l'indifférence que vous m'annoncez, & dont, en effet, mille raiſons devoient me faire craindre qu'elle ne payât mes ſentimens. Il eſt vrai que je deſire très-vivement de lui

plaire : ma vanité, j'en conviens encore, ſeroit ſenſiblement flattée de remporter ce triomphe ſur la ſienne, ſur ſon cœur, ſur ſes devoirs, ſur Périclès même. Il me ſemble, d'ailleurs, que quand elle n'auroit pour elle que ſa beauté, elle n'en feroit pas moins, de toutes les femmes d'Athênes, celle qui me toucheroit le plus ; &, cependant, je n'en crois pas devoir davantage aux rêves du deſir, & aux illuſions de l'amour-propre, la ſenſibilité que je lui trouve pour moi. Pourquoi, par éxemple, elle qui, non-ſeulement pourroit me parler de tant de chôſes, mais qui ne m'a d'abord offert qu'un ſecond, & très-incommode Socrate, ne peut-elle plus m'entretenir que de l'amour? Que toute autre qu'Aſpaſie ne m'entretînt que de ce ſentiment, & de ſes effets, je ne me croirois pas en droit d'en conclûre que j'ai touché ſon cœur, ou enflammé ſon imaginâtion ; & ne don-

nerois pour cauſe, à cette fatiguante monotonie que la diſette d'idées, & la néceſſité où, par le ſeul vice de leur éducation, les femmes, en général, ſont forcées de tourner autour du cercle le plus étroit : mais, quand je ne ſçaurois point par moi-même, qu'il n'y a rien de ſi ſublime à quoi l'eſprit d'Aſpaſie ne puiſſe s'élever, il me ſuffiroit de l'opinion qu'en a toute la Grèce, pour ne point douter qu'elle n'ait quelque raiſon particulière de revenir ſi ſouvent avec moi ſur une paſſion dont les détails paroiſſent ſi peu faits pour l'occuper. Il ſemble, à la vérité, de la façon dont elle me préſente les objets, qu'elle ſoit plus dans l'intention de me prémunir contre les erreurs de ce ſentiment que de me l'inſpirer ; mais ſes yeux me parlent un langage ſi différent ; j'y lis une ardeur qui s'accorde trop mal avec les leçons que me dicte ſa bouche, pour que je puiſſe rai-

ſonnablement lui ſuppôſer d'autre deſſein que le deſſein de ſonder mon cœur, & de m'aider à deviner le ſien. Si ma timidité, beaucoup moins encore que les raiſons que je vous ai marquées dans ma dernière lettre, ne m'a pas encore permis de lui dire que je l'aime, elle n'a, pourtant, pas été au point de le lui laiſſer abſolument ignorer; mais, toute perſüadée que j'ai lieu de la croire, de l'impreſſion qu'elle fait ſur moi, je la ſens arrêtée ſur la ſienne par ma jeuneſſe dont la fougue, trop connüe, ne la fait pas moins trembler pour le bonheur de ſon ſentiment, que pour le ſecret que ſa pôſition lui rend ſi néceſſaire. Quelque gré qu'elle m'ait ſçu d'avoir quitté *Glycérie* aux prémiers reproches qu'elle me fit de l'avoir priſe, cette avanture, en donnant à ſon cœur, le mouvement que j'en eſpérois, lui a fait prendre de mes goûts, & de ma façon de penſer, une idée qui l'inquiète, &

me nuit. Elle craint, enfin, que je ne ſois conduit auprès d'elle que par le deſir; & il eſt tout ſimple qu'adorée, & à ſi juſte tître, du plus grand homme de la Grèce, elle ne veuille point n'être que l'objet d'une fantaiſie qui ne lui laiſſeroit que la honte, & le repentir de s'y être livrée. Nos terreurs reſpectives, la néceſſité que la décence lui impôſe de me cacher les ſiennes, parce que me les montrer, & m'avoüer qu'elle m'aime eſt pour elle, la même chôſe; la difficulté que je trouve à l'inſtruire de mes ſentimens, répandent dans nos entretiens, une contrainte ſingulière, & qui me paroît ne lui pas être moins à charge qu'à moi-même. Dois-je attendre qu'elle me parle? Dois-je moi-même lui parler? Si *Aſpaſie* n'eſt pas pour moi dans les diſpôſitions où, & fort légèrement, peut-être, je la ſuppôſe, que ne penſera-t-elle pas de mon audace; & combien en mê-

me-tems ne me trouvera-t-elle pas coupable envers Périclès ? Je ſens qu'elle ne peut excuſer mon crime qu'en le partageant ; &, ſi je ne crains pas d'en commettre un, je voudrois bien, du moins, ne pas en commettre un inutile. Toutes ces conſidérâtions, & la violence de mes deſirs, m'agitent, & me tourmentent à un point que je ne ſçaurois vous exprimer. Tantôt c'eſt ma timidité tantôt ce ſont mes eſpérances que je me reproche : mais quand je veux le plus, croire les dernières mal fondées, une voix ſecrette qui, peut-être, n'eſt que la voix de mon amour-propre, m'y ramène malgré moi. J'éprouve d'une façon bien crüelle que la ſorte d'expérience qu'on acquiert avec des femmes telles que celles qui m'ont juſques à préſent occupé, ſert bien peu avec des femmes d'une autre eſpèce, Pour avoir été l'objet des deſirs de *Glycérie*, & de pluſieurs autres du

même genre, du moins, par la façon de penſer, en ſçais-je mieux comment me conduire avec *Aſpaſie* ? Vous me direz, ſans doute, que celle-ci n'a d'abord été que ce que nous voyons l'autre ; & lorſque mon audace naturelle veut prendre le deſſus, je ne ſçais que trop auſſi me le dire : mais combien la ſupériorité de ſes lumières, la dignité de ſes ſentimens, l'amour même de Périclès ne l'ont-ils pas annoblie ! Quel eſt celui d'entre nous qui ne croie pas qu'elle étoit autrefois moins à ſa place qu'elle n'y eſt aujourd'hui, & qui ne ſoit plus diſpôſé à faire un crime à la fortune de l'abaiſſement où d'abord elle l'a fait vivre que du rang auquel elle l'a depuis élevée ? Comment ôſer me prévaloir auprès d'elle de ſes prémiers égaremens, lorſque ſa conduite préſente me permêt ſi peu de me les rappeller ? Je crains bien, cependant, que le reſpect qu'elle m'inſpire, tout

placé qu'il me paroît, ne nuiſe beaucoup à la réüſſite de mes deſſeins ; & je ſuis, même, fort trompé s'il ne m'a pas, il y a quelques jours, fait perdre la plus belle des occâſions. Nous étions ſeuls : à ſon ordinaire elle me ſoûrioit, &, ce me ſemble, fort tendrement : car je ne dois pas oublier de vous dire que quand perſonne ne nous éclaire, ſon ton, & ſes regards ſont très-différens de ce que je les trouve lorſque ce n'eſt qu'en public que nous nous voyons : tout d'un coup (eh! jetteroit-elle ſur mon ajuſtement un regard ſi curieux, ſi elle ne m'aimoit pas!) elle m'a dit que mes cheveux étoient arrangés avec une ſymétrie qui ne lui plaiſoit point, s'eſt levée avec vivacité, & a travaillé elle-même à leur donner cet air de deſordre qu'elle deſiroit qu'ils eûſſent. Non, mon cher Antipe, il ne ſe peut pas qu'entre les bras de cette Théodote que vous aimez

avec

avec tant de fureur, vous ſoyez plus ému que je ne l'ai été en ſentant ſur moi, les mains d'Aſpaſie. Malgré la violence de mes tranſports, je les ai contraints quelque tems: enfin ils l'ont emporté ſur toutes les raiſons que je croyois avoir de les renfermer. Je l'ai ſerrée contre mon ſein avec une ardeur extrême. Tout marqué qu'étoit en moi ce mouvement, elle n'a point paru d'abord y faire attention: peut-être ne vouloit-elle, ou ne pouvoit-elle pas s'arracher au plaiſir de ſe voir confirmer par cet emportement ce que juſques-là mes yeux ſeuls avoient ôſé lui dire, ou me priver d'un bonheur que je paroiſſois ſentir avec tant de vivacité: peut-être auſſi, ſon indifférence ſur ce que je faiſois, étoit-elle la ſeule cauſe de ſa condeſcendance: ah! plaiſe à l'Amour que je me trompe quand je ne lui ſuppôſe que celle là! Je ne ſçais ſi, dans l'extrême agitâtion où

j'étois, je ne lui ai pas témoigné mes ſentimens d'une façon qu'elle ait dû craindre, ou qui ait pû l'offenſer : mais enfin, elle a roûgi, & s'eſt retirée d'entre mes bras avec une ſorte de terreur qu'elle n'auroit pas eüe ſi elle s'y fût vüe avec autant de plaiſir que je m'en flattois. Ses regards ſembloient toutesfois exprimer plus de trouble que de colère : emporté trop loin de moi-même pour pouvoir plus écouter mes craintes que mes deſirs, j'allois me jetter à ſes genoux, & parler ; mais Périclès eſt entré ; la phyſionomie d'Aſpaſie eſt redevenüe impôſante, & ſévère ; & il ne m'a pas été difficile de remarquer qu'elle évite ſoigneuſement depuis ce tems-là, de ſe trouver ſeule avec moi ; mais j'ai crû remarquer auſſi, que ces mêmes précautions qui me deſeſpèrent, lui coûtent à prendre ; que c'eſt un ſacrifice qu'elle fait à ſa vertu, & le dernier, peut-être,

qu'elle ait la force de lui faire. Du moins, ſi je ſçais bien lire dans ſes yeux, me paroît-elle accâblée de la loi qu'elle s'impôſe ; & ſi elle lui eſt auſſi onéreuſe que j'ai lieu de le ſuppôſer, ma première Lettre pourroit bien vous apprendre ma victoire. Plus elle me fuit, plus, en me prouvant par-là combien elle me trouve dangereux pour ſon cœur, elle m'invite à la pourſuivre ; & c'eſt toûjours avec tant de regret & par conſéquent avec ſi peu de force, que la vertu combat l'Amour, qu'il me paroît impoſſible que la réſiſtance d'Aſpaſie ne céde pas à la première occâſion. Vous dire que je n'en doute pas, eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je la cherche, & avec combien d'ardeur je la ſaiſirai. Les apparences du reſpect peuvent, il eſt vrai, conduire à plaire ; mais je le crois ſi peu fait pour déterminer, que je doute fort qu'à notre

première rencontre, Aſpaſie n'ait pas plus à ſe loüer de ma témérité, qu'à ſe plaindre de ma retenüe.

LETTRE VI.

LE MEME A THRAZYLLE.

POUR peu que vous vous rappelliez dans quelle vûe je m'étois condamné à l'aviliſſement de vivre avec Glycérie, vous ne ſerez pas ſurpris qu'ayant par le chagrin qu'Aſpaſie en a conçu, & par le mouvement qu'elle a donné à ſon cœur, tiré de cette ſcandaleuſe liaiſon tout le parti dont je m'étois flatté, je croye ne pouvoir trop tôt la rompre. Quand même mes projets ne m'en auroient pas impôſé la néceſſité, l'impertinence naturelle de cette Courtiſanne, prodigieuſement augmentée, &, peut-être, par la gloire de m'appartenir, après m'avoir, ſoit par ſon excès même, ſoit par mon goût pour les chôſes ſinguliè-

res, d'abord amuſé, m'étoit, ainſi qu'à tous mes amis, devenüe ſi à charge qu'il ne m'auroit pas été poſſible de la ſupporter plus long-tems. Une perfidie atroce qu'elle m'avoit faite il y a quelques jours, & que l'extrême liberté que je lui laiſſois, rendoit on ne peut pas plus gratüite de ſa part, m'avoit donné, pour la quitter, le plus ſpécieux des prétextes; & je n'aurois pas, non plus, manqué de le ſaiſir, ſi la crainte que l'on n'attribüât à la jalouſie, ce qui n'auroit été que l'effet de l'impatience qu'elle me cauſe, & du dégoût qu'elle m'inſpire, ne m'eût forcé de diſſimuler mon reſſentiment, & d'en ſuſpendre les ſuites. Vous conviendrez, je crois, tout le prémier, qu'après la honte de l'avoir priſe, je ne pouvois pas me couvrir d'une plus crüelle ignominie que de donner par ma conduite, quelque ſujet de m'accuſer d'en être amou-

reux. Je ſerois, au reſte, moins fatigué de ſes vices, & d'elle-même, que je n'en voudrois pas retarder plus long-tems un ſacrifice qu'Aſpaſie, à la vérité, n'éxige point, qu'elle ne paroît même pas deſirer, mais qu'intérieurement elle ne peut qu'avec peine me pardonner d'avoir tant différé, & ſans lequel je ſens que je ne la déterminerai jamais en ma faveur. Il me falloit, cependant, une raiſon qui mît ma gloire à couvert : par bonheur, hier, Glycérie me l'a fournie par une ſcène où elle a porté ſi loin le caprice & l'inſolence, & dont heureuſement j'ai tant de témoins, que, quelqu'envie que l'on puiſſe avoir de me donner un ridicule, il n'eſt plus poſſible que ce ſoit à aucun motif humiliant pour moi, que l'on attribüe notre rupture. Avec quelqu'opprobre pour elle, que, dans la fureur où elle m'avoit mis, je l'eûſſe forcée

de ſortir de ma maiſon du Céramique ; où cette ſcène s'étoit paſſée ; & malgré la parole que je lui avois donnée que je ne la reverrois jamais, elle a, ce matin, jugé à propos de m'écrire, moins encore, comme vous pourriez le croire, pour tenter un raccommodement, que pour feindre de la jalouſie, & pour m'accâbler, au ſurplus, de toutes les injures imaginables. L'extrême dureté qui régne dans la réponſe que je lui ai faite, & que je vous envoye pour la répandre, parce que, mortifiante comme elle l'eſt pour ſon orgueil, je ne ſçaurois me flatter qu'elle le faſſe, vous fera penſer, ſans doute, que la colère ſeule a pû m'en dicter une pareille : vous vous tromperez ; le mépris qu'elle m'inſpire, tout profond qu'il eſt, ne me l'auroit même pas arrachée, ſi je n'eûſſe eu beſoin de conſtater à Aſpaſie, qui doute extrê-

mément de ma bonne foi, & que ſa défiance, quelque loin qu'elle la porte, n'en ſauvera pas plus de mes piéges, toute la réalité du ſacrifice que je lui fais. Cependant, toute forte qu'elle eſt, cette raiſon ne m'auroit point engagé à bleſſer ſi vivement l'amour-propre de Glycérie, ſi, en la traitant avec plus d'égards, je n'eûſſe eu à craindre que l'eſpoir de me ramener, ne l'obligeât à ſe preſcrire dans cette circonſtance, autant de modération que j'ai beſoin qu'elle y mette d'emportement & d'éclat; & je la connois mal, ou, avec les meſures que j'ai priſes, elle me donnera ſur cela toute la ſatisfaction que je puis deſirer. Quant aux arrangemens qu'en la quittant, je crois de ma dignité perſonnelle de prendre, vous voudrez bien, mon cher Thrazylle, que ce ſoit vous que j'en charge. Vous connoiſſez ma façon de pen-

ſer ; je ſçais quelle eſt la vôtre ; & je ne crains point que nous ayons ni vous, ni moi, à roûgir de ce que vous aurez décidé.

LETTRE VII.

LE MEME A GLYCERIE.

Où l'on ne croit point l'amour, on ne ſupporte pas la jalouſie. Où l'on paye la complaiſance, on ne veut pas trouver le caprice. On ne pâſſe qu'à la beauté, encore faut-il pour cela, que le deſir lui donne des droits ſur nous, le ton de l'empire. On n'eſt point fait pour être la victime du ſouvenir que conſervent de la leur, les femmes en qui le tems l'a flétrie, & que, d'ailleurs, la bâſſeſſe de leurs mœurs, plus encore que l'infériorité de leur naiſſance, ne rend point faites pour les égards. Si le comble de la ſottiſe eſt de vivre quelquefois avec celles-là ſur le ton de l'égalité, le comble de la dégradation ſeroit de leur permettre l'inſolence. Sur ce que, relativement à vous, j'ai

crû devoir décider, je ne trouve rien à changer. Vous me demandez dans votre Lettre, *de faire bien mes réflexions* avant que de prendre ſur ce qui vous concerne, un parti définitif. Vous trouverez dans la mienne, toutes celles que j'ai pû faire, & les dernières en même tems dont vous puiſſiez être ou la cauſe, ou l'objet.

LETTRE VIII.

LE MEME A ADYMANTE.

ON auroit, & le plus ouvertement du monde, quitté mille femmes, que celle qui leur ſuccéderoit, toute peu faite même qu'elle pût être pour vous fixer, n'en ſeroit pas moins convaincüe que c'étoit à elle ſeule que cette gloire étoit réſervée. Jugez de-là, de toute la tranquillité où Aſpaſie doit être ſur mes ſentimens, & ſi les clameurs de Callipide, en ſuppôſant toutesfois qu'elles percent juſques à elle, ſont faites pour la troubler. Vous me paroiſſez, au réſte, ſi tenté de me croire avec celle-ci tous les torts qu'elle me donne, que je le ſuis à mon tour, de vous prouver par le récit le plus éxact de ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi, à quel point ſes plaintes ſont

injuſtes. Le matin du jour qui vit une ſi belle union ſe former, nous y penſions tous deux ſi peu qu'il nous auroit également été impoſſible d'imaginer que le ſoir même nous dûſſions être ſi bien enſemble. Elle s'exprimeroit donc avec plus de juſteſſe qu'elle ne fait, ſi, au lieu de dire *quand il me rendit ſenſible à ſes ſoûpirs*, elle diſoit, *quand je cherchai à lui inſpirer des deſirs, & qu'enfin j'y parvins;* car il eſt de toute vérité que ſi elle ne l'eût pas cherché, & même avec une opiniâtreté preſque incroyable, mon inconſtance ne ſeroit pas aujourd'hui ce qu'elle auroit à me reprocher. Il eſt encore ſi vrai qu'une ſenſibilité momentanée étoit tout ce qu'elle éxigeoit de moi, que quand, ſans avoir plus eu l'idée de faire des conditions que nous ne nous en donnâmes le tems, nous nous trouvâmes tout arrangés par pur égard, je lui propôſai de l'amour, elle me répondit ingénüement

que c'étoit la chôſe du monde dont elle étoit le plus dégoûtée. Comme c'eſt auſſi, ce que j'accorde le moins volontiers, ſans inſiſter ſur ma propôſition, je me contentai de la loüer de ce qu'elle étoit aſſez Philoſophe pour ſentir combien le plaiſir, & cette paſſion ſont indépendans l'un de l'autre; & notre liaiſon s'établît, en effet, ſur ce pied-là. Vous pouvez voir aiſément par ces détails, & ſi elle eſt en droit de ſe plaindre de mon changement, & s'il doit lui cauſer une auſſi vive douleur qu'elle le prétend, & que vous le croyez: mais elle le verroit ſi, pourtant, il ſe pouvoit, avec encore plus d'indifférence, qu'elle ne s'en plaindroit ni moins hautement, ni avec moins d'amertume. Pour conſtater qu'elle a été priſe, il faut néceſſairement qu'elle diſe qu'elle a été quittée; & dans l'abandon crüel où nous laiſſons les femmes, il y en a ſi peu qui puiſſent avec juſtice ſe vanter de nous

occuper, quelque peu de tems, & même à quelque tître que ce ſoit, qu'on ne pourroit ſans la dernière humanité, éxiger de celle qui eſt aſſez heureuſe pour eſſuyer de nous aujourd'hui, ce qu'autrefois on appelloit un mauvais procédé, qu'elle ne cherche pas à s'en faire honneur.

LETTRE IX.

PERICLES A ALCIBIADE.

CE qui pourroit me faire penſer que le *Nicoclès* en faveur de qui vous m'écrivez, n'eſt chargé de rien qui regarde l'Etat, c'eſt que ce n'a été que par vous que j'ai appris qu'il a été conduit en priſon, & qu'il y eſt même dans les fers. Son affaire ne pouvant regarder que les Tribunaux ordinaires, j'ai d'autant plus de ſujet de m'étonner que vous me le recommandiez, que vous devez moins ignorer la diviſion qui régne entre l'Aréopage, & moi, & par conſéquent le peu d'influence que j'ai ſur les Juges qui le compôſent. A l'ardeur extrême dont vous me priez de le ſervir, & à la vivacité des allarmes que ſa ſitüâtion me paroît vous cauſer, je dois préſumer, & que c'eſt un homme

de la plus grande conſidérâtion à tous égards, & que ſa vie eſt dans le plus grand danger. Il ne ſeroit pas naturel, en effet, que vous vous intéreſſâſſiez ſi vivement à ce criminel, ſi, au moins, par ſa naiſſance, il n'en étoit pas digne; & plus je me plais à le penſer, moins il m'eſt aiſé de comprendre qu'un homme que vous honorez de votre amitié, ſoit coupable d'un aſſaſſinat: car, avec quelqu'adreſſe que vous cherchiez à me le déguiſer, je ſens non-ſeulement que c'eſt de cette horreur qu'on l'accuſe, mais que vous ſeriez plus tranquille ſur ſon compte, ſi vous croyiez que ce fût injuſtement qu'on l'en accusât. Cependant, que ce ſoit vous, Alcibiade, qu'un malheureux, coupable d'un crime, tout à la fois ſi lâche, & ſi noir, trouve ſi ſenſible, c'eſt, je l'avoüe, ce que je ne puis concilier, tant avec l'eſtime que j'ai pour vous, qu'avec le reſpect que vous vous devez à vous-même.

Je ne me perds pas moins à deviner qui peut être ce *Nicoclès*. Le seul homme de marque qui porte ce nom dans Athènes, est le fils d'*Eurimaque*; mais il est vertüeux, n'est pas de vos amis; &, dans l'instant, il sort de chez moi. Je me rappelle que j'ai quelquefois entendu parler d'un *Nicoclès*; mais celui-là est un misérable, sorti de la lie du peuple, qui n'a jamais eu d'autre profession que de flatter bâssement les Grands assez à plaindre par la petitesse de leur âme, pour avoir besoin de flatteurs, & assez vils pour les regarder comme leurs amis. On m'a dit encore qu'il joint à ce funeste talent, l'art, s'il se peut, plus honteux de sçavoir servir avec adresse, leurs plus humiliantes passions; qu'enfin, il est sans mœurs, sans pudeur, noirci des crimes les plus odieux; & je ne puis me persüader que ce soit pour un homme si justement abhorré, que le fils de *Clinias*, me sollicite, & qu'il

puiſſe s'avilir à ce point-là. Je vous prie donc de vouloir bien m'apprendre ce que c'eſt enfin que le *Nicoclès* de qui il eſt queſtion, & de me délivrer d'une crainte qui me tourmente d'autant plus vivement que l'intérêt que je prends à vous, eſt plus tendre, & plus ſincère. Si cet homme que, devant moi-même, vous honorez du tître d'ami, eſt auſſi digne que je veux bien encore le croire, d'un tître qui me paroît néceſſairement devoir ſuppôſer des vertus, vous me verrez convaincu alors qu'un ami d'Alcibiade, ne ſçauroit être un aſſaſſin, & vous prouver par la chaleur dont je le ſervirai, que je mérite toute la confiance que vous avez en mon amitié : ſi, au contraire, ce n'eſt que du miſérable que je viens de vous peindre qu'il s'agit, vous me verrez, à la tête, & le plus ardent de ſes accuſateurs, le pourſuivre, juſques à ce que, par le plus honteux ſupplice, on en ait purgé une Ville qui, en le laiſſant

éxiſter, ſemble partager ſon ignominie; & le punir du tort horrible qu'il vous fait dans l'eſprit de tous les honnêtes gens, en vous couvrant de la honte ineffaçable, peut-être, de vous être avoüé ſon protecteur, & ſon ami.

LETTRE X.

ALCIBIADE A ANTIPE.

TOUT plein encore de l'yvreſſe de mon ſuccès, je vous écris, & dans le cabinet d'Aſpaſie. Les lieux où je ſuis, & le deſordre de mes ſens, ne me permettent pas des détails auſſi étendus que vous pourriez le deſirer. Un de ces momens qui confondent toutes les idées des femmes, ſaiſi par moi avec la dernière audace, vient de me rendre le plus heureux des hommes. Averti ce matin, que Périclès étoit inopinément allé au Conſeil, j'ai jugé l'inſtant favorable pour trouver Aſpaſie dans la ſolitude où j'avois tant de beſoin qu'elle fût. Je vole: j'entre: tout ce que j'apperçois ſous les portiques intérieurs, m'annonce qu'elle venoit de ſortir du bain. De piéce en

piéce, à pas précipités, quoique ſuſpendus, ſans rencontrer perſonne qui les arrête, je parviens juſques dans ſon appartement. Elle repôſoit. L'excès de la chaleur, la certitude qu'elle avoit eüe, ſans doute, que ſi quelqu'un la ſurprenoit pendant ſon ſommeil, ce ne pouvoit être que Périclès, peut-être l'agitation de quelque ſonge.—Que de beautés ſe ſont offertes à mes regards! Emporté loin de moi, l'occâſion, la fureur de mes deſirs, tout enfin m'a conſeillé la témérité; mais, malgré le trouble où j'étois, j'ai ſenti qu'une demie témérité ne feroit que me perdre; & que, plus Aſpaſie auroit à me pardonner, moins je rendois ma grâce douteuſe. Que puis-je vous dire de plus? La ſurpriſe, l'effroi ont commencé ma victoire, l'amour l'a achevé. Adieu, mon cher Antipe, je l'adore, & revole dans ſes bras le lui redire.

LETTRE XI.

LE MEME A ADYMANTE.

Glycérie ſe deſeſpère, dites-vous ? eh bien ! le beau ſujet d'attendriſſement que le deſeſpoir de Glycérie ! *Il n'y a*, ajoûtez-vous, *rien dont elle ne quittât les Dieux, s'ils vouloient lui accorder la grâce de ſe retrouver une ſeule fois dans vos bras, dût-elle même y expirer du bonheur de s'y revoir.* Voilà, j'en conviens, une paſſion bien vive, & un admirable deſintéreſſement ! *Ce n'eſt même que pour tâcher d'obtenir d'eux, ce qu'elle en deſire, qu'elle vient de leur faire un ſacrifice ſi pompeux.* Je ſuis, aſſurément ! bien loin de ſçavoir de quelle façon les Dieux en auront été affectés ; mais, à l'endurciſſement où ils me laiſſent ſur ſon compte, j'ai tout ſujet de préſumer, ou que ſa piété, toute

bien entendüe qu'elle eſt, ne les a pas touchés, ou que ſes vœux, malgré toute leur ardeur, n'ont pas encore pénétré juſques à l'Olympe. Je doute, de plus, leur immolât-elle toutes les géniſſes de l'Attique, que mes diſpôſitions à ſon égard, en changeâſſent davantage. Quant au réſte, j'attacherois une moins grande dégradâtion à me rendre à ſes deſirs, que mon extrême dégoût pour elle, & qui va plus loin mille fois que vous ne pourriez l'imaginer, ne me permettroit pas de me faire cet effort.

Ce ne ſera donc point, comme, en cas qu'elle me trouve infléxible, vous me paroiſſez tenté de le croire, la crainte de faire à Aſpaſie une infidélité, mais la crainte très fondée de ne pouvoir lui dérober celle-là qui, ne comptant même pour rien mon repouſſement pour Glycérie, ne me rendra pas dans cette circonſtance, moins ſourd à votre recom-

mandâtion qu'à ſes prières. Quoiqu'il s'en faille même beaucoup que la femme de Périclès ait perdu à mes yeux, tous les charmes qui me faiſoient deſirer de lui plaire, ce n'en eſt pas davantage à l'amour qu'elle m'inſpire, que je dois une ſi ſingulière retenüe. Plus elle vous ſurprendra, plus il me paroît juſte de vous en apprendre la cauſe : c'eſt que ſa foibleſſe pour moi, eſt encore ſi peu conſtatée que, ſi je la forçois actüellement de me quitter, mon triomphe ſur elle, reſteroit la chôſe du monde la plus indécize. Je voudrois donc avant un malheur qui, en admettant, à la vérité, comme probable, que je ne la prévienne point, ne peut manquer de m'arriver, tâcher d'obtenir d'elle, de ces chôſes d'éclat qui, lorſqu'enfin elles ſont échappées à une femme, ne lui permettent plus de pouvoir vous nier avec ſuccès ; &, ſans que votre gloire y perde rien,

vous laissent tout le mérite de la discrétion.

Au surplus, mon cher Adymante, j'ai dequoi m'étonner qu'avec l'usage que vous avez des femmes en général, & de celles de l'état de Glycérie en particulier, vous ne voyiez pas que ce n'est point le cœur, mais la vanité de cette Courtisanne qui me redemande. Le peu d'égards que, par les raisons que vous en avez sçües dans le tems, je mis pour elle dans notre rupture, ne put que blesser très-sensiblement son orgüeil; & quoique ce fût avec un soin extrême que je lui cachâsse à qui je l'immolois, mes assidüités chez Périclès pour qui je ne lui avois que trop montré mon éloignement, n'ont point dû, de quelque prétexte qu'alors je les couvrisse, la laisser se tromper au motif qu'elles avoient. L'inaction même où depuis ce tems-là je parois vivre, & qu'elle doit d'autant moins concevoir qu'elle me connoît davantage,

ne peut auſſi qu'avoir été pour elle, une raiſon de plus de me croire attaché à Aſpaſie ; & je me trompe fort ſi ce deſir ſi violent qu'elle a de ſe retrouver avec moi, & qu'elle voudroit que je prîſſe pour une paſſion que mon inconſtance, toute mortifiante même que les circonſtances, & ſon propre caractère m'ont forcé de la lui rendre, n'a point découragée, n'eſt pas tout ſimplement le deſir de l'emporter ſur la rivale qu'elle ſe ſuppôſe. Quand cela ſeroit moins probable, ce n'en ſeroit pas moins ce que je voudrois croire ; mais je lui inſpirerois, en effet, tout l'amour dont elle ſe vante ; &, (ce qui ne ſeroit pas moins extraordinaire,) je conſentirois à n'en point douter ; j'y ſerois, même, ſenſible que la certitude que j'ai de ne pouvoir jamais manquer à Aſpaſie d'une façon qui lui parût plus injurieuſe, qu'elle pût par conſéquent, me pardonner

moins, je n'en ſerois pas plus tenté de profiter des bontés de Glycérie. Rendez-lui donc, de ma part, grâces du très-tendre ſouvenir qu'elle veut bien me conſerver, tout indigne que j'en ſuis : & ſi, comme, dans la ſuppôſition que je me refuſe à ſes deſirs, vous voulez me le faire craindre, vous la voyez diſpoſée à s'en prendre à Aſpaſie, d'une indifférence qu'elle mérite à tant d'égards, loin de chercher à l'en diſſüader, ne m'en défendez qu'avec cette moleſſe que l'on a quand on veut faire croire ce que l'on nie. Quoique le bruit de ma liaiſon avec la femme de Périclès commence à percer dans Athênes, ce bruit y eſt ſi ſourd encore ; &, grâces aux entraves où elle me tient, y fait ſi peu de progrès que je ne ſerai pas fâché qu'avec plus de conſiſtance qu'il n'en a, Glycérie lui donne toute l'étendüe que je deſire qu'il ait. Si donc en ſuppôſant toûjours que ſa colère contre

Aſpaſie pourroit la porter à répandre ſes conjectures, vous la voyez diſpoſée à s'intimider des menaces qu'alors vous devriez naturellement lui faire, ou abſtenez-vous-en, ou qu'elles ſoient ſi modérées, même ſi vagues qu'elles ne puiſſent lui imprimer aucune terreur. Si, au contraire, vous croyez qu'elles puiſſent la jetter dans l'emportement, faites-lui-en de ſi cruelles, qu'elle imagine ne pouvoir trop tôt me prouver par l'indiſcrétion de ſes clameurs, à quel point elle les mépriſe. Conduiſez-vous, enfin, de façon que vous l'obligiez à ſe livrer à toute ſa fureur, & avec tant d'adreſſe qu'elle ne puiſſe en même-tems avoir le plus léger ſoupçon de ce qu'en s'y livrant, elle ſera pour ma gloire.

LETTRE XII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

PÉRICLÉS part demain pour faire, ſuivant ſon uſage, la viſite de ſes terres; &, contre le mien, je n'y accompagne point ſes pas. Je ne pourrois, ſans une extrême confuſion, vous faire un détail exact de tous les ſtratagêmes, & de tous les menſonges que le deſir de vous plaire, m'a forcée d'employer pour qu'il conſentît à me laiſſer ici. L'amour qui me donne la force d'être ſi coupable, n'a point encore celle d'étouffer les remords dans mon cœur. Qu'il vous ſuffiſe donc d'apprendre que je reſte à Athênes, & que tous mes devoirs n'ont pû l'emporter ſur l'envie que j'avois de vous prouver à quel point je vous aime. En manquant pour vous à des chôſes qui

m'ont été ſacrées ſi long-tems, & qui auroient dû me l'être toûjours, je vous ſacrifie d'autant plus que vous paroiſſez toûjours croire que je vous ſacrifie moins. Je ſuis même ſi convaincüe que ce que je vous immole n'eſt à vos yeux, d'aucun prix, que je ne comprends pas comment cette certitude ne me ſauve point de l'affront de vous l'immoler toûjours. Ce n'eſt pas, vous le ſçavez trop pour mon bonheur, & peut-être auſſi pour le vôtre, que mon orgueil ſoit bleſſé de me trouver toûjours ſi ſinguliérement ſoumiſe à tout ce que vous deſirez : ſi je crois quelquefois vous ſacrifier trop, c'eſt que preſque toûjours vous ſemblez croire que je ne vous ſacrifie rien : mais je ne veux pas vous dire combien il vous ſeroit facile de me faire craindre de ne vous pas montrer encore aſſez de tendreſſe : ce ſeroit ne vous pas laiſſer d'excuſe ; & vous ne ſçauriez imaginer le beſoin que

j'ai

j'ai de pouvoir vous excuſer. Je n'ignore pas que vous avez de moi, une idée bien différente, & que vous m'accuſez ſans ceſſe de me plaire à vous trouver coupable : mais ſi, dans le tems même que je vous reproche le plus de crimes, vous pouviez ſçavoir combien j'en oublie ou vous en pardonne, vous ſeriez encore plus ſurpris de l'excès de mon indulgence, que je ne vous vois quelquefois bleſſé de ma ſévérité. Je ne ſçais, au reſte, pourquoi je vous parle de tout cela, quand j'ai à vous dire des chôſes qui ſûrement ſont moins faites pour vous déplaire, que celles dont je vous entretiens. Toute extraordinaire que vous me trouvez, & que, pour ne pas renouveller ſur ce point, la diſpute entre nous, je veux bien convenir que je ſuis, il ne me le paroît pas que vous deſiriez avec l'ardeur la plus vive, de vous voir avec moi dans un lieu où éxempts des crain-

tes qui accompagnent, non nos rendez-vous, mais nos rencontres, nous puiſſions ne nous occuper que de notre amour. Vous ne pouvez pas vous peindre ce bonheur avec plus de vivacité que moi, & le deſirer davantage. En m'animant ſur cela par la chaleur dont vous m'en parliez, vous m'aviez ſi bien fait ſentir tout ce que les bienſcéances, la contrainte inſéparable de mon état, la néceſſité de ménager un mari qui, s'il n'eſt pas jaloux, pourroit aiſément le devenir, la crainte d'en être ſurpris, devoient nous dérober de plaiſirs, qu'enfin vous m'aviez déterminée à me rendre dans quelqu'une de vos maiſons. Ce n'étoit pas que je m'aveuglâſſe ſur les dangers attachés à une démarche ſi hazardée, & que je n'en craignîſſe tout; mais vous aviez déjà remporté ſur moi tant de victoires, qu'il n'étoit pas naturel qu'ayant moi-même tant d'intérêt à

être vaincüe, je vous diſputâſſe toûjours celle-là. Aujourd'hui que le départ de Périclès nous délivre de toutes nos inquiétudes, pourquoi voudriez vous me faire commettre une imprudence qui peut nous être ſi nuiſible, & qui vous eſt ſi peu néceſſaire? Je crois, puiſque vous le voulez, que je pourrois me rendre au Céramique ſans danger; mais je ne le pourrois que ce ſoir; & je m'étonne que le plaiſir de me voir dans un lieu dont vous êtes le maître, prenne aſſez ſur vous, pour vous faire oublier que chez moi, vous pourriez me voir plutôt. Il m'eſt, d'ailleurs, impoſſible de faire, ſans le ſecours de quelqu'une de mes eſclâves, ce que vous deſirez; & ſe peut-il que vous m'aimiez véritablement, & que l'idée des riſques que leur indiſcrétion pourroit me faire courir, ne vous faſſe pas trembler! Vous me répondrez, peut-être, que j'ai des femmes fort ſûres,

je le crois ; mais n'ayant jamais rien eu à leur confier, quelle certitude puis-je avoir qu'elles ne me trahiront pas ? Ah ! que penſez-vous de moi, ſi vous croyez que l'aveu de ma foibleſſe doive me coûter ſi peu à leur faire ? M'eſt-il plus aiſé de les aveugler ſur le motif qui me conduiroit chez vous, que de leur cacher que j'y vais ? Se peut-il même que je m'y rende ſans être ſuivie, au moins, d'une d'entr'elles ; & que je diſparoiſſe à ſes yeux auſſi long-tems que, ſans doute, vous le voudriez, ſans lui donner ſur moi les ſoupçons les plus crüels, & en même tems le mieux fondés ? Quoique j'aye eu plus d'une fois lieu de remarquer que vos craintes, toutes vives que vous les faites, ſont infiniment ſubordonnées à vos deſirs, je n'en crois pas moins qu'elles ne vous ont point juſques ici permis de vous livrer tout entier à votre bonheur. Vous ſçavez, moi qui

n'ai pas contre les miennes, les reſſources que vous avez contre les vôtres, l'impreſſion crüelle que ces mêmes craintes font ſur mon eſprit, & tout ce qu'elles vous font penſer au deſavantage de ma tendreſſe. Voulez-vous que je paroiſſe mériter encore des reproches ſi deſobligeants, & que, quelqu'injuſte que vous voulûſſiez être, vous ne me feriez pas, ſi ces mêmes terreurs dont j'avoüe que tout mon amour ne peut triompher, ne me réduiſoient point à n'avoir preſque jamais à vos yeux, que le ſtérile mérite de la complaiſance? Ce n'en eſt aſſez, ni pour votre ardeur, ni pour mes ſentimens: malgré moi, je vous laiſſe toûjours quelque chôſe à deſirer; &, peut-être, ſi vous en exceptez le délicieux plaiſir de vous rendre heureux, ai-je encore tout à deſirer moi-même? Ayez donc, je vous en conjure, mon cher Alcibiade, la complaiſance de vous

rendre demain chez moi. Vous ſçavez qu'il paroîtra auſſi ſimple de vous y voir, qu'il le paroîtroit peu que je me rendîſſe chez vous. Comme, pour me diſpenſer mieux de ſuivre Périclès, je lui ai dit que je ne me portois pas bien, il le ſera encore que ma maiſon ſoit fermée à tout le monde; & qu'étant ſon parent, & ſon pupile, vous ſoyez excepté de cette générale proſcription. L'étude de la Philoſophie qui a déjà ſervi de prétexte à nos tête-à-tête, en ſera un très-propre à autoriſer le très-long entretien que je veux avoir avec vous. Sûre qu'il ne ſera pas interrompu, vous me verrez m'y livrer à toute ma tendreſſe, & répondre à votre ardeur, par tous les tranſports que vous pouvez me deſirer, & que je conviens que vous ne m'avez pas encore vûs. Je ne ſçais ſi, comme vous me le dites, ils m'en rendront plus belle; mais j'ai peine à croire qu'ils ne ſoient pas pour

moi, de grands moyens de plaire aux yeux de quelqu'un qui me paroît faire moins de cas du ſentiment, que de la ſenſibilité; & je ne crois pas devoir rien négliger avec vous. Vous n'ignorez point que Périclès part de bonne heure: tâchez donc d'arriver auſſi-tot que la bienſcéance pourra vous le permettre. Sans compter que je ne puis vous voir trop tôt, votre préſence m'arrachera à des remords que, loin de vous, je ne combats pas avec aſſez de ſuccès pour qu'ils ne me rendent pas infiniment malheureuſe, & dont je ne ſuis jamais long-tems tourmentée, qu'ils ne me mettent dans des diſpôſitions dont j'ai d'autant plus à me plaindre, que vous y trouvez toûjours de quoi m'accuſer de vous aimer foiblement. Eh! qui ſçait, d'ailleurs, ſi, penſant comme vous faites, c'eſt, en effet, le ſeul malheur que je leur doive?

LETTRE XIII.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

Vous inféreriez, je crois, moins hardiment que vous ne faites, de ce que j'ai ſacrifié Glycérie à la femme de Périclès, que celle-ci va me tenir dans la dépendance la plus abſolüe, ſi vous vous rappelliez combien de fois vous m'avez répété que je ne devois pas moins ce ſacrifice à ma gloire qu'avec raiſon, vous trouviez ſouillée par une liaiſon de cette eſpéce, qu'à mes deſſeins ſur Aſpaſie, dont elle ne pouvoit que ſuſpendre le ſuccès. Mais je veux pour un inſtant que, ſans me faire une extrême violence, je n'eûſſe pû me le preſcrire, vos craintes pour ma liberté, en ſeroient-elles beaucoup mieux fondées ? Si l'amour, ou, ce qui arrive plus fréquemment, ſi les né-

ceſſités du deſir ſe ſoûmettent quelquefois notre caractére, ignorez-vous avec quelle promptitude il reprend ſa premiére indépendance? Ne diroit-on même pas à nous voir, lorſque le prémier devient moins impérieux, & que les autres s'affoibliſſent, que ce n'eſt que dans l'excès de l'injuſtice, & de la tyrannie, que nous pouvons trouver un dédommagement de la ſoumiſſion paſſagére à laquelle tous deux nous ont forcés? Je n'ai pas encore connu d'homme qui ne ſe ſouvint avec amertume, de la contrainte qu'on lui avoit fait éprouver, ou de l'humiliation qu'on lui avoit fait ſubir; &, de tous ceux qui ont eu à ſe plaindre de l'un, ou à roûgir de l'autre, il eſt difficile qu'il y en ait qui ſe le rappelle avec autant de deſir de s'en vanger, que j'en conſerve toûjours. Pouvez-vous, de plus, imaginer, eûſſé-je même pour Aſpaſie, autant d'amour que la

multitude des obſtacles dont j'avois à triompher auprès d'elle, me l'a d'abord fait ſupôſer, qu'il m'en fût plus poſſible de lui être auſſi rigoureuſement attaché, que du caractère dont elle eſt, & à ce qu'elle ſe priſe, elle voudra, ſans doute, que je le lui ſois. Que tout ce que, dans ces prémiers moments, vous me voyez donner à une décence d'uſage, ne vous impôſe donc pas ſur le véritable état des chôſes : le dégoût & l'ennui me feront reprendre plutôt que vous ne penſez, tout ce que le deſir de vaincre m'a contraint d'immoler. Quand, au reſte, Aſpaſie, ainſi que vous le craignez, & que moi-même j'en ſuis convaincu, voudroit ſe faire, de tout ce que ma pôſition avec elle m'a arraché, un droit de me tenir dans l'eſclavage, me connoiſſez vous aſſez peu pour croire que ce fût pour moi, une raiſon d'y languir ? Je vous avoüe, cependant, que tout injuſte que je ſuis

avec les femmes, je ne ſçaurois lui ſçavoir auſſi mauvais gré qu'il me ſemble que vous le voudriez, de l'envie que je lui crois de m'aſſujettir. Quelle eſt, en effet, la femme qui, ſoit par vanité, ſoit par les beſoins de ſon ſentiment, ne cherche pas à dominer ce qu'elle aime ? Eh ! mon cher Axiochus, notre inconſtance naturelle, les erreurs de notre vanité, la facilité dont, quelque violent que puiſſe être l'amour qu'une femme nous inſpire, celle même qui eſt le moins faite pour agir ſur nos ſens, les embrâſe dès qu'elle le veut, abrégent ſi conſidérablement la durée de leur empire, ou y font naître de ſi grands troubles, qu'il faudroit que nous fûſſions bien barbares pour ne leur point laiſſer, du moins, quelque tems, de toutes les illuſions qui les déterminent à la foibleſſe, la ſeule, peut-être, qui puiſſe les conſoler de la leur ! Cette réfléxion qu'un inſtant

d'équité m'arrache, vous confirmera ſans doute, dans vos craintes; mais vous ne devez pas moins vous en repôſer ſur moi du ſoin de me défendre des fers dont, ſelon toute apparence, Aſpaſie a le deſir de me charger. J'ai ſenti d'avance, combien, ſi je ne m'y oppôſois pas, elle me feroit payer cher le bonheur de lui plaire; & d'avance auſſi, je me trouve arrangé pour que cette félicité ne me ſoit point tout-à fait auſſi onéreuſe qu'elle vous le fait craindre.

Adymante qui, forcé de renoncer au projet de m'attendrir pour Glycérie, n'en avoit pas plus perdu de vüe le deſſein de m'enlever à ſa rivale, hier me donna à ſouper avec *Chryſéïs*, cette jeune Courtiſanne qui n'eſt à Athênes que depuis peu de jours, & que ſa fierté n'y rend pas moins célèbre que ſes agrémens. Avec quelque avantage pour elle que l'on me l'eût peinte, elle me parut ſur-

paſſer tout ce qu'on m'en avoit dit. Toute vive, cependant, qu'étoit l'impreſſion que je recevois de ſa préſence, & quelque diſpôſée même qu'elle me ſemblât à ſeconder les vües d'Adymante, une liaiſon avec une Courtiſanne qui, ſur-tout, fait autant de bruit que celle-là. (Eh! dans quel moment encore!) me parut, non ſi criminelle, non pas même ſi indécente, mais ſi difficile à cacher, que je demeurai long-tems ſur Chryſéïs dans une indécizion que ſes charmes ne lui avoient pas laiſſé imaginer, & qui, véritablement, étoit dans ma façon de penſer, tout au moins, fort extraordinaire. Enfin, Adymante me reprocha avec tant de vivacité, une froideur qui, en attriſtant Chryſéïs, en répandoit une mortelle parmi les convives; l'idée ſéduiſante d'être infidelle à Aſpaſie, dans l'inſtant même qu'elle s'applaudiſſoit du ſacrifice que je venois de lui faire; l'offre que *Callicrate*, qui crut s'appercevoir que la

crainte de ne pouvoir dérober cette avanture à la femme de Périclès, étoit la ſeule cauſe de ma retenüe, me fit de prendre Chryſéis ſur ſon compte, finirent par me rendre auſſi coupable que l'on deſiroit que je le fûſſe. Par Minerve ! quand je ſonge à tout ce qui s'arme contre l'innocence, je ſuis bien moins étonné de la voir ſi fréquemment tomber dans les pièges qu'on lui tend, que je ne le ſuis de la voir s'en ſauver quelquefois. Tout crime, quoiqu'on en diſe, ne porte pas avec lui ſon remord : j'ai revû ce matin Aſpaſie d'un œil auſſi tranquile, que ſi, par rapport à elle, je n'eûſſe rien du tout à me reprocher ; & je ſoupe encore ce ſoir chez Callicrate avec Chryſéis. Je vous invite à y venir perdre vos terreurs, & à y joüir du naufrage d'une vertu contre laquelle, comme vous voyez, il n'étoit pas néceſſaire que tant d'ennemis s'unîſſent.

LETTRE XIV.

ASPASIE A ALCIBIADE.

NON, mon cher Alcibiade, non ſeulement je ne doute point que vous ne m'aimiez, mais je ne me connois aucune raiſon d'en douter. Il n'en eſt pourtant pas moins vrai que je n'en étois pas hier auſſi perſüadée que j'ai toûjours beſoin de l'être; & que, par un caprice dont je roûgis, & dont je me blâmois, ſans que pour cela, il m'en fût plus poſſible de le ſurmonter, je mourois de douleur de vous voir un air d'indifférence que j'aurois été deſeſpérée que vous n'eûſſiez pas eu. Accordez, ſi vous le pouvez, de pareilles contradictions, ou plutôt pardonnez-les à un ſentiment dont la violence ne ſçauroit pas plus s'exprimer que ſe comprendre. Vous me connoiſſez aſſez

pour être ſûr qu'il n'y a que ſon excès qui puiſſe me rendre ſi injuſte, & même ſi— mais je ne veux pas vous dire tout le mal que je penſe de moi, vous ne m'en croiriez, peut-être, que trop aiſément. Ah! combien, malgré tous les reproches que je me fais, je crains que ce ne ſoit pas la dernière fois que j'aurai à vous en demander grâce! J'avois beau me condamner: moins ma raiſon avoit d'empire ſur mon cœur, plus mon cœur pouvoit tout ſur moi. Heureuſement, il n'y a rien que vous ne puiſſiez ſur lui; & vous venez de lui rendre le calme: un regard, un mot, enfin, un rien de votre part l'en prive, & le lui rend, peut-être même ſans que vous vouliez l'un ou l'autre. Jamais perſonne n'a joüi ſur aucune femme d'un pouvoir ſi abſolu; mais jamais auſſi, l'on n'a été auſſi digne que vous l'êtes, de régner ſouverainement dans une âme. Voilà ce qu'aucun nüage, quelqu'épais

quelqu'épais qu'il puiſſe être, ne ſçauroit m'empêcher de voir, & qu'aucun mouvement ne peut jamais m'empêcher de ſentir. Encore une fois, pardonnez-moi ce qui hier offuſquoit ma raiſon: hélas! une nuit bien crüelle, & telle, qu'avec tout le chagrin que je vous avois cauſé, vous ne me la deſiriez sûrement pas, m'a bien punie de mon caprice: je n'ai exactement point fermé les yeux; & j'en ſuis en cet inſtant ſi accâblée qu'il faut, & que ce ſoit à vous que j'ai à écrire, & que j'aye d'ailleurs tant de réparâtions à vous faire, pour avoir la force de tenir une plume. Adieu donc, mon très-cher Alcibiade; Dieux! que toute confuſe que je ſuis de ce qui s'eſt paſſé dans mon âme, je vous ſçais de gré d'avoir ſçu ſi bien y lire: liſez-y toûjours, je vous en conjure: vous ne ceſſerez jamais d'y voir toute la tendreſſe que vous méritez, & mille fois plus

par conſéquent, que je ne pourrois vous l'exprimer. Souvenez-vous que vous devez me voir demain, & que j'attends ce jour avec autant d'impatience, que ſi, depuis que je ne vous ai vû, un ſiécle ſe fût écoulé. Ne voilà-t-il pas que je vous donne encore quelque chôſe à me pardonner?

LETTRE XV.

LA MÊME AU MÊME.

JAMAIS, quelque peine que je m'y ſois donnée, il ne m'a été poſſible de découvrir pourquoi Périclès a ſi opiniâtrement voulu que je vous envoyâſſe une maxime que vous trouverez dans je ne ſçais quel endroit de cette Lettre. J'ignore ſi, malgré votre prodigieuſe ſagacité, vous ſerez plus heureux que moi. Il croit l'avoir faite; mais il n'ôſeroit cependant l'aſſurer, par la raiſon, dit-il, que, ſur cette production plus encore que ſur toute autre, on ſe flatte ſouvent d'avoir créé, que ce ne ſeroit que d'un reſſouvenir qu'on auroit à ſe féliciter. Si ce n'eſt donc pas comme d'une choſe abſolument neuve, puiſqu'il n'en a pas cette opinion, qu'il veut que je vous en faſſe

part, ce doit être bien moins encore comme une régle de conduite qu'il croiroit devoir d'autant plus adroitement vous propôſer qu'il vous la ſuppôſeroit plus néceſſaire : car, à la profonde connoiſſance que vous avez du cœur humain, & au talent ſi particulier & ſi râre dont vous a doüé la nature, d'en développer les replis les plus cachés, & qu'il ne vous connoît pas moins que moi-même, il me paroît impoſſible qu'en vous envoyant cette maxime, Périclès ait crû vous préſenter quelque chôſe que vous n'eûſſiez pas déjà apperçu. Je ne trouve guères plus probable qu'en même tems qu'il rend à votre pénétrâtion toute la juſtice qui lui peut être düe, il préſume de votre prudence aſſez peu pour craindre que vous ne faſſiez parade d'un don qui ne peut jamais que nous faire redouter de ceux qui nous le ſoupçonnent, & que, par conſéquent, nous ne ſçaurions leur ca-

cher avec trop de ſoin ; qu'enfin vous ſoyez encore plus touché du plaiſir de les humilier, en ne leur déguiſant rien de ce que vous avez ſaiſi dans le fond de leur âme, que ſatisfait du bonheur d'y lire. Il y a donc toute apparence qu'il ne vous envoye cette maxime que pour que vous lui diſiez ſi elle a autant de juſteſſe qu'il me ſemble s'en flatter. Quoiqu'il en puiſſe être, & neuve ou non, la voici : *s'il faut, pour vivre en ſûreté avec les hommes, tâcher de ne les prendre jamais que pour ce qu'ils ſont, pour y vivre avec agrément, il faut toûjours paroître ne les prendre que pour ce qu'ils ſe donnent.* Ne ſerez-vous pas bien tenté de croire que Périclès ne ſçait ce qu'il dit?

P. S. Si vous reconnoiſſez ma main dans cette Lettre, vous y retrouverez ſi peu mon cœur, qu'il eſt preſqu'inutile que je vous jure qu'on m'a forcée de vous l'écrire; & que l'on ne pouvoit peut-être

jamais me donner d'ordre qui me coûtât plus à exécuter ; je ne suis pas naturellement bien vindicative ; mais la violence que l'on m'a faite, m'a été si cruelle que je n'ai, je crois, jamais senti avec tant de vivacité le besoin de vous dire que je vous aime, & de vous le prouver. Je vous attends de bonne heure ; & si vous êtes aussi piqué que vous devez l'être, que ce soit à vous écrire des choses dures, que l'on ait employé la main de votre maîtresse, vous viendrez plutôt encore que je ne vous attends.

LETTRE XVI.

SOCRATE A ALCIBIADE.

LA contradiction vous aigrit trop : vous diſputez comme on querelle : par le prix ſingulier que vous attachez à votre opinion, vous devriez être moins bleſſé que vous ne l'êtes toûjours, de voir les autres croire auſſi la leur de quelqu'importance. Pourquoi, en effet, exigeriez-vous qu'ils vous la ſacrifiâſſent ? Seroit-ce parce que vous êtes d'une naiſſance plus illuſtre, & que vous poſſédez plus de richeſſes que la plus grande partie d'entr'eux ? Ces avantages ne ſont pas faits pour impôſer à ceux qui, comme vous, les ont reçus de la fortune, & ne peuvent éblouïir, ou forcer au ſilence, que de vils flatteurs ; & ſi vous croyez pouvoir admettre de ces derniers, au

nombre de vos amis, vous ne devez pas ignorer que je n'en reçois point parmi mes diſciples. Seroit ce parce que vous vous croyez plus d'eſprit qu'il n'eſt ordinaire d'en avoir, que vous concevez ſi peu qu'on puiſſe, quand vous parlez, avoir un ſentiment à ſoi, & que ce ſentiment ſoit contraire au vôtre ? Aux Dieux ne plaiſe, mon cher Alcibiade, que je forme jamais le deſſein de vous humilier ! mais, quand on préſume tant de ſoi-même à cet égard, il eſt bien râre qu'on ait de quoi ſoûtenir ou juſtifier la vaſte idée que l'on en a : il pâſſe même pour conſtant que la plus grande preuve qu'on puiſſe donner du peu d'étendüe de ſon eſprit, eſt de ne lui pas croire de bornes. Quoiqu'il en ſoit, vous avez hier très-vivement bleſſé Thraſybule : vous pouvez ne lui point devoir d'amitié ; mais, ſans jetter vous-même ſur l'orgueil que vous inſpirent votre naiſſance, vos

talens, & même vos richeſſes (car de quoi votre vanité ne tire-t'elle point parti !) le plus grand des ridicules, vous ne ſçauriez, puiſque, de toutes façons, Thrazybule eſt votre égal, nier que vous ne lui deviez autant d'égards que vous vous croyez en droit d'en éxiger de lui : d'ailleurs, par la raiſon que c'eſt ce qui les flatte le plus, c'eſt toûjours avec les hommes, ce dont on doit ſe diſpenſer le moins. Il étoit douteux, pour ne rien dire de plus, qu'il fût votre ennemi ; il eſt actüellement preſque certain qu'il l'eſt devenu. Je ne ſçais ſi, du caractère dont je vous connois, vous ne croirez pas avoir plus gâgné que perdu à l'avoir forcé de ſe déclarer le vôtre : pour moi qui enviſage la chôſe avec d'autres yeux, j'aurois ardemment deſiré qu'en ménageant davantage ſon amour-propre, vous n'eûſſiez pas fait d'un ſimple mouvement

de déplaiſance que, peut-être encore, vous n'excitiez pas dans ſon âme, un ſentiment de haine qui peut avoir un jour pour vous les plus crüelles ſuites. Plus par le peu d'importance réelle de ce que vous agitiez enſemble, vous deviez mettre de modération dans cette diſpute, moins par ſa propre fierté, il doit vous pardonner l'inſultante aigreur que vous y avez portée. Si je ne ſuis pas encore bien ſûr que vous preniez pour des raiſons, l'emportement & l'injure, je crois, en revanche, avoir de quoi ne pas douter que la hauteur ne vous paroiſſe ſouvent de la dignité. J'ignore quelle idée vous avez pû vous faire de l'une & de l'autre; & ſi, dans le fond, vous les confondez enſemble, autant que vous en avez l'apparence; mais, en ſuppôſant que cela fût, je croirois devoir vous avertir que ſi la dignité pâſſe toûjours

pour l'effet de l'élévation de l'âme, la hauteur ne paroît jamais qu'un maſque ſous lequel la petiteſſe cherche à ſe cacher, & avec d'autant plus de deſavantage pour elle, qu'elle n'en eſt que plus apperçüe : du moins, ſeriez-vous le ſeul que l'on eût vû haut, ſans être petit; &, quelque favorablement qu'ait pû vous traiter la nature, je doute, ſi vous me permettez de vous le dire, qu'elle vous ait excepté d'une régle qu'elle a rendue ſi générale. De plus, il arrive toûjours, je ne ſçais pourquoi, que, plus nous avons l'air de nous eſtimer, moins les autres nous priſent. C'eſt à vous de voir ſi l'on trouve dans le bien que l'on penſe de ſoi-même, de quoi ſe dédommager du peu de cas que les autres peuvent en faire ; mais, avant que de prononcer ſur cela, je vous prie d'agréer que nous le diſcutions, non-ſeulement enſemble, mais avec Axiochus,

& Thrazylle qui, comme vous, me paroiſſant très-portés à croire que notre propre eſtime doit nous ſuffire, me font craindre extrêmement que quand je penſe le contraire, ce ne ſoit moi qui ne me trompe.

LETTRE XVII.

ASPASIE A ALCIBIADE.

Si je vous ai fait attendre ma réponſe, ce n'étoit pas que rien me forçât de la retarder. Périclès eſt au Conſeil ; & j'ai, en recevant votre billet, non-ſeulement deſiré que votre cœur vous en eût averti, mais il s'en eſt fallu peu que je ne vous aye ſçu mauvais gré de ce qu'il ne l'avoit pas fait. Je me ſuis même rappellé qu'il n'y a peut-être pas un mois que, même, vous l'eûſſé-je défendu, vous ſeriez venu m'apporter votre Lettre : il m'a ſemblé auſſi, qu'à ces imprudences que, tout en les blâmant, je vous pardonnois ſi volontiers, a ſuccédé une circonſpection, dont, tout en vous loüant, il s'en faut beaucoup, que je vous ſçache le même gré. N'auriez-vous

pas, à préſent, autant de tort de craindre tout, que vous en aviez alors de ne rien craindre? Quoiqu'il en ſoit; Périclès eſt ſorti: à je ne ſçais quelle deſtination qu'hier au ſoir, je faiſois mentalement de ma matinée d'aujourd'hui, j'aurois, ſans ſçavoir à quoi il devoit employer la femme, juré que s'il vous arrivoit, comme il y a quelque tems, d'imaginer que vous aviez à lui parler, vous n'auriez trouvé que moi pour vous répondre. Je ſuis bien lâſſe, je l'avoüe, d'avoir toute ſeule de ces ſortes de preſſentimens. Je vous demanderai, ſi pourtant je l'ôſe, par quelle raiſon je les ai toûjours, & pourquoi vous ne les avez plus? La peur qu'en me quittant hier, vous m'aviez laiſſée de n'être pas bien avec vous, a été cauſe que j'ai, ce matin, ſi long-tems gardé votre eſclâve. Vous m'aviez, ce me ſemble, quittée très-froidement: c'en étoit plus qu'il n'en falloit pour m'allar-

mer : je mourois de peur de trouver dans votre Lettre, de quoi juſtifier les terreurs que la ſéchereſſe que j'avois cru vous voir avec moi, m'avoit inſpirées ; & il m'a fallu, en conſéquence, beaucoup de tems pour que je pûſſe prendre ſur moi de l'ouvrir. En vérité ! il n'eſt pas croyable que l'on ſoit de cette puſillanimité ! J'ai toutes les peines du monde à comprendre comment on peut avoir dans l'eſprit, autant de philoſophie que j'y en ai, & en avoir ſi peu dans le cœur. Je reſſemble parfaitement, ſelon moi, à une *fable Miléſienne* : c'eſt-à-dire, qu'on ne ſçauroit être plus tendre, & moins vraiſemblable. Si, par hazard, vous vous ſouvenez de toute la raiſon que j'avois il n'y a, ce me ſemble, que quelques jours, vous devez être bien ſurpris de toute la folie que vous me trouvez ; malgré le ſingulier déſordre que vous mettez dans mes idées, & le peu que vous m'avez dit ſur

ce chapitre, j'ai crû démêler que si Périclès ne vous donnoit point de jalousie, du moins vous vouliez que je vous crûsse jaloux de Périclès. Quoique ce sentiment, si réellement vous l'aviez, fût d'une extravagance extrême, j'aurois bien moins de peine à vous le pâsser, que trop de tranquillité. Jalouse moi-même au-delà de toute expression, j'ai plus de raisons que bien d'autres, de pardonner ce mouvement, quelque peu fondé même qu'il puisse être. C'est ce qui fait que, toute sûre que je suis de ne vous donner aucun sujet d'être jaloux, & doutant, peut-être, quand je vous en donnerois, que vous le fûssiez davantage, je ne serois, pourtant, pas étonnée à un certain point, de vous voir cette manie. Il est possible, d'ailleurs, que cela vous soit plus aisé que d'être fidelle. Sans compter aussi, que la jalousie d'amour-propre, doit être plus commune

que

que la jalouſie qui naît de l'amour, ne ſe pourroit-il pas que, pour me faire croire à votre tendreſſe, vous feignîſſiez ou de douter de la mienne, ou de vous plaindre que je la partage ? Vous ne ſeriez pas le ſeul qui miſſiez l'injuſtice à la place de la paſſion, & qui, encore, voulûſſiez qu'on ne vous tînt pas moins compte de la prémière que de l'autre. Comme je n'ai point d'art ; je n'entrevois tout cela que bien confuſément ; & je rends grâces aux Dieux de n'en avoir pas davantage, puiſque ce n'eſt, peut-être, qu'à cela que je dois le bonheur de ne faire qu'en ſoupçonner dans votre conduite. Si j'étois auſſi difficile à vivre que vous m'en accuſez, il ſe pourroit que, malgré cette petite teinte de jalouſie qui donne à votre Lettre, une ſorte d'âme, je n'en fûſſe pas auſſi contente que vous me paroiſſez vous y être flatté que je le ſerois ; mais quoique je

ne vous y trouve jaloux qu'à froid, vous n'y êtes pas auſſi déraiſonnable que vous m'aviez donné hier ſujet de le craindre ; &, de quelque façon que vous m'apprenniez que je ne ſuis pas mal avec vous, l'idée que j'ai pû vous déplaire, m'eſt toûjours ſi crüelle, que tout ce que je puis ſentir en ce moment, eſt le bonheur de m'y être trompée. Vous cherchez, ce me ſemble, autant que vous le pouvez, à me faire valoir la douceur dont vous ſupportez ce que vous appellez *mes caprices* : je pourrois, ſans être bien injuſte, qualifier d'une façon très-différente, mes mouvemens ; mais, ſans diſputer ſur les termes, devroit-il donc vous être ſi difficile de me pardonner mes craintes ? Quelqu'ennuyé que, ſouvent vous en paroiſſiez, ſoyez sûr (il eſt vrai que je vous ſuppôſe ici de l'amour pour moi) que ſi vous me voyiez toûjours tranquile, j'aurois beau vous jurer que je

vous adore, que, même, quelque desir que vous en eûssiez, jamais vous ne pourriez vous déterminer à le croire. Soyez, au reste, très-convaincu qu'avec l'extrême besoin que j'ai de ne pas douter de votre tendresse, il faut, lorsque cela arrive, qu'il y ait plus de votre faute que de la mienne.—Je ne sçais pas plus ce que fera ce soir, Périclès, qu'hier au soir je ne sçavois ce qu'il devoit faire ce matin : venez vous-même vous en instruire; &, sur-tout, ou ne vous mocquez pas de mes craintes, ou, ce qui m'affligeroit beaucoup plus, ne me les imputez pas à crime. Si c'en est un que de vous aimer à la fureur, je suis, envers vous, j'en conviens, la plus coupable de toutes les femmes; mais, passez moi ce crime-là, & je vous jure que jamais vous n'en aurez d'autre à me pardonner. Serois-je assez malheureuse pour que ce fût mettre votre indulgence à une trop forte épreuve ?

LETTRE XVIII.

PERICLES A ALCIBIADE *.

JE ſuis bien loin, mon cher Alcibiade, d'imiter ces Politiques qui, moins encore par une diſcrétion ſouvent néceſſaire, que pour ne pas montrer combien quelquefois ils doivent de leurs ſuccès au hazard, ou pour donner à leur miniſtère une plus grande importance, cherchent à couvrir du myſtère le plus profond celles mêmes de leurs opérâtions qui en éxigent le moins. Ce n'eſt pas que l'Etat puiſſe être toûjours ſans ſecrets; mais comme il y en a bien peu qui doivent ſubſiſter par-delà les circonſtances qui preſcrivent ou la diſſimulâtion, ou

* *Nota.* Sur cette Lettre, ainſi que ſur quelques autres marquées de même en tête, d'une aſtérique, voyez l'avis au Lecteur.

le ſilence, & que ce que vous me demandez, eſt du nombre de ces événemens dont ſans trahir les intérêts de l'Etat que l'on gouverne, on peut lorſqu'ils ſont paſſés divulguer les cauſes, je vais contenter votre curioſité : à l'égard de ma juſtification, vous la trouverez dans les faits mêmes que j'ai à vous raconter.

Les accuſations de mes ennemis renfermant deux chefs très-diviſibles, j'ai crû devoir les traiter ſéparément, ſoit pour ne pas fatiguer votre attention en l'arrêtant trop long-tems ſur des objets pour leſquels votre façon de penſer actüelle ne peut vous donner que du dégoût, ſoit pour ne point prendre plus que je ne dois ſur des momens que j'ai conſacrés à l'utilité publique. Lorſque je vous aurai prouvé combien je ſuis innocent de ce que l'on m'impute, j'en viendrai, peut-être, aux éloges que l'on croit me devoir ; & qui vous

paroîtront, peut-être, auſſi mal fondés que les fautes que l'on me reproche.

C'eſt, au reſte, beaucoup moins pour vous donner des armes contre les ennemis de ma perſonne, ou les détracteurs de mon adminiſtration, que je vais ici confondre les uns & les autres, que pour vous prouver avec quelle fureur la calomnie pourſuit les hommes en place, & pour vous inſtruire en même tems dans le grand art de règir des Etats. J'ai encore pour vous rendre ce compte, un objet que la violence de vos mouvemens, l'ardeur que dès vos plus tendres années, je vous ai vûe pour la vengeance, & la crainte des excès où elle peut un jour vous porter, ne me paroiſſent pas vous rendre d'une moins grande importance. C'eſt de vous montrer, par l'exemple de mes accuſateurs, à quel point en général, les hommes ſe trompent dans leurs jugemens, & avec quelle légèreté,

ſouvent même avec quelle injuſtice ils ſe permettent l'improbâtion ; & par mon exemple propre, combien, pour n'être pas détourné du noble deſſein de ſervir ſa patrie, on a beſoin de s'armer contre l'ingratitude de ſes concitoyens, & de ſçavoir immoler ſes plus légitimes reſſentimens.

Si, d'ailleurs, par l'excès de votre pétulance, & le ſcandale conſtant de vos mœurs, vous ne mettez pas vous-même obſtacle à votre élévation, vous êtes plus fait que perſonne pour remplir un jour la place que j'occupe. Je regarde donc, & comme un des devoirs que les loix, & ma propre volonté m'ont impoſés envers vous, & comme une obligâtion que j'ai contractée envers la République, de travailler autant que je le puis à vous rendre digne du nom de vos ayeux, & à former en vous un citoyen qui, par ſes propres ſervices, puiſſe ajoûter à la

reconnoiſſance, & à la vénération qu'elle conſerve pour leur mémoire. Ce n'étoit qu'à de ſi grandes conſidérations que je pouvois immoler la répugnance que je ſens à parler de moi, & l'indifférence profonde où je ſuis ſur tout ce qu'on en peut dire.

Une des chôſes dont vous m'entendez blâmer le plus univerſellement, & avec le plus d'aigreur, c'eſt d'avoir, & ſans aucune raiſon qui, du moins, fût apparente, refuſé, lorſque les vœux de tout le peuple étoient tournés de ce côté, d'aller reconquérir l'Egypte, & ravager les Provinces maritimes de la Perſe.

On dit très-vrai; les ſollicitâtions les plus ardentes, les qualificâtions les plus injurieuſes, les menaces les plus terribles ne purent vaincre mon obſtinâtion ſur cet article. A l'égard du tort que les Athéniens prétendent encore que par-là je leur ai fait, vous allez juger par le dé-

tail de ce qu'eux mêmes avoient à craindre dans le tems qu'ils ſe propôſoient de ſi grandes chôſes, ſi, ſans riſquer leur ruine, je pouvois me prêter à leurs deſirs.

Quoique les Eubéens ne m'eûſſent pas donné de leur mauvaiſe volonté à notre égard, des preuves ſans replique, je leur voyois porter avec trop d'impatience le joug que nous venions tout récemment de leur impôſer, pour que je ne dûſſe pas croire qu'ils n'attendoient pour le ſecoüer qu'une occâſion favorable, & même que ſi, elle tardoit trop à ſe préſenter, ils ne la prévînſſent point. Ce n'étoit pas tout: Mégare, Corinthe, & Sicyone nous menaçoient, Sparte raſſembloit ſes forces; & contre qui pouvoit-ce être que contre nous? Etoit-ce avec des craintes ſi bien fondées, & dans de ſi critiques circonſtances que je devois courir à des conquêtes éloignées, & de plus, ſi incertaines? L'Eubée, en ef-

ſet, lâſſe de notre domination, & de l'attente, ſe révolta; & je fus obligé d'y marcher, mais ſeulement avec la quantité de troupes que la connoiſſance que j'avois, ſoit des lieux où nous devions combattre, ſoit des ennemis que nous avions à dompter, me fit juger ſuffiſante: car, quelles que fûſſent encore ſur cela les clameurs, je ne crus pas avec ce que nous mêmes avions à craindre dans ce moment-là, devoir laiſſer l'Attique abſolument dégarnie. L'événement juſtifia tout à la fois mes craintes, & mes précautions. J'étois à peine dans l'Eubée, que ſur la nouvelle que les trois peuples alliés ſont ſur notre territoire, mais, ſans pouvoir par les meſures que j'ai priſes contre leurs efforts, y porter le ravage, & que les Spartiates ſont près de les joindre, je reviens, trouve le ſecret de diſſiper les derniers, mets les autres en fuite, & retourne avec la même célérité ſoûmettre l'Eubée.

Vous pouvez à préſent demander à mes cenſeurs quel eût été le ſort d'Athènes ſi, ne conſultant que ſes deſirs, j'eûſſe, au ſoin de la défendre, préféré le recouvrement, tout au moins ſi incertain, de l'Egypte, & le plaiſir, beaucoup trop payé, ce me ſemble, par nos propres malheurs, d'humilier le Roi de Perſe, en portant dans ſes Provinces, le fer & le feu.

LETTRE XIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

INFIDELLE (eh! encore avec quelle audace!) aux femmes qui ſeroient la plus dignes de votre conſtance; &, témoin Théognis, tenant avec la dernière opiniâtreté à celles de qui, ſans roûgir, on ne ſçauroit s'avoüer l'amant: tantôt, partiſan des Courtiſannes juſques à la dernière indécence; tantôt donnant juſques à la minutie, dans le ſentiment oppôſé, vous êtes, mon cher Thrazylle, l'homme le plus in'expliquable, peut-être, qu'il y ait au monde. Quel bonheur n'eſt-ce point, n'eſt-il pas vrai, de finir chacune de ſes journées, ſans pouvoir ſe dire dans quelle opinion celle qui la ſuit, nous ſurprendra! Je ne pouvois, ſelon vous, par éxemple, lorſque j'attaquai le

cœur d'Aſpaſie, ni en priſer aſſez la poſſeſſion, ni trop employer de ſoins pour me le conſerver, ſi jamais (ce ſont, ce me ſemble, vos propres termes,) j'étois aſſez heureux pour m'en rendre maître. A peine, depuis que je l'ai décidée en ma faveur, un mois s'eſt-il écoulé; & vous ne revenez point d'étonnement de ce que je ne l'ai pas encore quittée! Pourquoi vous auroit-il paru ſi injuſte que j'eûſſe ce tort avec elle, ou pourquoi me blâmez-vous de ne l'avoir pas? Vous auriez, ſi je ne me trompe, bien de la peine à concilier ces contradictions, même partiſſiez-vous pour fonder le dernier de ces ſentimens auquel depuis quelques jours vous paroiſſez enfin vous être fixé, de la crainte qu'Aſpaſie vous donne pour ma liberté, puiſque, dans la ſuppoſition que je réüſſirois auprès d'elle, vous n'avez jamais dû préſumer que cette liberté pût avoir la même étendüe qu'auparavant.

J'ai peine, je l'avoüe, à ne pas rire de votre acharnement à chercher à cette même femme qui, ſeule, vous paroiſſoit digne d'être adorée, des rivales qui puiſſent la bannir de mon cœur, quand vous pourriez, avec tant de raiſon, compter ſur l'ennui que les Dieux ſemblent avoir attaché pour moi à la joüiſſance d'un bonheur quel qu'il ſoit, que perſonne ne me diſpute, & que, ſur-tout, je ſuis obligé de cacher à tout le monde. Pouvez-vous, de plus, ignorer que, pour me faire une fureur du goût le plus ſimple, il ne faut que le contrarier ? C'eſt, donc, ſelon toute apparence, bien plus à la conjurâtion de tous mes amis contre Aſpaſie, qu'à tout ce qui devroit m'y attacher, qu'elle doit la ſorte de conſtance dont je me pique pour elle : du moins, lorſque je m'éxamine bien, ne m'eſt-il pas poſſible de lui trouver une autre cauſe. Ce n'eſt pas, cependant, que je

me flatte, ni même que je doive me flatter jamais de rencontrer ailleurs tant de charmes: mais, en laiſſant même à part mon inconſtance naturelle, ce vice de caractère que les gens deſintéreſſés nomment *humeur*, & que, pour pouvoir, ſans doute, s'y livrer avec moins de ſcrupule, les amans bien tendres ont décoré du beau nom de *délicateſſe*, le bonheur qu'elle a d'en être doüée plus que perſonne, & les ſcènes fréquentes que je lui dois, ne pourroient pas laiſſer longtems ſubſiſter une paſſion contre la durée de laquelle tant de chôſes ſe réüniſſent.

Il faut, quand j'y ſonge, que l'amour-propre des femmes, les aveugle ſinguliérement ſur les véritables intérêts de leur cœur, pour qu'elles ſentent ſi peu que c'eſt bien aſſez que nous ayons pour elles, la politeſſe de paroître laiſſer ſubſiſter le deſir bien par-delà le terme que la nature ſemble lui avoir aſſigné, ſans qu'el-

les éxigent encore du desir satisfait, toute l'ardeur, & même toute l'impétuosité du desir qui est encore à satisfaire. Je veux, quand j'en aurai le tems, compôser un Traité sur cette injustice de leur part : j'ignore si je les en ferai revenir ; mais, du moins, aurai-je eu le plaisir de leur dire ce que j'en pense.

A l'égard de Thrazyclée que vous voudriez que je fisse succéder à Aspasie, & qui montre elle-même tant d'envie d'en remplir la place, à moins que, comme Adymante, vous ne voulûssiez que je reprîsse Glycérie, vous ne pouviez pas me propôser de femme, qui, soit par ma pôsition, soit par mon goût, me convînt moins. Je suis dans mon tort, sans doute ; mais je vous avoüe que je ne trouve que du jargon où vous êtes ébloüi de l'esprit, & des mines & de l'affectation où vous voyez des grâces, & des traits. De plus, elle mêt du fard ; &, si par le peu

peu d'importance dont il m'eſt que les femmes ſoient, ou non ſincères, je leur en permets dans le cœur, le beſoin que j'ai qu'elles ſoient belles, me le fait abhorrer ſur leur viſage. Agathon, d'ailleurs, vient, dit-on, de la quitter; &, quoiqu'elle en convienne moins encore que de l'avoir pris, l'un & l'autre me ſemblent ſi vraiſemblables que, pour n'en point douter, je n'ai même pas beſoin du deſir que j'ai de le croire. C'eſt à vous que je veux bien laiſſer à juger ſi je ſuis fait pour être le ſucceſſeur d'Agathon. Vainement, pour ménager ce que vous appellez ma puſillanimité auprès d'Aſpaſie, & qui ne me paroît que cette ſorte de reſpect qu'un ſentiment vrai nous inſpire toûjours, m'aſſurez-vous que je ne pourrois jamais rien faire contr'elle, qui, par le ſecret qu'impôſe à Thrazyclée, ſa propre ſituation, parvînt plus difficilement à ſa connoiſſance. A l'éclat qu'ont

fait toutes les avantures de la dernière ; je dois néceſſairement préſumer ou qu'elle l'a peu conſultée, ou qu'elle a été bien malheureuſe. Plus, d'ailleurs, il paroît qu'elle ſeroit flattée de me plaire, moins je dois ſuppôſer que, fût-elle même dans l'intention de cacher ſon triomphe, elle pût en avoir la force : notre ſilence ſur ce qui humilie notre amour-propre, doit répondre de notre indiſcrétion ſur ce qui le flatte. Malgré tant de raiſons, cependant, de ne jamais ſonger à elle, le deſir de faire une chôſe auſſi extraordinaire que de prendre une maîtreſſe ſur la ſimple recommandâtion d'un ami, & de vous prouver toute l'autorité que le ſentiment qui, dès nos prémières années nous unit, vous donne ſur moi, la conſidérâtion que ce ſera toûjours une infidélité de plus, une ſorte de curioſité que Thrazyclée m'inſpire, me déterminent : vous pouvez donc lui annoncer ſon bonheur ; mais l'aſſurer

en même tems que le moment qui lui donnera la publicité qu'elle y desire, sans doute, en sera infailliblement le terme. Si, à ce que je fais aujourd'hui il n'y avoit que du singulier, dût le cœur d'Aspasie en gémir, je serois bien éloigné d'en éxiger le secret; mais j'y vois quelque chôse de pis; &, à vous parler avec franchise, je ne puis prendre sur moi de me donner à la face des Athéniens, le ridicule de posséder Thrazyclée.

LETTRE XX.

ASPASIE A ALCIBIADE.

LA fiévre m'a hier laiſſé ſi peu de relâche, & je me ſens ſi abattüe de ce qu'elle m'a fait ſouffrir, que je craignois de ne pouvoir pas aujourd'hui avoir la force de vous dire combien je vous aime : mais l'amour & vous, êtes en poſſeſſion de faire des mirâcles. Depuis que j'ai voulu bien décidément vous écrire, je me ſuis, en effet, ſentie beaucoup mieux. J'aurois, ce me ſemble, mauvaiſe grâce de me plaindre d'un mal qui s'affoiblit à l'inſtant où il pourroit ſe faire le plus douloureuſement ſentir. Venez, mon cher Alcibiade, achever de le bannir, ou, du moins, de le calmer. Je crois, cependant, devoir vous prévenir que vous ne me trouverez pas autant de charmes que vous m'en de-

ſirgriez ; & malgré la précaution que je prends de vous armer contre le prémier coup d'œil, je crains bien que vous ne trouviez que je ne vous en dis pas aſſez ſur le changement dont je ſuis : mais fût-il plus grand encore, je n'en craindrois pas plus de vous voir ; ceux de vos ſentimens qui me flatteroient le plus, & qu'en même tems, je crois le mieux mériter, ſont indépendans des grâces de la figure. Si, d'ailleurs, une maîtreſſe malade refroidit le deſir, une amie ne peut dans cette triſte ſitüâtion, qu'acquérir ſur le cœur, de nouveaux droits ; & la compaſſion doit ajoûter à l'amitié, tout ce que l'amour y perd. Périclès prétend que l'ardeur de la fiévre ne m'a point permis de raiſonner cette nuit, auſſi conſéquemment que quand je ne l'ai point, qu'enfin j'ai eu l'eſprit tout-à-fait aliéné. Quoique je fûſſe hors d'état de juger des chôſes auſſi ſainement que lui, je crois, en effet, que

mes idées ont été dans un fort grand deſordre ; mais il faut, ou que cela n'ait pas été au point où il le dit, ou que rien ne puiſſe empêcher que vous ne ſoyez toûjours préſent à mon imaginâtion : car je n'ai pas, un ſeul moment, ceſſé de vous voir & de vous parler. Cependant, cette aliénâtion d'eſprit qu'il m'attribüe, & avec raiſon, ſans doute, m'a vivement inquiétée. J'ai, ſur le champ, cherché dans ſes yeux ſi, dans un état où je ne pouvois plus prendre de loix de la prudence, la violence de mes ſentimens ne m'en auroit pas fait trahir le ſecret : mais à la tranquilité où je le vois, je dois croire, ou que ce malheur ne m'eſt pas arrivé, ou qu'il a rejetté ſur un délire paſſager, tout ce qui ne partoit que du délire conſtant de mon cœur. Adieu, moins il me ſera aujourd'hui permis de vous voir long-tems, plus je deſire que vous ne me faſſiez pas attendre votre préſence.

LETTRE XXI.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE ſuis charmé que Chryſéis vous ait paru juſtifier par ſa préſence, & le choix que j'ai fait d'elle, & la réputâtion de beauté qu'elle a parmi nous; mais vous m'auriez, je l'avoüe, incomparablement plus ſatisfait, ſi ce n'eût été que par vos propres deſirs, que vous m'eûſſiez appris combien vous la trouviez digne de plaire; & je m'y connois mal, ſi à la façon dont ſes regards ſe portoient & s'arrêtoient ſur vous, elle n'a pas été ſur cela du même ſentiment que moi. Vous avez, à ce que vous me dites, remarqué que vos éloges ont fini par lui donner de l'humeur. Je ne m'en ſuis pas moins apperçu que vous; mais, loin que nous attribüions tous deux ce mouvement à la mê-

me cauſe, c'eſt de cela même que je parts pour croire que je ne me ſuis point trompé, lorſque j'ai crû qu'elle ne vous voyoit pas avec la froideur que vous lui ſuppôſez. Les femmes ſe contentent de l'éloge, quand elles n'ont que leur vanité à ſatisfaire; mais il eſt tout ſimple qu'où elles voudroient faire naître le deſir, l'éloge ne leur ſuffiſe pas. Puiſſe une autre fois Chryſéis être plus heureuſe! Si, par hazard, la crainte de bleſſer l'amitié qui nous unit, étoit ce qui vous lui a fait marquer tant d'indifférence, le vœu que je viens de former, & que vous ne pouvez croire que très-ſincère de ma part, doit vous dire aſſez à quel point vous vous êtes mépris. Quoique Chryſéis ſoit de Pâphos, que, par les agréemens de ſa figure, par le charme qu'elle ſçait répandre dans les plaiſirs, par la vivacité, & le déréglement de ſon imaginâtion, perſonne ne ſoit plus digne qu'elle d'y

être née, & ne rappelle mieux à tous égards, l'idée de la Déeſſe qu'elle y a ſervie, je ne ſçais par quelle fatalité, elle ne m'inſpire que ce mouvement machinal, auſſi ſouvent en nous, pour le moins, l'effet du caprice, que l'ouvrage de la beauté, & qui n'eſt même pas le goût. Ce n'étoit donc pas, ainſi que vous me paroiſſez l'avoir crû, pour l'honneur du mien que je voulois que vous la viſſiez; mais, dans l'eſpérance qu'elle pourroit vous faire oublier cette *Théognis* qui, ſemblant à chaque infidélité qu'elle vous fait, prendre à vos yeux, de nouvelles grâces, vous donne un ridicule dont ſans une peine in'exprimable, je ne ſçaurois vous voir vous couvrir. Tout affligé, cependant, que j'en ſuis, je crois devoir moins encore conſulter ma façon de penſer ſur cela, que la malheureuſe illuſion que vous vous faites; & je vais, puiſqu'enfin, vous le voulez ſi abſolument,

écrire à Théognis en votre faveur. L'extrême mépris qu'elle m'inſpire, &, je ne vous le cache pas, le deſir ardent que j'aurois d'échoüer dans cette négociation, m'y rendoient moins propre que qui que ce pût être; mais vous vous obſtinez à m'en charger. Malgré donc tout le chagrin avec lequel je vous vois courir à de nouveaux affronts, après avoir, & trop vainement tenté de vous les épargner, mon amitié pour vous, ne peut plus que me permettre de vous obéïr. En vous voyant, au reſte, ſi crüellement agité dans une circonſtance où vous ne pouſſez pas un ſoûpir que vous ne dûſſiez vous reprocher, je ne puis, ſans effroi, conſidérer tout ce que, pour tâcher de ramener à nous une femme qui, ſouvent, n'a pour elle, que ſon inconſtance, nous eſſuyons d'humiliâtions; & combien nous ſacrifions de cet amour propre qui fait la dignité, à une vanité

miſérable qui ne peut que nous avilir. Auſſi, ne ſçais-je ſi je trouverai ou non des inconſtantes ; mais, à la façon dont je compte m'arranger toûjours avec les femmes, je ſerai bien étonné ſi j'ai jamais à courir après des infidelles.

LETTRE XXII.

THEOGNIS A ALCIBIADE.

POUR peu qu'on ait d'uſage de la façon de penſer des hommes (& vous paroiſſez me faire l'honneur de m'en attribüer beaucoup,) on compte toûjours moins ſur leur conſtance, qu'on ne s'en flatte. En m'aſſurant donc qu'Axiochus ne me ſera pas long tems attaché, ſi vous me dites une chôſe que mon ſentiment actüel pour lui, ne peut que me rendre très-crüelle, du moins, ne m'en dites-vous pas une qui ait le droit de me paroître incroyable. A cette prédiction, vous ne craignez pas d'ajoûter *que la paſſion que je crois qu'il m'inſpire, n'eſt pour mon cœur, qu'une mépriſe de plus.* Ce n'eſt pas que je ne ſente que la promptitude dont juſques à préſent je me ſuis livrée aux

impreſſions que je recevois, & le peu de durée des goûts mêmes qui ont paru m'entraîner avec le plus de violence, doivent naturellement faire penſer que ce qui m'occupe, ne ſera pas plus à l'abri de l'effet du tems. que ne l'a été ce qui m'a occupée ; mais vous devriez connoître aſſez les femmes pour ſçavoir qu'auprès d'elles, le paſſé ne ſçauroit répondre de l'avenir ; qu'il y en a qui ſacrifient long-tems au caprice avant que de ſacrifier à l'amour ; & que ſi l'opiniâtreté avec laquelle nous aurons tenu à un attachement, n'eſt point une raiſon de croire que nous ſerons auſſi fidelles au goût qui y aura ſuccédé, ce n'en eſt pas plus une de penſer que parce que rien encore ne nous aura fixées, nous ne rencontrions pas enfin un objet qui nous fixe. Autant qu'il eſt poſſible de comparer ce que l'on ſent avec ce que l'on ne ſent plus, il me ſemble que,

de tous les hommes qui ont arrêté ſur eux, mes regards, & mon imaginâtion, aucun ne m'a paru pâſſer juſques à mon cœur, qu'Axiochus ; & qu'il ſeroit très-poſſible qu'il fût pour moi cet objet. Au reſte, que cela ſoit, ou non, il n'en ſera pas moins ſûr que, même malgré toute la chaleur que vous avez miſe dans vos ſollicitâtions pour Thrazylle, & qui a été juſques à me dire des chôſes fort deſobligéantes, jamais vous ne le verrez reprendre ſur moi, l'empire qu'il redemande. Qu'il ceſſe donc de m'accâbler de reproches qui ne font que me fatiguer, de ſupplicâtions qui ne me touchent point, & d'invectives que je dois trouver d'autant plus déplacées que ce n'eſt plus l'amour qui les entend, & les reçoit. J'ai bien voulu juſques ici, non-ſeulement recevoir ſes Lettres, mais, quoique je pûſſe faire de mon tems un beaucoup plus agréable uſage, y répondre quel-

quefois. Je vois qu'il a regardé comme une preuve qu'il pouvoit me ramener encore, une condeſcendance qu'il ne doit plus qu'à ma pitié : elle m'eſt onéreuſe ; elle l'abuſe ; me blâmerez-vous de ceſſer de l'avoir ? Je me plaiſois à me flatter qu'enfin il reconnoîtroit de lui-même toute l'imbécilité qu'il y a à croire que, parce que l'on aime encore, ou qu'on le croit, on ne doit point ceſſer d'être aimé ; &, ſur-tout, qu'il ne pouſſeroit pas la ſienne juſques à prendre des égards pour des ſentimens : mais, puiſqu'il s'obſtine à s'y tromper, qu'il ne ſoit pas ſurpris ſi deſormais je lui renvoye ſes Lettres, telles éxactement qu'elles me ſeront parvenües. Je lui ai, dit-il, juré de l'aimer *juſques au tombeau* : il n'y a rien de plus probable que je l'ai fait ; mais qu'importe quand mon cœur ne s'en ſouvient pas ? Ne lui ai-je point, d'ailleurs, déjà donné la preuve que rien ne m'eſt moins

ſacré que ces ſortes de ſermens ? Je conviens que, quittée, & le plus inopinément du monde, par l'homme à qui je l'avois ſacrifié : mourant, ou m'imaginant que je mourois de douleur de l'avoir perdu ; &, quoiqu'il en pût être, ayant beſoin d'une diſtraction, je ſollicitai Thrazylle de qui mon infidélité n'avoit pas changé le cœur, de revenir dans les bras d'une maîtreſſe qui lui étoit toûjours chère. En faiſant beaucoup pour lui, puiſqu'enfin j'étois encore néceſſaire à ſon bonheur, je crûs, & ne vous le cache pas, faire autant pour moi-même : le tems a diſſipé cette erreur. Peut-être auſſi, les perpétüelles inquiétudes de Thrazylle ſur les bontés que je pouvois avoir eües pour ſon dernier prédéceſſeur, & ſa fureur de me faire avoüer ce que, moins par fauſſeté, que pour notre tranquillité reſpective, il me paroiſſoit ſi important de lui taire, ont-elles achevé

achevé de me faire ſentir à quel point je me trompois quand je croyois l'aimer encore. A l'égard des obligâtions qu'il prétend que je lui ai, n'eûſſé-je point, dans cette occâſion, dû à ſes ſeuls deſirs, la complaiſance qu'il eut pour les miens, devroit-il ignorer que le ſouvenir de tout ce que, relativement à l'amour, on peut devoir à l'amant, s'efface en même tems que le ſentiment qu'il avoit fait naître, s'éteint? Il ne ceſſe de m'aſſurer qu'il l'emporte à tous égards ſur Axiochus; mais ſi, comme malheureuſement pour lui, cela n'eſt que trop vrai, il a ceſſé de me plaire, & que j'aime Axiochus, peut-il ſe flatter que tous les éloges dont il s'accâble, me feront penſer de lui, auſſi avantageuſement qu'il en penſe lui-même. Ce qu'enfin il y a de certain, c'eſt que je me ſens pour ſon mérite, quelque juſtice que je lui rende, d'ailleurs, une ſi profonde in-

différence que, ſans toutes ſes perſécutions, à peine me rappellerois-je qu'il m'a été cher. Je ſuis ſi lâſſe de l'en aſſurer, que je vous prie de vouloir bien l'en aſſurer vous-même. Je ne doute point qu'à cette déclarâtion ſi précize de ma façon de penſer à ſon égard, les reproches qu'il me fait depuis ſi long-tems, quoique toûjours avec ſi peu de ſuccès, d'être de l'ingratitude la plus noire, ne ſe renouvellent avec la dernière violence : mais quand, ce que, par éxemple, je ne crois point du tout, il ſeroit vrai qu'ils fûſſent fondés, il me ſeroit encore moins onéreux de continüer de les mériter, & même de les entendre, que de me mettre dans le cas d'eſſuyer de lui, les remercîmens qu'il voudroit avoir à me faire.

LETTRE XXIII.

ASPASIE AU MEME.

Vous avez tort de vous croire la ſeule cauſe de ma maladie ; mais vous en auriez, peut-être, plus encore ſi vous ne vous en attribüiez rien. Il y avoit pluſieurs jours que je ne dormois pas ; & cette inſomnie, quelle qu'en pût être la cauſe, m'avoit mis le ſang dans la plus crüelle agitâtion. Il y auroit donc, à mon ſens, plus de ſujet de s'étonner que ce mouvement n'eût été ſuivi de rien, qu'il n'y en a d'y avoir, enfin, vû ſuccéder la fièvre. Il eſt vrai, auſſi, que la dernière impatience à laquelle vous vous êtes laiſſé emporter avec moi, fut accompagnée d'une ſi dédaigneuſe froideur ! c'eſt, ce me ſemble, ſi peu avec la bruſquerie dont vous reçûtes mes plain-

tes, que l'amour doit s'expliquer ! vous devez ſi bien le ſçavoir, qu'à ne vous voir employer pour détruire mes craintes, que ce moyen, il me fût impoſſible de n'en pas conclûre que ſi je n'avois point encore perdu votre cœur, c'étoit un malheur dont, du moins, je n'étois pas bien éloignée. Pouvois-je effectivement, quand je vous voyois vous livrer à des impatiences que vous ſçavez m'être ſi contraires, & qui étoient d'ailleurs ſi déplacées, me faire quelqu'autre idée ? Si vous m'aimez autant que vous me le dites, ou que vous ſçachiez ſeulement combien vous m'êtes cher, il eſt inutile que je vous diſe à quel point, & dans un tems encore où ma ſanté étoit déjà fort altérée, cette concluſion a dû m'être funeſte. Vous voyez que s'il n'eſt pas vrai que ce ſoit à vous ſeul que vous deviez vous en prendre, il ne l'eſt pas moins que vous vous devez quelques reproches

de l'état où j'ai été. Je vous avoüe avec la même bonne foi, que ce qu'il y auroit pour moi, de plus heureux, ſeroit que je fûſſe auſſi viſionnaire que vous me taxez de l'être. J'ôſe, de plus, quelqu'envie, quelque beſoin même que vous puiſſiez en avoir, vous défier de deſirer auſſi vivement que je le deſire moi-même, de me voir convaincüe que je ne puis que me tromper quand je vous accuſe, ou de ne point m'aimer, ou, même en m'aimant, de me donner des rivales : mais j'ai malheureuſement pour moi, ſoit ſur tout ce que vous faites, ſoit ſur tout ce que vous penſez, une ſorte de ſagacité, ou même de preſcience, telle que le démon même de Socrate, tout éclairé qu'il eſt, ne pourroit pas la pouſſer plus loin. Je ſçais trop à quoi je la dois pour ne l'attribüer comme vous, qu'à l'étendüe de mon eſprit. Il faudroit, pour que cette même preſcience fût ſon ouvrage, que

j'en eûſſe infiniment plus que je m'en trouve. C'eſt mon cœur, c'eſt une ſympathie qu'il ne m'eſt point poſſible de définir, mais dont à chaque moment j'éprouve l'effet, que je puis ſeul en croire la cauſe. Elle me fait toûjours, grâces à vous, trop de mal pour que je m'en applaudiſſe autant que vous le penſez. Je n'y gâgne ſeulement pas, malgré tout l'effroi que cette eſpéce de divinâtion vous inſpire, la douceur de vous voir ne plus chercher à m'abuſer. N'ayez donc plus, ou du moins, je vous en conjure, n'ayez plus ſi ſouvent la crüauté de me dire que j'ai moins de plaiſir à croire ce qui pourroit me rendre heureuſe, que tout ce qui ne ſçauroit que m'affliger. Vous auriez peine à imaginer combien vous m'affligez vous-même, toutes les fois que vous me tenez cet étrange propos. Se peut-il, mon cher Alcibiade, qu'avec l'eſprit que vous avez,

vous vous figuriez qu'il puiſſe éxiſter un être aſſez ennemi de lui-même pour ſe refuſer volontairement à ce qui ſeul peut faire ſa félicité ; ou penſez-vous que la nature m'ait doüée du très-extraordinaire privilége de croire, ou ne croire pas, ſelon que je puis vouloir l'un ou l'autre ? Non, encore une fois, loin de me mettre, comme vous le ſuppôſez, l'eſprit à la torture pour ne voir, ou ne prévoir que des malheurs, je fais bien plus que vous ne pourriez l'imaginer pour en écarter tout ce qui pourroit ne m'en donner même que le ſoupçon. Mais, puiſque vous me ramenez ſur un chapitre que j'avois réſolu de ne traiter jamais, & qu'en effet, je ne pouſſerai pas plus loin, permettez moi de vous parler un inſtant à cœur ouvert, & que, s'il ſe peut, ce ſoit auſſi pour la dernière fois ; ſans le vouloir, ſouvent même, ſans vous en douter, vous détruiſez en une ſeule mi-

nute, l'ouvrage de pluſieurs jours. Ne me demandez point, de grâces, de détails qui vous rendent moins obſcur ce qui vient de m'échapper : ſoyez sûr, ſeulement, que je ne vous dis rien qui ne ſoit dans la plus éxacte vérité. Ne penſez pas, non plus, que je ſois révoltée autant que vous me paroiſſez le croire, de vous voir renverſer ſi promptement les eſpérances que vous me donnez quelquefois de ne vivre plus que pour moi. Hélas ! quand il eſt queſtion de vous, je ne ſçais que m'affliger : rien n'a pû encore donner à ma tendreſſe pour vous, la plus légère atteinte ; & je ſuis ſi perſüadée que ce ſeroit envain que je chercherois, non à l'éteindre, mais ſeulement à l'affoiblir, que je n'ai pas le plus léger deſir de le tenter. C'eſt ſi naturellement que je vous aime, qu'il ſemble que, de toutes les chôſes néceſſaires à mon éxiſtence, mon amour ſoit ce qui l'eſt le plus. Vous variez tant

à mon égard que j'ignore dans quelle diſpôſition vous trouvera cet aveu, & quelle impreſſion votre âme en recevra : tout ce que je ſçais, c'eſt que rien ne peut changer la mienne ; & que, dûſſiez-vous me percer le cœur, vous n'en effaceriez pas votre image.

LETTRE XXIV.

*PERICLES AU MEME.**

IL eſt encore très-vrai, mon cher Alcibiade, qu'il y avoit dans mes derniers comptes, une ſomme de dix talens de l'emploi deſquels je ne juſtifiai pas, & que j'y portai ſimplement comme *dépenſés pour chôſe néceſſaire ;* & c'eſt dans cette négligence de ma part que l'on croit trouver une juſte raiſon de me ſoupçonner de les avoir détournés à mon profit. Peut-on donc oublier combien, dans le cas où cette ſomme auroit pû me tenter, il m'auroit été facile, ſoit en n'en faiſant aucune mention, ſoit en la répandant ſur différens objets, de cacher le vol que j'aurois eu la bâſſeſſe d'en faire ? Le Peuple, cependant, voulut bien m'en croire ſur ma parole :

mes ennemis veulent faire entendre que, malgré tout le desintéressement dont je me pique, on m'auroit fort embarrassé si, comme on le pouvoit, on ne se fût pas contenté d'une si vague énonciation. J'ôse dire à mon tour que si, ce que je ne nie point, le peuple étoit en droit de me contraindre de spécifier l'emploi que j'avois fait de cette somme, il ne devoit pas dans cette occâsion se servir de son pouvoir. Plus judicieux que ceux qui blâment les égards qu'il y montra pour moi, il sentit, en effet, que, pour ne pas trop mettre à découvert certaines parties de l'administrâtion qui, par leur nature, ne doivent jamais être expôsées au grand jour, il y a des dépenses dont ceux qui tiennent les rênes du Gouvernement ne doivent jamais déceler l'emploi, dût-on même quelquefois les voir abuser du secret dont on leur permêt de les couvrir.

Je ne garderai pas avec vous le ſilence que je crus alors néceſſaire, tant aux intérêts de la République qu'à ſa gloire. Il étoit effectivement plus honorable pour nous que l'on crût que c'étoit à la terreur de nos armes que nous avions dû la retraite des Spartiates, que de ne pouvoir douter que nous ne l'eûſſions achetée. Une autre conſidération me forçoit encore à me taire ſur cet article; & lorſque je vous aurai inſtruit de ce qui ſe paſſa alors, vous conviendrez que ſi, par l'éclat même que les chôſes avoient fait, je pouvois ceſſer de me croire obligé au ſilence, je n'en devois cependant pas plus le rompre, puiſque j'avois fait ſerment de le garder; & que, d'ailleurs, je ne pouvois l'enfreindre, ſans m'expôſer par cette infidélité, à ne pouvoir plus trouver de traîtres, lorſque le malheur des circonſtances ne me laiſſeroit que cette odieuſe reſſource.

Lors de l'irruption dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre, les Spartiates, moins par amitié pour les peuples qui nous déclaroient la guerre, que par la jalouſie qui les anima toûjours contre nous, s'étoient joints à eux. Commandés en apparence par leur Roi Pliſtonax, ils l'étoient en effet par Cléandridas. Les Ephores craignant tout de la jeuneſſe, & de l'in'expérience du prémier, l'avoient totalement mis ſous la dépendance de l'autre. Les plus ſimples conſeils de celui-ci devenoient donc par cette diſpôſition auſſi ſuprême, qu'elle étoit peu éclairée, des ordres auxquels ce Prince n'étoit pas moins ſoumis que le dernier de ſon armée. Quand je dis que, de la part des Ephores, cette diſpôſition marquoit peu de lumières, c'eſt que ſi l'on ne pouvoit refuſer à Cléandridas, & beaucoup de connoiſſance de l'Art Militaire, & beaucoup de valeur,

il étoit encore plus connu par l'excès de ſon avarice, que par la ſublimité de ſes talens ; que ce que je ſçavois, Sparte devoit encore moins l'ignorer ; & que, plus j'y pâſſois pour ſçavoir acheter ceux que j'avois beſoin de corrompre, moins elle témoignoit de prudence en donnant un pouvoir ſi étendu à un homme de qui la probité lui devoit être ſi ſuſpecte. Ce choix effectivement me raſſura ſur notre pôſition, & ſeul me rendit facile ce qui pouvoit nous en tirer. Comme, ſi les peuples qui venoient nous attaquer, réünis étoient fort redoutables pour nous, diviſés, ils ceſſoient de l'être, en ſuppôſant ſur-tout que ce fût aux Spartiates que je parvînſſe à faire tomber les armes des mains, ſéparer ceux-ci de la cauſe commune, devenoit l'unique but que je dûſſe avoir ; mais ne chercher que par les moyens que m'offroit la négociâtion à le remplir, étoit, même en ne comptant

pour rien l'incertitude du ſuccès, riſquer beaucoup. Les manœuvres ſoûterraines de la politique, éxigent du tems : l'ennemi étoit à nos portes ; & le tems m'étoit cher. Que ſi, ſans nous chercher ces ſecours, nous nous en tenions à la décizion des armes, combien ne devions-nous pas la redouter ? Si, ce qui ne pouvoit pas raiſonnablement s'eſpérer, elle étoit en notre faveur, de quels flots de ſang ne l'acheterions-nous pas ? Si, ce qui de toutes façons, étoit infiniment plus probable, le ſort ſe tournoit contre nous, la bataille ne pouvant ſe livrer qu'aux pieds de nos murs, nous courions le riſque de voir, après un ſiége auſſi long que ſanglant, la Ville tomber au pouvoir de l'ennemi, & en être ravagée avec toute l'inhumanité que nous devions attendre de la férocité ſi connüe des Spartiates, & du reſſentiment des Mégariens. De toutes ces conſidérâtions, je

conclûs que moins la République donneroit au hazard, mieux elle entendroit ſes intérêts; & qu'enfin, dans cette occâſion, ce n'étoit point du ſang des citoyens, mais de leur or qu'il falloit payer la victoire. Quand Pliſtonax eût été d'humeur à ſe laiſſer ſéduire, bornée comme l'étoit ſon autorité ſur ſes propres ſujets, j'aurois crû faire de nos tréſors, un emploi qu'on auroit eu à me reprocher, ſi c'eût été ſur lui que j'eûſſe ſongé à les répandre. Mes vûes ſe tournèrent donc vers Cléandridas; & je le trouvai, ainſi que je m'en étois flatté, non-ſeulement ſi diſpôſé à ſe vendre, mais ſi preſſé de le faire, que, pour ces mêmes dix talens qu'on m'accuſe de m'être appropriés, ce traître, ſur différens prétextes, ſans être plus retenu par les murmures de ſon armée, que touché des ſupplicâtions, & des larmes des peuples qu'en ſe ſéparant d'eux, il laiſſoit à notre merci, fit reprendre

prendre à ſes troupes la route de Lacédémone, & nous rendit par ſa retraite, les arbitres de la deſtinée des autres. Quoique ce qui s'étoit paſſé entre lui, & moi, fût enſeveli dans le plus profond ſilence, on ſut à Sparte ſi convaincu qu'il en avoit lâchement vendu l'honneur, qu'il n'y fut reçu qu'avec toutes les marques de la plus vive indignation. A peine, enfin, y étoit-il arrivé que les menaces qu'il entendoit de toutes parts, & l'impoſſibilité qu'il ſentoit lui-même de juſtifier ſa conduite aux yeux de ſes concitoyens, le forcèrent de prendre la fuite. Ils ne pûrent donc à leur grand regret, le condamner à mort que par contumace; mais, par une injuſtice qu'on ne ſçauroit excuſer, puiſqu'aïant ſoûmis Pliſtonax aux ordres de Cléandridas, ils ne devoient pas lui faire un crime d'une déférence dont ils ne lui avoient point permis de ſe diſpenſer, n'écoutant que leur fureur, ils condamnèrent cet in-

fortuné Prince à une amende ſi éxorbitante que, dans l'impuiſſance où il étoit de la payer, il ſe vit forcé d'abandonner à la fois & ſon Trône, & ſa Patrie.

Je vous laiſſe abſolument, mon cher Alcibiade, le maître de taire, ou de divulguer la cauſe, juſques ici inconnüe, ou, du moins, fort incertaine de la retraite de Cléandridas de devant nos murs, & de ſa diſgrâce dans ſa patrie. Je conviens que l'une & l'autre nous ont coûté dix talens; & je ſuis prêt de les rendre à la République, ſi à la pluralité des voix, on trouve que je les aye mal employés.

LETTRE XXV.

ALCIBIADE A ADYMANTE.

A LA conduite que, depuis qu'elle vous avoit fait l'aveu de ſa tendreſſe, Xénoclée avoit conſtamment tenüe avec vous, j'avois toûjours douté qu'elle eût l'intention de vous rendre heureux: & moins prévenu, ſoit pour elle, ſoit pour vous, vous en auriez, ſelon toute apparence, porté le même jugement que moi.

Toute femme, en effet, qui, comme elle, n'accorde jamais une faveur que la reſtriction qui doit la rendre inutile, ne ſoit à côté, ſemble ne donner que pour reprendre, paroît toûjours tout près de ſuccomber, & ne ſe rend jamais, prouve invinciblement qu'elle n'eſt pas moins in'acceſſible au deſir qu'à l'amour; & doit, par conſéquent, plus laiſſer à crain-

dre une réſiſtance éternelle, qu'à eſpérer qu'un jour on pourra la rendre ſenſible.

Une régle générale, & qui me paroît moins faite que beaucoup d'autres pour avoir des exceptions, c'eſt que, tant qu'une femme reconnoît l'empire de la vertu, elle ne ſe mêt point dans le riſque de perdre la ſienne; & que, quand enfin, on eſt parvenu à lui inſpirer de l'amour, il ne lui ſeroit pas plus poſſible de le ſacrifier à la vertu que, de ce moment, elle n'a plus, ou qui eſt devenüe pour elle moins un ſecours qu'un fardeau, qu'il ne le lui auroit été d'immoler la prémière à un ſentiment dont elle n'éprouvoit pas la puiſſance.

Tout convaincu que je ſuis cependant, que, de quelque façon que vous en eûſſiez agi avec Xénoclée, vous n'en auriez point triomphé davantage, je n'en condamne pas moins en vous, cette crainte

de l'offenſer, qui vous a fait ſuſpendre vos entrepriſes dans l'inſtant même où tout en elle, ſembloit plus vous dire combien elle étoit loin de vous deſirer des remords.

Quand avec une femme on s'eſt déterminé à ce que, fort improprement quelquefois, elles appellent *de l'inſolence*, ce n'eſt jamais qu'en la portant à ſon comble qu'on en peut trouver l'excuſe à ſes yeux. *Elle me menaçoit*, dites-vous, *de ſon éternelle indignation:* eh! mon cher Adymante! dans ces circonſtances, eſt-ce donc plus la bouche d'une femme que ſes yeux, qui doit nous inſtruire de ce qu'elle penſe, ou qu'elle ſent?

L'émotion que lui donne la colère, & le trouble où la jette le deſir, ont, d'ailleurs, des caractères ſi différens que, même avec toute l'imbécilité d'un prémier amour, il ne doit pas être permis de s'y tromper.

Malgré les éxemples fréquens que nous en avons, je n'ai jamais pû comprendre comment une témérité que ſouvent une femme ne deſire pas plus d'un homme qu'elle ne s'y attend, peut la déterminer à un ſentiment qu'il ne lui inſpire pas, ou, pour parler plus juſte, lui en tenir lieu momentanément. Je conçois, pourtant, bien moins encore que ce que nous appellons *un coup d'autorité*, bien ſoutenu, ſoit qu'elle aime, ou qu'elle feigne d'aimer, ne termine point ſans retour, les indécizions de ſa vertu, ou ne prive pas ſa coquetterie des reſſources qu'elle tiroit de ſes tergiverſâtions.

Une femme eſt-elle plus révoltée de l'inſolence d'un homme qui ne lui plaît pas, qu'elle n'eſt bleſſée du trop de timidité de l'homme qui lui plaît? Queſtion qu'elles ſeules peuvent décider, mais ſur laquelle on peut croire d'avance, que toutes ne prononceront pas de bonne foi.

Il faut toûjours parler aux femmes comme ſi on leur croyoit de la vertu, & agir avec elles, comme ne leur en croyant pas. Plus il y en aura qui proteſteront contre la juſteſſe de cette maxime, moins on devra la révoquer en doute.

Il n'y auroit, peut-être, pas autant d'abſurdité à croire qu'une femme doit toûjours manquer de vertu, qu'à imaginer qu'elle doit toûjours y reſter fidelle, parce que s'il n'eſt pas vrai que la vertu ſoit pour toutes un état forcé, il l'eſt bien moins encore qu'elle ſoit pour toutes un état naturel.

Pour n'avoir point d'idées fauſſes à cet égard, on n'a beſoin que de compter les raiſons qu'elle peut avoir, ſoit pour être vertüeuſe, ſoit pour ne l'être pas. Si le réſultat du calcul étoit en faveur du prémier des deux, j'avoüe que juſques ici j'aurois bien mal vû l'objet.

Si, dans les hommes, le courage eſt

journalier, il y a cent raiſons pour que, dans les femmes, la vertu le ſoit bien davantage.

La ſatisfaction de pouvoir ſe dire qu'elle ne manque point à ſes devoirs, ne l'emporte pas bien long-tems dans une femme ſur le plaiſir de s'entendre dire qu'elle eſt belle, & ſur le beſoin réel qu'elle en a.

Les Dieux ont donné aux femmes le caprice, & la vanité pour les dédommager du deſir, & de l'amour qui pourroient bien n'être pas tant à leur uſage, qu'elles & nous, le croyons.

Je m'égare, ce me ſemble; revenons à vous. Je vais vous étonner, ſans doute: mais je ſuis fort trompé ſi ce n'eſt pas beaucoup plus à votre audace qu'à la retenüe, ſelon moi, très-déplacée qui y a ſuccédé, que vous devez & la colère de Xénoclée, & le congé abſolu qu'elle vous donne. D'après la façon dont vous me

l'avez peinte, j'ai bien mal jugé ſon caractère, ou, quand cette même colère vous auroit moins impôſé, la ſorte de mouvement que vous avez crû lui voir, & que vous lui aviez donné, peut être, ne vous en auroit pas été plus utile. Les impreſſions que, malgré le ſoin dont elle s'en défend, reçoit quelquefois une coquette, combattües toûjours par la crainte qu'elle a d'être menée plus loin qu'elle ne voudroit, & jamais prolongées par l'amour, ſont ſi foibles, & pâſſent, d'ailleurs, avec une rapidité ſi grande, qu'avec quelque fineſſe qu'on les apperçoive, & quelque promptement que l'on puiſſe vouloir les ſaiſir, il arrive le plus ſouvent, que quand on veut en profiter, on n'en trouve pas la plus légère trace.

Vous n'avez, quoique vous en puiſſiez croire, laiſſé rien à regretter à ſes ſens; & il ne me paroît pas plus probable que, comme vous l'imaginez, en vous ef-

frayant trop de ſa colère, vous ayez davantage bleſſé ſa vanité. Ce qui me le fait croire, c'eſt que, non-ſeulement elle ne s'étoit pas rendüe, mais qu'il étoit tout au moins douteux qu'elle ſe rendît. Vous ne lui avez, par conſéquent, pû donner aucun ſujet de préſumer que, dans le cas où vous l'auriez amenée à ce point, elle n'eût trouvé en vous, de ſa défaite, qu'un ſpectateur in'animé; & par la même raiſon, ç'a été beaucoup plus de votre ſagacité en ces ſortes de circonſtances, que de ſes charmes que vous avez dû lui donner mauvaiſe opinion. Je ne puis donc attribüer votre diſgrâce qu'à la crainte aſſez légitime que vous lui avez inſpirée de ne pouvoir plus long-tems vous faire illuſion ſur le fond de ſes ſentimens. Vous la vouliez ſenſible: elle ne vouloit, ou ne pouvoit pas l'être. Dans la prémière de ces ſuppôſitions, après vous avoir rendu amoureux, ſa vanité

n'avoit plus rien à éxiger de vous: dans l'autre, il étoit naturel qu'elle bannît un amant qui, pouvant ne pas s'en tenir à une prémière témérité, pouvoit auſſi, malgré tous les obſtacles que lui oppôſoient en elle, la nature, l'indifférence, & un ſyſtême de conduite, toûjours très-dangereux à rencontrer dans une femme, trouver *le moment*, & en ne le méconnoiſſant plus, le rendre déciſif.

Nous pouvons ſans danger le manquer avec une femme à qui nous inſpirons une paſſion, parce qu'il ne s'en écoule pas un dans la journée où elle puiſſe ne pas également deſirer de rendre heureux ce qu'elle aime; mais lorſque c'eſt le caprice ſeul qui la détermine à la foibleſſe, il eſt ſi peu sûr qu'il veüille rendre le lendemain, ce qu'il offroit la veille, que l'on ne peut trop ſe preſſer de le ſaiſir.

Si je vous parle ici du *moment*, ce n'eſt point que j'ignore que vous ne niez pas

moins qu'il éxiſte, que celle de toutes les femmes qui ſeroit le plus fâchée de nous voir donner tout à ſon influëence; mais parce que je ſuis on ne ſçauroit plus loin d'être ſur cela du ſentiment que vous vous ſuppôſez. Lorſque je dis que vous vous ſuppoſez plus cette opinion que vous ne l'avez, c'eſt que votre conduite me donne tout ſujet de le penſer. Si, en effet, pour triompher d'une femme, tous les momens vous paroiſſoient également favorables, après vous être ſi long-tems auprès de Xénoclée, condamné au reſpect, auroit-ce été, de préférence, l'inſtant où vous aviez, enfin, ſçu porter le trouble dans ſon âme, que vous auriez choiſi pour lui en manquer?

Il n'eſt pas vrai, ſans doute, que les femmes dépendent du *moment*, autant, & auſſi ſouvent que les hommes qui les ont peu approfondies, le croyent; mais ce ſeroit, ſelon moi, ne pas moins ſe

tromper ſur elles ; &, peut-être, ſeroit-ce s'y tromper plus dangereuſement pour ſoi-même, que de croire qu'elles n'en éprouvent jamais l'empire.

Si ce n'étoit que de ce mouvement que nous ſommes convenus d'appeller *ſurpriſe des ſens*, qu'il fût queſtion, j'aurois tort. On ſçait, & de reſte, qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit à l'uſage de toutes les femmes, & que, ſi c'étoit de cela que nos ſuccès auprès d'elles, dépendiſſent, ils ſeroient plus râres qu'on ne le prétend. En croyant d'un autre côté, que le cœur ſeul peut entraîner celles en qui les ſens ſont ou müets, ou peut actifs, on ne tomberoit pas, à mon ſens, dans une erreur moins grande que la prémière. Dans quelques-unes de ce caractère, la vanité; dans un beaucoup plus grand nombre d'autres l'habitude de compter, elles pour peu, & la chôſe pour rien, ne tiennent pas moins lieu de la ſéduction des

ſens que des mouvemens du cœur, & ne les diſpôſent pas à moins de foibleſſe que ſi chacune de ces cauſes, ou toutes deux réünies agiſſoient ſur elles. Ce ſeroit, d'ailleurs, ignorer abſolument ce que peut l'amour, que d'imaginer, quelque peu diſpôſée qu'une femme puiſſe être par elle-même, d'admettre ſes effets phyſiques, qu'il ne prenne jamais que ſur ſon âme. Les tranſports d'un amant, ſes larmes, ſes careſſes, doivent-ils, peuvent-ils même laiſſer ſa machine dans l'in'altérable tranquillité qu'elle lui preſcrit ? Enfin, n'arrive-t-il pas un moment où elle eſt ſi violemment agitée que, ſi elle ſe défend encore, ce n'eſt plus qu'avec une moleſſe qui décèle tout le beſoin que, ſouvent, & ſans qu'elle le ſçache elle-même, elle a d'être vaincüe ? Quelquefois, même, cet inſtant critique arrive, lorſque l'amant ſongeoit le moins à le faire naître, s'en flattoit le moins,

&

& qu'elle s'en croyoit auſſi, le plus éloignée. Il ne ſeroit, peut-être, pas auſſi peu digne de la Philoſophie que cela peut le paroître au prémier coup d'œil, de rechercher la cauſe de ce caprice de la nature, & pourquoi s'obſtinant à reſter dans le ſilence, lorſqu'on la ſollicite le plus de parler, ou, ce qui eſt beaucoup plus encore, ſe défendant avec ſuccès contre les impreſſions qu'elle reçoit, elle s'émeut d'elle-même, lorſqu'on l'en preſſe le moins. Cette diſpôſition in'attendüe n'eſt-elle qu'un effet de l'amour qui ne paroît pas avoir moins dans un sèxe, marqué un terme aux rigueurs, qu'il n'en a, dans l'autre, fixé un aux deſirs, & qui n'a laiſſé dépendre ni l'un, ni l'autre, de notre volonté? Eſt-ce un mouvement du ſang, auſſi ſubit qu'il paroît involontaire, auquel le ſentiment, la préſence de l'objet aimé, une réfléxion tendre, donnent une puiſſance qu'il n'auroit pas ſans

tout cela ? C'eſt ce que j'ignore ; mais ; quelle que puiſſe être la cauſe du moment, il eſt certain, non-ſeulement qu'il éxiſte, mais encore que celles des femmes qui voudroient bien n'y pas céder, nous le dérobant le plus qu'elles peuvent, un homme n'a pas moins beſoin de ſagacité pour le ſaiſir, que de fermeté pour refuſer aux prières, aux pleurs, aux cris même de la pudeur gémiſſante, & allarmée, ou aux ruſes de la coquetterie deſeſpérée de ſe voir près d'être vaincüe, un répit que l'on a vû très-rârement n'être pas funeſte à ceux qui le leur accordent.

Vous ne croyez point *au moment* ; moi, j'en admets de deux ſortes : l'un qui ne devroit point porter ce nom, quoique, pourtant, on l'en décore, parce qu'il eſt, pour ainſi dire, toûjours ſous la main de celui qui ôſe, ou veut bien le chercher, ou que c'eſt, du moins, par le plus grand des hazards qu'on ne l'y

rencontre pas ; l'autre que l'on ne doit qu'à des motifs auſſi flatteurs pour celui qui a le bonheur de le trouver, que conſolans pour celle qui y cède. La femme tendre ne l'avoit point prévû ; parce qu'elle ne ſçavoit ni quand l'amour agiroit ſur ſon âme, ni juſques à quel point il pourroit agir. L'autre étoit dans la même ignorance, parce qu'il ne lui étoit pas plus poſſible de deviner ni juſques où l'on porteroit avec elle la témérité, ni combien, car la nature eſt quelquefois inégale, cette même témérité la trouveroit, ou la rendroit ſenſible.

Je ne ſçais ſi je ſuis parvenu à vous démontrer à quel point vous êtes dans l'erreur lorſque vous croyez que, dans les femmes, le cœur, & les ſens ont toûjours la même activité, ou ſont toûjours dans la même inertie ; mais plus, dans la carrière que vous courez, votre opinion à cet égard, peut être dangereuſe

pour vous, moins j'ai crû pouvoir me dispenser de la combattre. Votre avanture avec Xénoclée, & les suites qu'elle a m'ont fait naître des réfléxions. Je vous les envoye, non que je me flatte d'être le seul qui les aye faites, mais parce que j'imagine qu'elles pourront vous être utiles. Vous les avez trouvées éparses dans cette lettre sans plus de liaison entr'elles que quand elles se sont présentées à mon esprit. Si leur confusion vous blesse, ou vous les obscurcit, vous pourrez les donner à arranger à notre ami Antiphon, l'homme de son siécle, peut-être, qui m'a paru avoir le moins d'idées, & le plus de méthode, & que je crois, par conséquent, le plus capable de mettre de l'ordre dans ce qu'ont pensé les autres.

LETTRE XXVI.

ASPASIE A ALCIBIADE.

JE viens d'eſſuyer une peur dont je ne ſuis pas encore bien remiſe. J'étois à vous écrire lorſque Périclès eſt inopinément entré dans mon cabinet. J'ai tremblé qu'uſant de ſa liberté ordinaire, il ne voulût voir ce que j'écrivois. Vous me direz, ſans doute, que je lui ai laiſſé prendre là, une fort mauvaiſe habitude : j'en conviens ; mais, lorſque j'ai commencé à avoir en lui tant de confiance, j'étois bien éloignée de croire que je pûſſe un jour avoir quelque chôſe à lui cacher. Quoique je ne vous écriviſſe que des injures, ces mêmes injures avoient un caractère ſi tendre qu'il ne falloit pas, aſſurément, toutes les lumières de Périclès pour ſentir que l'amour ſeul

pouvoit me les dicter. La ſeule reſſource que, dans le cas où il auroit voulu voir ma Lettre, j'aurois eüe pour qu'elle pût lui paroître l'ouvrage de ma ſeule imagination, auroit été l'excès de ſa tendreſſe pour moi. Je doute, en effet, qu'il n'eût pas eu autant de peine à concevoir que je pûſſe avoir tant à me plaindre d'un amant, que vous en auriez, vous, à croire que je doive avoir toûjours à m'en loüer. Heureuſement pour moi, on l'avoit chagriné au Conſeil; il avoit dans la tête, des affaires fort importantes: & tout cela réüni ne lui a point permis de me faire l'affreuſe queſtion que je craignois. Par des raiſons particulières qu'il eſt inutile de vous dire, je ne veux point finir la Lettre que ſa préſence a interrompüe; & par d'autres motifs, je ne me ſoucie point d'allonger celle-ci. Je ne pourrois, peut-être, lui donner plus d'étendüe, ſans y mettre des chôſes qu'il

me ſemble que vous ne méritez plus ; & quand je ſonge au peu de fruit que j'en tirerois, à quel point vous ſeriez bleſſé des reproches qu'elle pourroit contenir, & combien peu vous ſentiriez l'amour que je pourrois vous y exprimer, je me conſole de ne vous pas dire que je vous aime : car, ingrat ! ne ſeroit-ce point vous le dire, que me plaindre que vous ne m'aimez pas ? Je me borne donc à vous annoncer que, contre ſon arrangement d'hier, Périclès ne ſortira pas de la journée ; & que, ſelon toute apparence, il la paſſera à rêver auprès de moi à ce qui lui occupe l'eſprit. A quelque point que cette détermination de ſa part me contrarie, je ſentirois un extrême plaiſir à vous l'apprendre ſi je pouvois me flatter que ce ſera pour vous un ſupplice que de ne me pas voir, ou de ne me voir qu'avec lui ; mais je ſuis ſi ſûre de la joie que cette nouvelle vous cau-

ſera, que ce n'eſt qu'avec une douleur ſenſible que je me vois obligée de vous en faire part. O ! Alcibiade ! ſi vous penſiez comme moi, que ce jour, ſi perdu pour le deſir, ſeroit encore bien employé par l'amour !

LETTRE XXVII.

SOCRATE AU MÊME.

EUTHYDÈME vient de m'apprendre, mon cher Alcibiade, avec quel empreſſement vous avez réparé les ruines de ſa fortune. Il m'a, en même tems, remercié du ſoin que je prends de vous former; & je vous rends grâces à mon tour, de l'honneur que vous faites à mes leçons, & bien plus encore de ce qui en rejaillit ſur vous. Ce qui étonne plus Euthydème que le bienfait, c'eſt la nobleſſe que vous y avez miſe, & le deſir extrême que vous aviez qu'une action à laquelle vous avez d'autant plus de mérite que l'amitié devoit moins vous la preſcrire, n'eût abſolument entre vous deux. Il convient qu'il a ſouvent mal parlé de vous; & qu'il ne devoit pas s'attendre à trouver un libéra-

teur dans un homme de qui il n'avoit dû ſe faire qu'un ennemi. Cependant, à peine ſes malheurs ont-ils percé juſques à vous, que non-ſeulement vous avez été le trouver, mais que vous n'avez pas été content que vous ne l'ayez forcé à recevoir de vous, les ſecours que, de ſon aveu, les perſonnes ſur qui il étoit le plus en droit de compter, lui avoient lâchement refuſés. Si, dans cette occâſion, vous n'avez eu en vüe que de faire du plus ardent & du plus dangereux, peut-être, de vos cenſeurs, le plus utile de vos panégyriſtes, votre action eſt très-loüable: le meilleur, & le plus sûr moyen que nous ayons pour nous acquérir l'amitié des gens vertüeux, c'eſt d'être vertüeux nous-mêmes; & quand ce que vous venez de faire, ſeroit tombé ſur d'autres qu'Euthydème, je le connois trop pour douter de l'impreſſion qu'il en auroit reçüe, & des droits que, par-là, vous

vous ſeriez acquis ſur ſon cœur. Si vous n'avez voulu que vous attacher un homme honoré de tous ſes concitoyens, de qui l'eſtime publique rend le ſuffrage d'un ſi grand poids, & faire enfin quelque jour ſervir ſon crédit à votre ambition, quoique par ce motif on doive beaucoup moins d'éloges à votre généroſité, elle en mérite cependant encore, puiſque vous avez conſervé Euthydème à la Patrie. D'ailleurs, ſi malheureuſement pour vous, c'eſt cette conſidération qui vous a guidé, vous éprouverez que ſi l'on peut gâgner des hommes tels que lui, on ne les corrompt pas. Je vous conjure donc pour vous-même, mon cher Alcibiade, de ne le pas forcer à être ingrat, en éxigeant de lui des ſervices qui, en bleſſant ſa vertu, le feroient roûgir des obligâtions qu'il vous a: & je deſire vivement que rien ne puiſſe contrarier, ni affoiblir dans votre âme cette joie vive,

& pure que l'on goûte lorſque l'on fait des heureux ; & que, ſur-tout, l'on a placé ſes bienfaits aſſez dignement pour que la Patrie elle-même partage la reconnoiſſance de ceux que nous avons obligés.

LETTRE XXVIII.

THRAZYLLE AU MEME.

LE Soleil venoit à peine de ſe lever, & moi, ſans ceſſe perſécuté par un amour que je n'ôſe preſque m'avoüer à moi-même, je ne faiſois que de m'endormir, lorſque j'ai été réveillé par un très-grand bruit qui partoit des portes de mon appartement. C'étoit (l'auriez-vous imaginé ?) le trop tendre Diopithe qui étoit près de battre mes gens de ce qu'ils ne vouloient pas le laiſſer entrer chez moi. Il les a tant aſſurés que ce qu'il avoit à me dire, étoit de la plus grande importance, qu'enfin ils l'ont introduit dans ma chambre. Après des excuſes auſſi longues qu'embarraſſées, & qui plus courtes, & plus éloquentes, ne m'en auroient pas dans ce moment, beaucoup plus

agréé, il m'a conjuré par tous les Dieux de l'Olympe, de vouloir bien compâtir à la crüelle deſtinée de l'amant, du monde, le plus à plaindre. A ces grands mots, autant qu'à la douleur dont il paroiſſoit pénétré, je n'ai point douté d'abord que cette étonnante *Cochlys* de qui hier il vouloit ſi abſolument que nous admirâſſions la beauté, & des vertus de laquelle il nous avoit tant ennuyés, ne fût infidelle; & je la maudiſſois intérieurement, non de ce qu'elle en aimoit un autre que Diopithe (car, quoi de plus ſimple dans le fond?) mais de ce que, pour le quitter, elle n'avoit pas attendu juſques au milieu du jour, parce qu'alors ou il ne m'auroit pas trouvé, ou, du moins, ne m'auroit point éveillé de ſi bonne heure. En conſéquence, donc, de mon idée, j'ai entamé ſur la légèreté des femmes un très-beau diſcours, que, ſans avoir rien conclû, j'ai terminé par lui

conſeiller d'aller ſe coucher. Point du tout: ce n'étoit pas ce que je croyois. Elle! perfide! s'eſt-il écrié: ah! Thrazylle, que vous rendez peu juſtice à ſa façon de penſer! Mais, mon cher Diopithe, lui ai-je doucement demandé, que vous a-t'elle donc fait, ou qu'eſt-ce qui peut vous amener chez moi à une heure ſi indüe? Cochlys infidelle! a-t'il continüé avec le même tranſport; croyez-vous que, ſi ce malheur m'étoit arrivé, je ne me fûſſe pas déjà précipité dans la mer? Ah! me ſuis-je dit tout bas, pourquoi n'eſt-elle point inconſtante! Pendant qu'en moi-même, je formois ce charitable vœu, il eſt entré avec chaleur dans le détail le plus éxact, &, par conſéquent, le plus crüel, des vertus de cette admirable perſonne. Comme, à la façon dont ce panégyrique débutoit, j'ai compris qu'il ne pourroit être que très-long, je lui ai, le plus humblement que j'ai pû,

repréſenté que m'étant couché fort tard ; & mourant d'envie de dormir, il me feroit un plaiſir in'exprimable de remettre à un tems plus opportun, l'éloge de la non-pareille Cochlys. Ma repréſentation, toute reſpectüeuſe, toute touchante même qu'elle étoit, ne l'a pas arrêté ; & par des diſcours qui, en vérité ! n'avoient pas le ſens commun, il a achevé de me prouver que l'amour ne fait guères moins dire de ſottiſes qu'il n'en fait faire. Vous connoiſſez mon impétüoſité : vous ſçavez que mon amitié pour Diopithe eſt fort médiocre : la patience m'a échappé ; & je l'ai prié avec tant d'aigreur de ne me plus parler, ni de lui, ni de ſa Cochlys, tout auſſi peu intéreſſans pour moi l'un que l'autre, qu'enfin il a crû devoir ſe taire. Lorſque je l'ai eu réduit à ce point, je lui ai encore demandé ce qu'il me vouloit ; s'il n'étoit venu que pour loüer ſa maîtreſſe ; & que je croyois,

en ce cas, devoir l'assurer qu'il prenoit, on ne pouvoit pas plus mal son tems. Il est convenu que s'il n'étoit venu chez moi que pour cela, il seroit, en effet, dans son tort; mais que vous l'inquiétiez vivement. Alcibiade! me suis-je écrié: eh! que peut-il avoir de commun avec Cochlys, lui qui ne l'a vüe qu'hier, & encore avec vous? Il ne l'a, peut-être, encore que trop vüe pour son repos, & pour le mien, m'a-t'il répondu en soûpirant; & je suis l'homme, du monde, le plus trompé si elle ne lui a pas inspiré la même passion qu'à moi.

J'étois si outré contre lui que, quelques raisons que j'eûsse d'être convaincu de toute votre indifférence pour Cochlys, mon prémier mouvement a été de le laisser dans son erreur; mais le desir très-ardent que j'avois de m'en débarrasser le plus promptement qu'il me se-

roit poſſible, ne m'a point permis de lui faire cette noirceur, quelque tentante qu'elle fût. Je me ſuis, donc, borné à l'aſſurer que vous étiez très-éloigné d'avoir des vües ſur Cochlys; & l'ai fait d'un air ſi ſérieux que ſi je ne ſuis point parvenu à bannir totalement ſes craintes, du moins les ai-je un peu calmées; mais pour reprendre ſur cet intéreſſant article ſa prémière tranquilité, il m'a conjuré de vous demander s'il eſt auſſi vrai que je le ſuppôſe, que vous n'ayez pour Cochlys que de l'indifférence, & de lui faire part de ce que vous m'aurez répondu. Je le ſçais d'avance, à moins, cependant, que le deſir de faire faire à cette Cochlys une infidélité, ne vous tienne pour elle lieu d'un goût qu'elle ne me paroît pas devoir vous inſpirer, Quoiqu'il en puiſſe être, je vous prie de m'envoyer votre réponſe chez Nicias qui, par un hazard

hazard que je dirois le plus grand du monde, ſi le hazard qui fait que j'en ſuis prié, ne me ſembloit plus grand encore, donne à dîner aujourd'hui : le crüel Diopithe doit venir l'y chercher. J'oubliois de vous dire qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous vous y gêniez, parce que, loin de paroître vous avoir écrit, je l'aſſurerai que je vous ai vû, & que vous m'aurez dit vous-même ce que je crois ſçavoir déjà, c'eſt-à-dire, que ſa Cochlys ne vous eſt pas moins indifférente qu'il n'en eſt amoureux.

Si quelqu'idée nouvelle de votre part, n'a pas dérangé notre ſoûper, je me rendrai ce ſoir au Céramique ; &, quoique ce ne ſoit que pour vous y parler de Théognis, & que vous ne m'y encouragiez point, je ne vous en prie pas moins de vous y trouver de bonne heure. Vous ne m'en ſçaurez sûrement pas plus de gré ; mais vous êtes le ſeul devant qui

je ne craigne pas d'être ridicule. Grands Dieux! ne jouirai-je donc jamais du bonheur de vous voir à mon tour, amoureux, & même quitté!

LETTRE XXIX.

ALCIBIADE A THRAZYLLE.

JE n'aurois, je vous jure, jamais imaginé que, dans la conduite que je tins hier avec Cochlys, il y eût eu rien qui eût dequoi allarmer la tendreſſe de Diopithe. Je la loüai beaucoup, il eſt vrai; mais il étoit, ce me ſemble, ſi aiſé de voir que le deſir n'animoit pas mes éloges, que je ne comprends pas comment j'ai pû lui cauſer une ſi vive terreur. Je crus qu'il ne me faiſoit voir ſa maîtreſſe que pour que j'applaudîſſe à ſon choix: la politeſſe, & l'amitié me parurent me condamner à feindre de la trouver belle; je remplis donc les devoirs que l'une & l'autre m'impôſoient; &, quoiqu'il en ait penſé, ne fis éxactement que les remplir. Un homme, & moins amoureux, &

plus éclairé que lui, l'auroit ſenti. Il m'auroit, au reſte, été peu poſſible, dans la pôſition où il m'avoit mis, de me conduire de façon à lui plaire. En ne loüant que modérément ce qu'il aime, j'aurois bleſſé ſa vanité; en prenant la route contraire, je riſquois de tourmenter ſon cœur; & j'ai crû, toutes réfléxions faites, qu'il valoit encore mieux l'expôſer au tourment de la jalouſie, que de lui faire penſer que je ne trouvois pas à ſa maîtreſſe, autant de charmes qu'il lui en croit. Moi! rival, & ſucceſſeur de Diopithe! eh! bons Dieux! pourquoi le ſerois-je? Il faut, pour le craindre un inſtant, qu'il ait bien oublié la façon dont je penſe ſur ces ſortes de chôſes! J'ai, prémièrement, malgré l'ardente paſſion qu'elle lui inſpire, trouvé Cochlys, une des plus médiocres beautés que j'aye vües de ma vie; &, quand elle m'auroit paru auſſi belle qu'à lui-même, & encore

mieux diſpôſée en ma faveur, que je n'ai eu ſujet de le croire, il me ſuffiroit qu'elle eût aimé Diopithe, pour qu'elle ne pût jamais tourner mes deſirs de ſon côté. Sçavez-vous bien que ſi l'excès de ſon amour-propre m'étoit moins connu, je croirois, à la peur que je lui fais, que, malgré toutes mes précautions, ma ridicule liaiſon avec Thrazyclée a tranſpiré? Car ſans cela, comment ôſeroit-il ſuppôſer que je pûſſe un ſeul inſtant permettre à Cochlys de croire qu'elle ait pû me plaire? Ce n'eſt point que, penſant comme je fais, je ne ſois toûjours un peu flatté de voir toutes les femmes chercher à attirer ſur elles, mes regards, & s'honorer de les y avoir fixés quelques inſtans. J'avoüe encore que l'habitude où je ſuis de les ſubjuguer, & l'indifférence où me laiſſent la plus grande partie d'entr'elles, ne me permettent pas d'être tout-à-fait inſenſible au plaiſir de me voir, tacite-

ment du moins, l'objet de tous leurs vœux; mais il s'en faut tant que toutes me donnent l'envie de les éxaucer, que tout ce que je pourrois pour Cochlys, ſi encore, j'étois le prémier qui l'eûſſe touchée, ſeroit de répondre pour quelques jours à ſes deſirs. C'eſt donc aſſez qu'elle ait aimé Diopithe, ou qu'elle l'ait crû, pour qu'il n'ait pas à me craindre auprès d'elle. Je ne me ſuis jamais relâché de la ſévérité de mes maximes à cet égard, que pour Aſpaſie; mais c'étoit du plus grand des Grecs qu'elle étoit adorée: elle l'aimoit; & j'avois tout à la fois à combattre le mérite de mon rival, l'amour qu'il inſpiroit, & tout ce qu'on devoit, tant à ſa tendreſſe qu'à ſes bienfaits. Aſpaſie joüit d'ailleurs, du côté de l'eſprit, de la plus grande célébrité; rien n'égale les charmes de ſa perſonne; & quelques foibleſſes qu'elle avoit eües avant moi, ne devoient pas me détourner de tenter une

conquête qui, de quelque façon que je l'enviſageâſſe, ne me promettoit que la plus grande gloire. Des curioſités, même, comme vous en avez la preuve, les recommandâtions de mes amis, peuvent auſſi, pourvû que ce ſoit, cependant, paſſagèrement, & ſans éclat, m'obliger quelquefois à m'écarter de mes principes; mais Cochlys! — vous pouvez donc en toute sûreté, raſſurer Diopithe: mais en le délivrant de ſes terreurs, je vous demande, malgré le deſir que vous pourriez avoir de vous vanger du tour crüel qu'il vous a fait ce matin, d'avoir pour ſa paſſion, l'égard de ne lui pas dire toutes les raiſons qu'il a d'être tranquile ſur mes ſentimens. Nous tenons ſouvent moins à nous-mêmes qu'à ce que nous aimons; &, peut-être, quelque vives que ſoient les craintes que je lui inſpire, me pardonneroit-il plus aiſément encore d'aimer Cochlys, que de trouver, comme je fais,

qu'elle n'a même pas de quoi lui plaire.

Il n'y a rien de changé à nos arrangemens de ce ſoir, quoiqu'en finiſſant ma Lettre, j'en reçoive une de Thrazyclée qui me propôſe pour le même tems, un rendez-vous, ou ſi je ne l'accepte pas, une querelle. J'aime mieux, dûſſiez vous m'en blâmer, la dernière que l'autre. Il me ſemble que, pour ce qu'elle m'inſpire, elle a horriblement de délicateſſe. J'en ſuis d'un ennui qu'il me ſeroit difficile de vous peindre, & qui pourroit bien conſidérablement abréger la conſtance que vous m'avez forcé de lui promettre. Mais ſeroit-il poſſible, avec tout ce que je fais pour qu'elle ne puiſſe pas s'y tromper, qu'elle crût que ce n'eſt point aſſez pour moi des langueurs de la joüiſſance, qu'elle y joint encore les deſagréemens de la traçaſſerie?

LETTRE XXX.

LE MEME AU MEME.

SI je ne ſuis pas deſormais le partiſan le plus outré du ſyſtême qui ſoumêt tout en ce monde, à une aveugle fatalité, j'ôſe dire que ce ne ſera pas la faute des événemens. Je viens, en effet, d'avoir, de cette fatalité, une preuve ſans replique; mais, pour que vous puiſſiez mieux juger combien le hazard a hier influé ſur mes occupâtions, il me paroît néceſſaire de vous jurer, & par toute la vérité qui doit régner entre nous, que ce n'étoit point, ainſi que je vous ai toûjours vû vous obſtiner à le croire, dans l'intention de vous maſquer mieux mon goût prétendu pour Théognis, mais avec toute la franchiſe poſſible, que je ne concevois pas qu'elle pût vous inſpirer un ſen-

timent ſi tendre ; & qu'elle-même, à cela près de ces agaceries d'habitude qu'avec un peu d'uſage ſeulement de ces femmes-là, l'on ne ſçauroit prendre en elles, pour des projets directs, n'avoit point paru plus deſirer de m'engager, que, moi-même, je n'avois marqué d'envie de lui plaire.

J'étois donc chez moi, occupé le plus froidement, & le plus deſagréablement du monde, à compôſer pour Aſpaſie, une Lettre qui pût avoir l'air d'être tendre, lorſque je reçus de Théognis un billet fort court où elle ſe plaignoit avec vivacité, d'Axiochus qui, avoit-elle contre toute notoriété, l'audace d'avancer, » après n'avoir rien oublié pour vous bannir de ſon cœur, & y être *enfin* parvenu, l'avoit non-ſeulement quittée » ſans plus de ménagement que je n'ai » moi-même congédié Glycérie, mais » ſe plaiſoit à faire de ſon âme, comme

» de ſa perſonne, les plus odieux por-
» traits; qu'à l'égard de la prémière, elle
» y tenoit trop peu pour que tout ce qu'il
» en diſoit, pût lui porter des coups bien
» ſenſibles; mais qu'elle ne pouvoit avec
» la même tranquilité, le voir acharné à
» répandre ſur ſes mœurs, les mêmes ca-
» lomnies; (calomnies! ah! Thrazylle!)
» qu'enfin, elle avoit, de me parler, le
» beſoin le plus preſſant; & que, dans
» l'état *affreux* où la mettoient & l'infi-
» délité auſſi peu prévüe que peu méri-
» tée de mon parjure ami, & les horri-
» bles procédés qu'il avoit l'indignité d'y
» joindre, je ne pouvois, ſans être le
» plus barbâre de tous les hommes, lui
» refuſer la légère grâce qu'elle me de-
» mandoit.

Préparé à n'entendre d'elle, que ces plaintes; non moins fatiguantes par leur monotonie, que par leur contînüité, dont les amans quittés accâblent ſans au-

cune pitié, l'infortuné confident qu'ils ſe choiſiſſent; & maudiſſant Axiochus, & ma deſtinée, je me ſuis rendu chez Théognis. Je l'ai trouvée ſeule, cela étoit tout ſimple; à demi-couchée: c'étoit encore à quoi je devois m'attendre. La profonde douleur où elle vouloit que je la crûſſe, n'avoit pas empêché qu'elle n'eût ſongé à tirer de cette poſition, tout le parti poſſible; & cela ne m'étonne pas plus que le reſte. Tout ce que, ſous l'apparence du négligé le plus grand, on peut devoir à la parure, ornoit & ſecondoit ſes charmes: elle ne montroit de langueur, que ce qu'il en falloit préciſément pour intéreſſer. L'éclat ordinaire de ſes yeux, étoit plus tempéré que terni par les pleurs qu'elle avoit verſés, & dont on découvroit encore de légères traces; & moins, leur expreſſion, plus ménagée alors que de coutume, ſembloit vouloir aller aux ſens, plus elle avoit de pou-

voir ſur le cœur, ou ; ſi vous l'aimez mieux, ſur ce que, ſans trop pouvoir nous en donner une raiſon, nous ſommes convenus de nommer comme cela. En me voyant, elle m'a honoré de ce ſoûrire tout-à-la-fois, doux, tendre, & naïf, qui lui ſert ſi bien à maſquer la fauſſeté de ſon âme, & que l'air de triſteſſe qui étoit répandu ſur ſa phyſionomie ne rendoit que plus ſéduiſant. Auſſi-tôt que j'ai été aſſis auprès d'elle, elle m'a tendu la main : la lui baiſer, étoit un de mes prémiers devoirs : mettre à cette action, une ſorte de chaleur qui la diſtinguât de la ſimple politeſſe, & lui annonçât de l'intérêt, étoit encore une chôſe dont la ſitüâtion où je devois paroître la croire, ne ſouffroit pas plus que je me diſpensâſſe. Machinalement, & par pure habitude, après avoir baiſé cette main, je l'ai retenüe dans les miennes ; &, par les mêmes motifs, ſans doute, ou parce que

ſa douleur l'occupoit toute entière, elle l'y a laiſſée. Après quelques ſoûpirs, tels quels, elle a commencé la converſation par me redire d'Axiochus, mais malheuſement dans un beaucoup plus grand détail, tout ce qu'elle m'en avoit écrit; s'eſt étendüe ſur ſon malheur qui, diſoit-elle, » avec le cœur le plus ſincère, » & le plus tendre, &, peut-être, avec » tout ce qu'il faut d'ailleurs, pour fixer » un amant, ſembloit la condamner à ne » trouver jamais que des ingrats; qu'elle » convenoit, pourtant, que vous ne l'a» viez pas été; mais que, ſi elle n'avoit » pas eu à ſe plaindre du fond de vos ſen» timens, vous aviez, par des jalouſies » auſſi fréquentes qu'injurieuſes, ſçu mê» ler tant d'amertume au plaiſir qu'elle » ſentoit de ſe voir aimée, qu'avec le » plus grand deſir du monde, de vous » être éternellement attachée, & même » vous aimant toûjours, elle avoit enfin

« été forcée de céder à *la laſſitude* de ſon » cœur. » Voilà donc l'inconſtance devenüe une ſimple lâſſitude ! J'ignore ſi c'eſt Théognis qui la prémière, a fait une ſi heureuſe découverte ; mais nous devons, ſelon moi, bien des remerciemens à la femme à qui nous en avons l'obligâtion. A vous dire la vérité (& peut-être ne dois-je m'en prendre qu'à la nouveauté dont m'a été le terme.) je n'ai pas abſolûment bien compris cet amour qui, tout violent qu'il eſt, n'empêche point qu'on ne ſoit volage ; & il eſt poſſible que vous ſoyez à cet égard, dans le même embarras que moi ; mais il y a toute apparence qu'elle ſçait comment deux mouvemens qui paroiſſent ſi contradictoires, peuvent s'accorder, puiſqu'en elle, l'un n'a pas été un obſtacle à l'autre. Elle mêloit à tout cela, une ſublimité de ſentimens, ſi grande ! faiſoit, à moins toutesfois, que le cœur ne fût de la par-

tie, ſa conquête ſi difficile qu'il m'a tout d'un coup pris envie, non d'eſſayer s'il ne ſe pouvoit pas qu'on la fît à moindres fraix, (car ſur cela je ſçavois auſſi bien qu'elle, à quoi m'en tenir) mais de la forcer de m'avoüer à moi-même qu'il n'eſt pas vrai que dans ces ſortes de chôſes, elle croye l'intervention du cœur, auſſi néceſſaire qu'elle le dit. Comme d'un côté, je ne voulois point qu'il y eût de ma part à tout cela, un air d'appareil qui me ſembloit me convenir aſſez peu; & que, de l'autre, je trouvois beaucoup plus plaiſant de triompher d'elle, ſans qu'elle pût un jour, être le moins du monde, fondée à m'accuſer d'y avoir mis les apparences de l'amour, quelques légères, même, qu'elles pûſſent être; qu'enfin, le langage du deſir, & la témérité qui accompagne néceſſairement la mauvaiſe opinion que l'on a d'une femme, m'ont paru ſuffire, je me ſuis

jetté

jetté dans les ſurpriſes. Comment, par exemple, lui diſois-je avec tranſport, peut-on être aſſez heureux pour être regardé tendrement par de ſi beaux yeux, & ſe lâſſer de ce bonheur! Quoi! l'on peut faire naître ce doux ſoûrire, en augmenter les grâces, & croire qu'on peut les trouver ailleurs, & les y chercher! Et vous ſentez que pour que Théognis ne prît pas pour un ſimple compliment toutes ces acclamations, il falloit de toute néceſſité que ces beaux yeux, & cette bouche divine fûſſent baiſés, & même avec tout l'emportement qui pouvoit ſeul excuſer les libertés que j'ôſois prendre. Si je ne voulois pas, à cauſe des conſéquences, qu'elle pût me ſuppôſer de l'amour, il ne me convenoit point davantage qu'elle pût me croire à tout autre égard auſſi tranquile que du côté du cœur je voulois le lui paroître. — Mais vous ſçavez auſſi bien que moi quels ſont les

devoirs qu'impôſe une pareille ſituation ! vous ne connoiſſez pas moins, puiſque vous croyez avoir eu tant à vous en plaindre, toute l'étendue de la clémence de Théognis ; & vous n'avez pas beſoin que je vous diſe que la ſienne ne s'eſt point démentie. Rien n'a donc été ni plus rapide, ni plus complet que mon triomphe. Ce que je crois qui y a beaucoup aidé, c'eſt qu'elle ne pouvoit ignorer que, dans le tems que vous étiez outré de ſon infidélité, vous ne m'euſſiez dit autant de mal de ſes charmes, que vous aviez dû m'en dire de ſon cœur ; & que pour juſtifier la promptitude de la ſienne, Axiochus ne me l'ait peinte avec le même deſavantage pour elle. Théognis avoit donc à me prouver combien peu il faut compter ſur ce que notre colère, ou le beſoin d'excuſer notre légèreté, nous dictent au ſujet des femmes qui ſont l'objet de la prémière, ou la victime de l'autre ; &

la certitude fondée, ou non, qu'elle avoit de me déſabuſer, ne devoit pas moins agir en ma faveur, que mes entrepriſes, le moment, & l'extrême débilité dont, ſans qu'elle ſçache trop pourquoi, à ce que, du moins, il m'a paru, elle eſt toûjours dans ces dangereuſes occâſions. Ce qui, au reſte, m'a pénétré pour elle, d'une véritable eſtime, ce ſont les ſincères remords qui ont immédiatement ſuivi ſa foibleſſe, & tout ce qu'elle a retrouvé, ſoit d'amour pour Axiochus, ſoit de douleur de l'avoir perdu. Enfin, pourtant, je ſuis venu à bout de la conſoler : je lui ai même fait voir les chôſes d'un œil ſi différent que, non-ſeulement, elle ſoupe ce ſoir au Céramique, mais qu'elle y ſeroit venüe en cérémonie, ſi la crainte que ſi je lui eûſſe permis de mettre aux bontés dont elle me comble, une ſi grande publicité, Aſpaſie n'en eût pas été plus inſtruite que je n'au-

rois voulu, ne m'eût obligé de la ſupplier de ne pas les divulguer encore. Comme elle penſe aſſez bien d'elle-même pour ne point douter que ſa conquête ne doive me couvrir de la gloire la plus grande, elle avoit peine à concevoir cette diſcrétion de ma part; mais je lui ai dit que la chôſe du monde que je déteſtois le plus, étoit d'afficher les femmes qui m'honorent d'un peu de bienveillance; & en le lui diſant, je l'ai, ce m'a ſemblé, étonnée beaucoup. Vous ſçavez de reſte, pourquoi je ne vous prie pas de ce ſoûper: ſi, ce dont je ne ſuis point du tout sûr, nous en faiſons enſemble plus d'un, & que vous n'ayez point de répugnance à être en tiers avec nous, vous en ſerez bien le maître. Je ſens trop combien vous devez regretter une femme ſi eſtimable pour ne pas me prêter à tout ce qui peut vous rapprocher d'elle. Je ne ſçais

ſi vous penſerez ſur cela comme moi : mais j'avoüe qu'à votre place, jamais elle ne m'auroit paru ſi bonne à reprendre.

LETTRE XXXI.

PÉRICLÈS A ALCIBIADE.

JE pâſſe à cette affaire de Samos qui doit, à ce que l'on aſſure, me couvrir d'une ſi grande gloire.

Il ſeroit inutile que je vous parlâſſe avec une ſorte d'étendüe, de ma prémière expédition contre les Samiens, puiſque ce n'eſt pas ſur celle-là que l'on croit me devoir tant d'éloges. Nous les ſurprîmes : ainſi, nous montrer devant leurs murs, nous en emparer, abolir leur Gouvernement, leur dicter les Loix ſous leſquelles nous voulions qu'ils vécûſſent deſormais, ne fut l'ouvrage que de peu de jours : mais à peine étions-nous dans Athênes, que Samos ſe révolta. Je fus donc forcé d'y courir une ſeconde fois : ils nous attendoient, réſolus à ſe

ſouſtraire pour jamais à notre domination, & même à nous diſputer l'empire des mers. Une armée, plus forte que celle qui revenoit les combattre, des meſures bien priſes, des Alliés, de bons Généraux, tout ſecondoit leur réſolution, & ſembloit leur en promettre le ſuccès. Ils nous attaquèrent donc avec fureur, près de l'Iſle de Tragée; mais le deſtin d'Athènes aſſez long-tems balancé en cette occâſion, autant par le courage des Samiens, que par la ſupériorité de leurs forces, enfin l'emporta. Avec quarante-quatre vaiſſeaux ſeulement, nous en battîmes ſoixante & dix; &, pourſuivant notre victoire, nous nous emparâmes de leur Port, & mîmes le ſiége devant leur Ville. Plus irrités de leur défaite qu'ils n'en étoient abattus, ils ſe défendoient avec tant de valeur qu'ils rendoient fort incertain le ſuccès du ſiége. Sur ces entrefaites une nouvelle flotte, &

plus considérable que la flotte qui nous avoit amenés devant Sâmos, m'arrive d'Athênes. J'apprends que les Phéniciens en envoyent aussi une au secours de nos ennemis; que, même, elle est déjà dans ces mers; & qu'avec cinq vaisseaux, Stésagoras est allé s'y joindre. J'imaginai (& ce semble, avec raison.) qu'en prévenant la jonction de toutes leurs forces, & leur arrivée jusques à la vûe du Port, je les combattrois avec plus d'avantage que si j'attendois qu'elles fussent toutes réünies; & que si, d'ailleurs, j'étois battu, cet échec tireroit moins à conséquence que si c'étoit devant leur Ville que je le reçûsse. Prenant donc soixante des vaisseaux qu'Athênes venoit de m'envoyer, j'allai au-devant des Phéniciens. Comme je craignois, cependant, ce qui pouvoit se passer au siége en mon absence, j'ordonnai à ceux à qui je laissois le commandement, d'éviter jusques à mon retour,

quoique pûſſent faire les Samiens, les hazards d'une bataille. Ces ordres, ſans doute, marquoient en moi beaucoup de prudence; mais c'étoit en témoigner peu que de croire qu'ils fûſſent ſuivis. Satisfait, toutes-fois, de la précaution que j'avois priſe, je joins les Phéniciens, les combats, & les diſſipe. Pendant ce tems, Méliſſus, Général des Samiens, me faiſant l'honneur de ſe croire fort de mon abſence, ſe préſente inopinément devant nos lignes, brave nos généraux; &, ainſi qu'il s'en étoit flatté, les détermine. Le combat fut ſanglant, & la victoire long-tems diſputée; mais, malgré tous nos efforts, Méliſſus coula à fond la plus grande partie de nos vaiſſeaux, fit beaucoup de priſonniers, demeura maître de la mer, pourvût la Ville de toutes les munitions de guerre & de bouche dont elle commençoit à manquer, & ſe mit du moins en état de rendre très-long en-

core un siége dont ma nouvelle victoire ne pouvoit qu'abréger la durée. Ce fut donc envain, selon moi, que peu de tems après je défis en bataille rangée ce même Méliſſus, & qu'enfin je pris Sâmos, puiſqu'il n'en eſt pour cela, pas moins vrai que mon imprudence coûta à la République beaucoup de vaiſſeaux, &, ce que je regrette le plus, un très-grand nombre de citoyens, que je compromis la gloire de ſes armes, que je rendis, enfin, infiniment plus long qu'il ne l'auroit été, le ſiége de Sâmos. Tous malheurs que j'aurois évités ſi, au lieu d'aller au devant des Phéniciens, je me fûſſe tenu à mon poſte. Que ſi, en combattant à la vûe de la Ville, comme j'aurois dû le faire, j'avois à craindre que les Samiens ne prîſſent le tems du combat pour eſſayer de forcer nos lignes, les troupes dont je les laiſſois garnies, non-ſeulement ſuffiſoient pour les garder; mais

dans le cas même où j'aurois eu du desavantage contre les Phéniciens, il me seroit resté encore assez de vaisseaux, soit pour rétablir l'égalité, soit même pour déterminer la victoire en notre faveur ; au lieu qu'en allant au-devant d'eux, obligé, comme je l'avois été, de partager nos forces, je me privois volontairement de toutes mes ressources ; & donnois au hazard beaucoup plus que la prudence ne me le permettoit : aussi, fus-je crüellement puni de l'avoir si peu consultée.

Je vous laisse actüellement à juger, mon cher Alcibiade, si d'un côté, je mérite les censures dont on m'accâble, & si, de l'autre, je suis digne des éloges dont on me comble.

LETTRE XXXII.

ASPASIE AU MEME.

CE jour que je me flattois qui me ſeroit ſi heureux, a paſſé pour moi comme les autres, plus crüel toutes-fois que ceux qui l'ont précédé, puiſqu'il m'a enlevé l'eſpérance qui m'avoit ſoutenüe juſques-là; & que, non-ſeulement je ne vous ai pas vû, mais que vous n'avez pas daigné me donner de vos nouvelles. S'il ſe peut que vous n'aimiez point aſſez pour concevoir des inquiétudes, ſe peut il que vous vous croyiez aſſez peu aimé pour ne point imaginer combien votre ſilence en donne? Vous me direz, peut-être, que, n'ayant pas eu le tems de m'écrire, & ne pouvant point me voir aujourd'hui, il vous a paru inutile d'envoyer chez moi: penſez-vous donc qu'il

puiſſe m'être indifférent de ſçavoir ſi je vous occupe ou non ? Que vous avez peu de délicateſſe, & que je ſuis à plaindre d'aimer ſi fortement quelqu'un qui prouve & ſi peu d'amour, & ſi peu de reconnoiſſance de ce qu'il en inſpire! Ce n'eſt qu'avec la plus vive douleur que je vois combien le Ciel nous a formés différents l'un de l'autre. Ne croyez point que cette même douleur ne ſoit en moi qu'un mouvement paſſager, ou qui ne naiſſe que du moment : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'en ſuis atteinte ; & ſi vous, ou moi, ne changeons pas de façon de penſer, je la garderai ſelon toute apparence long-tems encore. Me ſera-t'il donc toûjours impoſſible de ne vous aimer que comme vous m'aimez vous-même ! Ah ! je vous jure que je vais y travailler bien ſérieuſement ; & que, ſi je n'y puis parvenir, je ſçaurai du moins, le feindre ſi bien que, même, avec toute l'envie

tion régnoit dans vos yeux! Avec quelle douce volupté ne les ai-je pas vûs s'arrêter sur moi, & s'y oublier! Quoi! vous avez été assez heureux pour la sentir, & vous pouvez vous consoler de ne la sentir plus! Que, malgré les tourments que vous me causez, mon état est préférable au vôtre, puisque mon âme est perpétuellement remplie de ce qui ne vous a que si passagérement affecté! — J'avois commencé cette lettre avec la seule intention de me plaindre de vous; & je n'ai encore pû que vous jurer que je vous adore; mais c'est avec tant de chagrin que je me vois toûjours entraînée par ma tendresse! Je roûgis tant de me trouver si foible, qu'il faut qu'en effet vous ayez pour moi, toute l'indifférence dont je vous soupçonne, pour ne pas craindre de me faire de mes sentiments, une si grande peine! Il me seroit, à moi, si doux de faire votre bonheur, vous me comblez

blez de tant de plaiſir, quand vous daignez me jurer que mon amour peut tout pour votre félicité, que je ne comprends pas comment à votre tour, vous n'imaginez ni ce qui pourroit faire la mienne, ni à quel point elle dépend de vous! Il ne faudroit pour cela que me prouver, comme quelquefois vous voulez bien me le dire, que rien ne vous eſt auſſi cher que moi. Un mot, un ſeul mot eſt ſitôt écrit! Quelque occupé que vous vouliez toûjours l'être à mes yeux, jamais, non jamais vous ne parviendrez à me faire croire que vous n'ayez pas trouvé un moment pour me dire que vous penſez à moi, lorſqu'avec tant d'entraves, je ſçais trouver le moyen de m'occuper de vous toute la journée.—Que j'ai, ce matin, été tentée de brûler tout ce que, depuis que je ne vous ai vû, je vous avois écrit! mais ce n'étoit pas là le moyen de vous mettre dans votre tort; & je ne voulois

pas que vous pûſſiez nier que vous n'y fûſſiez. J'aimerois mieux, cependant, que, pour me prouver l'injuſtice de mes plaintes, on me rapportât encore plus de votre écriture qu'avec une moins grande certitude que je ne ferois que vous ennuyer, je pourrois, ainſi que je vous le prouverai, vous envoyer de la mienne: c'eſt, à vous parler avec franchiſe, ce dont je ne me flatte point du tout. Quoiqu'il en ſoit, cette lettre eſt la dernière que je vous écrirai, juſques à ce qu'il vous plaiſe de me donner de vos nouvelles: je deſire plus vivement que je ne pourrois l'exprimer, que ce ſoit demain; & je ne ſçais pourquoi je l'eſpère encore moins que je ne l'eſpérois hier.

—En vérité! vous rendez ma vie bien malheureuſe! Songez-vous qu'il y a trois mortels jours que je ne vous ai vû? Au moins, c'eſt ma raiſon ſeule qui me dit qu'il n'y en a que trois, car mon cœur

en compte bien davantage. Il me ſemble que je vous veux de votre négligence, un mal inexprimable : vous auriez peine à imaginer combien vous m'en faites, quand je parois vous être un objet d'indifférence. Me donneriez-vous, en effet, de pareils ſujets de plainte, s'il étoit auſſi vrai que vous m'aimaſſiez, que vous paroiſſez quelquefois avoir envie que je le croye? Il y a, ce me ſemble, des torts que l'amour ne permet pas, & qui ne peuvent avoir leur ſource que dans la foibleſſe des ſentimens. Tout cruels, au reſte, que me ſont les vôtres, j'aime infiniment mieux avoir à vous en reprocher, que de vous voir en droit de me faire les mêmes plaintes. — Mais adieu ; je tombe de laſſitude. Il a fallu, pour que je vous écriviſſe autant que j'ai fait, que je priſſe ſur mes nuits, parce qu'il s'en eſt fallu beaucoup que le jour on m'en ait laiſſé le tems. A la recon-

noiſſance que vous paroiſſez avoir de tout ce que je fais pour vous, je crois qu'il ſera très-ſage à moi de prendre le parti d'écrire moins, & de dormir davantage. Il y a déjà plus de deux heures que le ſoleil nous éclaire. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour mon amour, peut-être, eſt qu'en ce moment il ne luiſe point pour vous; & que ſi vous m'êtes infidelle, au moins ce ne ſoit qu'en ſonge. —Adieu encore une fois, il eſt tems que j'eſſaye du nouveau régime que je viens de me preſcrire: ne ſerez-vous pas bien fâché que l'idée ne m'en ſoit pas venüe plûtôt? Si je le croyois pourtant!

LETTRE XXXIII.

ALCIBIADE A THÉRAMÈNE.

JE vous exprimerois difficilement, mon cher Théraméne, toute la joye que je reſſens de vous voir perſiſter dans le deſſein que vous avez formé de rendre aux femmes, ſi, pourtant, cela vous eſt poſſible, toutes les noirceurs que vous en avez éprouvées. Puiſſent les Dieux vous y laiſſer auſſi fidelle qu'à l'horreur que vous avez pour les Courtiſannes ! Si la première de ces diſpôſitions eſt néceſſaire à votre bonheur, l'autre n'importe pas moins à votre gloire. Auſſi, ne puis-je trop vous féliciter de ce que les dégoûts que les femmes vous ont donnés, quelques grands, quelques continûs même qu'ils ayent été, n'ont pû vous tourner du côté de leurs rivales. Sans

compter qu'il eſt, pour ne rien dire de plus, fort douteux que vous eûſſiez trouvé dans celles-ci, moins de fauſſeté que dans les autres, ou je vous connois mal, ou, accoutumé comme vous l'êtes à des vices ornés, la baſſeſſe des leurs, & l'impudence de leurs graces (ſi toutes-fois l'impudence, & les graces peuvent jamais ſe rencontrer enſemble.) vous auroient bientôt fait repentir de vous être ſouillé du goût qui règne aujourd'hui. Quelque corruption, d'ailleurs, qu'à parler avec franchiſe, on ſoit actuellement en droit de reprocher aux femmes, il n'eſt pas encore auſſi vrai que bien des gens le prétendent, qu'il n'y en ait plus avec qui l'on puiſſe, ſans ſe donner le plus grand des ridicules, ſe faire l'illuſion d'être aimé. Puiſque c'en eſt une dont notre amour-propre a tant de beſoin, n'eſt-il pas plus raiſonnable de la chercher auprès des objets qui, à la

rigueur, nous la permettent encore, qu'auprès des objets de qui la feule profeſſion nous l'interdit? Si, dans les premiers, on ne trouve pas le ſentiment auſſi ſouvent qu'on s'en flatte, du moins y trouve-t'on communément tout ce qui peut y faire croire; & vous ne vous trompez pas, lorſque vous croyez que les autres ne nous offrent jamais les mêmes reſſources. *Ce n'eſt*, dit-on, *de la part des femmes, qu'une perfidie de plus*; cela eſt probable, j'en conviens; mais les Courtiſannes ne s'aviſent-elles pas auſſi de joüer l'amour; & peuvent-elles, quoiqu'elles faſſent, parvenir à y mettre cette nobleſſe, & même cet appareil de décence qui, où vous êtes le plus phyſiquement sûr de ne triompher de rien, offrent encore à votre vanité, toute l'apparence du triomphe? J'avoüe, pour moi, que ſi cette apparence ne m'abuſe jamais, elle m'entraîne toûjours. Soit va-

nité, soit délicatesse, il m'est impossible de me passer du bonheur de me croire aimé. Bonheur, au reste, qui ne tire pour moi à aucune conséquence, puisque je n'en aime pas davantage. Ce seroit précisément ce que je vous desirerois, & ce dont, malgré toutes vos résolutions, je vous crois bien éloigné. A ne vous rien cacher, mon cher Théraméne, la dernière fois que nous avons soupé ensemble, je vous observois; &, s'il faut vous le dire, ce ne fut qu'avec la plus vive douleur que je remarquai, & combien, sans le sçavoir, peut-être, vous tenez encore à vos anciens préjugés, & le repoussement involontaire que vous avez pour nos maximes. Je vis même, au travers de toute l'intrépidité dont vous vous pariez, le récit de toutes les horreurs dont nous sommes coupables envers les femmes, exciter en vous, un aussi grand frémissement que si c'eut été de ces

crimes qui révoltent la nature, que nous eûſſions fait trophée à vos yeux. Ce mouvement, qu'en vain vous tâchâtes de nous dérober, m'allarma pour vous, & avec d'autant plus de juſtice que, ne voulant qu'eſſayer votre âme, ce ne fut que les moindres de nos forfaits que nous vous racontâmes. Quelle n'eût donc point été votre terreur, ſi nous nous fûſſions peints, bravant les reproches d'une amante abuſée, repaiſſant notre barbarie du ſpectacle de ſes larmes; &, ſans en plus changer de couleur que, ſouvent dans cette intéreſſante ſituâtion, elle n'en change elle-même, ſoûtenir avec une férocité preſque incroyable, ſes évanoüiſſements redoublés! Nous avons crû devoir vous épargner ces horribles tableaux; mais ce même égard que nous avons eu pour votre foibleſſe, doit vous dire aſſez combien nous vous en croyons encore. Quand après avoir

éprouvé tous les desagréements qui y sont attachés, on croit le plaisir d'aimer sincérement une femme, préférable au plaisir de la tromper, on doit, en effet, faire présumer de soi qu'on n'est point éloigné de s'en laisser tromper encore. Je ne dis, pourtant pas que, si l'on pouvoit avoir la plus entière certitude que, dans l'instant même où on se la soumet, elle ne songeât point à se soûmettre à un autre, toutes les régles de la morale ne vous imposassent point la loi d'attendre, pour vous livrer à l'inconstance, l'excès de la satiété: mais l'a-t'on, & peut-on l'avoir? - Laissons, au surplus, une discussion à peu près étrangère à mon objet, & revenons à ce que j'ai à traiter. Une des choses qui me paroît en vous, s'opposer le plus à votre entière conversion, est la crainte que, si vous nous imitez, on ne vous accuse de manquer de mœurs. Crainte puérile, & où l'on ne reconnoît

que trop bien tout ce que les propos des femmes ont encore d'empire sur vous. Il est, croyez moi, très prouvé que, sans avoir les mœurs qu'il leur convient droit que nous eussions, on peut en avoir beaucoup : mais, cela ne fût-il pas, c'est pour avoir des mœurs, un plaisant siécle que celui-ci ; & avec ce qu'elles en ont elles-mêmes, il leur sied bien d'éxiger que nous en ayons d'autres! Que cette terrible imputation, *il manque de mœurs*, ne vous épouvante donc pas. Quelque étendüe qu'elles voulûssent lui donner, tout ce que, dans leur bouche, elle peut en avoir, c'est, seulement, de nous accuser de feindre l'amour le plus tendre, lorsqu'à peine nous avons des desirs ; de jurer sur tout ce qu'il y a de plus sacré, une fidélité éternelle, quand nous sommes déjà inconstants, ou que nous méditons de le devenir ; enfin, de ne nous pas moins permettre avec elles, le men-

ſonge que le parjure : & ſi, comme elles, vous croyez que ce ſoient de véritables crimes, vous êtes encore plus loin que vous ne penſez, de regarder ces objets avec la même philoſophie que nous, & d'en juger auſſi ſainement. Vos retours fréquents vers votre ancienne façon de penſer, l'incertitude qu'ils m'ont paru mettre dans votre conduite, cette malheureuſe habitude où vous êtes de transformer en paſſion, le plus leger deſir, tout cela réüni a été cauſe que j'ai jugé néceſſaire de vous faire débuter par *Agéſandre*. C'eſt plus votre faute que la mienne, ſi, dans la crainte que vous ne pûſſez reſter fidelle à votre projet, ſi c'eût été par quelque femme qui eût eu de quoi ſurprendre votre eſtime, & vous inſpirer de l'amour, que je vous eûſſe fait débuter, j'ai été forcé de vous faire commencer votre cours de perfidie par celles de toutes qui devoit naturellement vous le

rendre moins pénible. Vous avez, d'abord, je l'avoüe, on ne peut pas mieux ſecondé mes vües : il eſt impoſſible d'avoir pour une femme, moins de goût, & plus de mépris que vous n'en aviez pour celle-là ; mais elle rend le goût ſi difficile, & le mépris ſi indiſpenſable, que ce ne ſera pas de votre conduite avec elle, quelqu'irréprochable à nos yeux, qu'elle ait été, que je vous croirai revenu de vos anciennes erreurs. Pourquoi, en effet, ſi vous aviez véritablement des femmes, l'opinion que vous en affichez aujourd'hui, diriez-vous encore que, *ſi elles vous ont toûjours trompé, c'eſt moins à elles qu'à vous-même que vous auriez à vous en prendre*? Je doute que, ſi vous cherchiez à vous expliquer ce langage, vous n'y trouvâſſiez pas plus de raiſons de vous confirmer dans vos projets actüels, que de motifs de les abandonner ; mais, en ſuppôſant que l'examen le fît

tourner en leur faveur, plus elles auroient à y gâgner, moins, ce me ſemble, vous devriez le tenir. Ce n'eſt pas, pour répondre, enfin, à vos plaintes, & juſtifier en même tems, ma deſapprobâtion du nouveau choix que vous voudriez faire; que je vous croye en ce moment pour Théognis, plus que ce qu'elle doit naturellement vous inſpirer. Malgré tout le goût que vous m'accuſez d'avoir pour elle, & qui vous paroît l'unique raiſon que j'aye de vous en écarter, vous me verriez vous ſervir dans ce deſſein, avec la plus grande chaleur, ſi vous me faiſiez moins craindre que bientôt en vous, l'amour le plus tendre ne prît la place de la ſimple fantaiſie. *Quoi!* me dites-vous avec humeur, *dois-je donc le reſte de ma vie; me donner le ridicule d'être attaché à Agéſandre?* Non, ſans doute; je ſçais auſſi bien que perſonne, à quel point il eſt impoſſible de la garder long-tems; mais

je n'ignore pas davantage que vous ne pouvez, ſans le plus grand danger pour vous, lui faire ſuccéder Théognis. Je ne vous trouve point, encore, puiſqu'enfin il faut vous le dire, aſſez affermi dans vos nouveaux principes, pour pouvoir me flatter que des grâces, de l'eſprit, du manége, ne vous menâſſent pas beaucoup trop loin. C'eſt à vous-même, pour peu que vous vouliez être de bonne-foi, que je laiſſe à juger ſi au même écueil où, malgré toute ſon expérience, Thrazylle vient de faire un naufrage ſi éclatant, vous pouvez eſpérer de vous ſauver; & ſi, tant que vous ſerez ſous ma direction, je puis, moi, pour ma propre gloire, vous permettre de former un engagement où vous laiſſeriez ſi peu reconnoître un diſciple d'Alcibiade.

LETTRE XXXIV.

THARGÉLIE A ALCIBIADE.

QUELQUE polie que fût hier la tournure de vos propos, & de quelque obſcurité que vous parûſſiez vouloir les envelopper, je n'eus pas plus de peine que dans le fond vous ne le deſiriez, à comprendre combien, ſoit avec Xantippe, ſoit avec moi-même, vous me croyiez de torts. Vos idées à cet égard, ont ſi peu de bornes! Vous êtes ſi convaincu que vous ne pouvez pas les porter trop loin! Cette conviction ſemble vous cauſer tant de plaiſir! J'en trouve, moi même, tant à vous en faire, que ce ſeroit de tout mon cœur, que je voudrois & pouvoir convenir de tout ce qu'on m'impute, & avoir même à vous

confier des traits de ma vie que tout le monde ignorât, & qui fûssent aussi, beaucoup plus contre moi, que tout ce qu'on m'attribüe. Consolez-vous, pourtant, mon cher Alcibiade. Si je ne puis ni l'un ni l'autre, sans blesser la vérité, je suis, du moins, forcée d'avoüer que, moins au-dessus que je ne le suis aujourd'hui, de toutes ces petites idées de vertu, ou de décence qui réglent encore la conduite d'une assez grande partie des femmes, j'aurois à me reprocher de ne m'être pas respectée autant que je l'aurois dû; & que, si malheureusement les faits n'ont pas toûjours été contre moi, mon étourderie y a toûjours mis les apparences. Puisque c'est moins sur ce que nous faisons, que ce que nous paroissons faire, que le Public nous juge, & nous apprécie, je ne dois ni m'étonner, ni me plaindre qu'il me punisse par son mépris, du peu de cas que j'ai fait, tant de son

eſtime, que de la mienne propre. Vous même, comme vous voyez, n'en avez guéres plus à rabattre de l'opinion qu'il vous eſt ſi doux d'avoir de moi. Ne craignez donc point que j'entende aſſez mal mes intérêts auprès de vous, pour avoir l'idée de chercher à vous prouver à quel point ce même Public a quelquefois pouſſé l'injuſtice à mon égard. Je me donnerois plûtôt des crimes, que je ne voudrois m'en ôter. Sans vous ennuyer, cependant, de l'hiſtoire de toute ma vie; je vais me borner au ſimple récit de ce qui s'eſt paſſé entre Xantippe & moi. Moins il en a de témoins, plus il me ſeroit facile de nier, ou de pallier tout ce qui m'y condamne: mais quand, en me préſentant dans cette hiſtoire ſous une face avantageuſe, je craindrois moins d'affoiblir la conſidérâtion que toutes les horreurs dont vous me croyez capable, me donnent à vos yeux, ma conduite

avec lui, que j'ai la sottise d'envisager autrement que vous ne ferez sans doute, me couvre aussi même d'assez de honte, pour que je n'aille pas chercher dans le mensonge de nouveaux sujets de rougir de moi-même.

Xantippe vous a dit exactement vrai. Ce fut sans qu'il me plût, peut-être même avec une sorte de répouffement pour sa personne, que je m'engageai avec lui. Deux fois je l'ai pris, autant de fois je l'ai quitté; mais (vous m'allez bien plus reconnoître là.) c'est beaucoup moins cette inconstance répétée, toute abominable qu'elle lui paroît, que je me reproche, que de ce qu'il a été quelque chose pour moi, lorsque rien ne me nécessitoit à le prendre, ou que tout devoit m'éloigner de retourner à lui. Ne me faites pas, je vous en supplie, l'injure de croire que ce soit dans la vûe de surprendre votre estime, ou, du moins, d'y

ajoûter, que je me vante ici d'une chôſe où des gens moins philoſophes que vous, ne trouveroient, ſans doute, que des raiſons de penſer de moi plus mal encore. Non, je crains d'autant moins de vous le répéter, que les plaintes de Xantippe lui-même, m'en ſont de plus sûrs garants, il étoit de tous les hommes, celui qui m'étoit le plus indifférent, lorſque je jugeai à propos de me l'attacher. Je deſirerois de toute mon âme, à cauſe de vous, que cette affaire n'eût été qu'un de ces coups de caprice auxquels il nous eſt toûjours ſi honteux de céder; mais j'avoüe en roûgiſſant, que j'eus d'autres motifs, & qu'il eſt même impoſſible de faire plus de ſang-froid, une plus inexcuſable ſottiſe. Tout cela, pour le bien entendre, ayant beſoin du tableau de la ſituâtion où j'étois alors, je me flatte qu'avant que d'aller plus loin, vous voudrez bien me permettre de vous le tracer.

Vous pouvez aiſément vous rappeller la violence, & la durée de mon attachement pour Démophon! Ce choix, je le ſçais, ne fut point approuvé du Public; mais, a ce donc jamais été d'après ſon opinion quelle qu'elle fût, que nous avons réglé nos goûts? S'il eſt vrai, comme je le penſe, que, de tout tems, les agréements ont eu, & dû avoir plus de pouvoir ſur nous, que les vertus; & que rien ne ſoit & plus libre, & plus capricieux que l'amour, je ne crois pas lui devoir d'excuſes d'avoir plûtôt pris Démophon, malgré l'indignâtion qu'il inſpire, que Socrate, avec la vénérâtion qu'on a pour lui. Jamais, cependant, femme ne fut plus punie de n'en avoir voulu croire que ſon cœur. Rien ne pourroit, en effet, vous donner l'idée de ce que je ſouffris ſous cette chaîne crüelle; mais, quelque accablée que j'en fûſſe, ce ne fut pas moins vai-

nement que les hommes les plus aimables d'Athènes tentèrent de me la faire briſer. Vous-même (il eſt vrai que vous ne tentâtes pour cela, que de légers efforts.) vous-même, dis-je, ne pûtes m'y déterminer. Lâſſe, enfin, de m'immoler à l'amant le plus perfide, & qui, d'ailleurs, réuniſſoit le plus de ces vices qui forcent une femme à ſe faire honte de ſon ſentiment, j'eus la force de ſecoüer un joug qui deshonoroit à la fois, mon cœur, & mon eſprit : mais comme je ne pouvois prendre ce parti ſans me faire la plus grande violence; que Démophon lui-même, malgré ſes infidélités, m'aimoit encore aſſez pour ne pouvoir me perdre qu'avec un extrême regret; que je ne doutois pas qu'il n'y eût rien qu'il ne tentât pour tâcher de me ramener à lui; qu'enfin je ne craignois pas moins ſes ruſes que l'aſcendant qu'il conſervoit encore ſur moi, je crus que le

plus sûr moyen que j'eûsse pour échapper au malheur de retourner sous son empire, étoit de m'engager avec un autre.

Adymante, Callicrate, Charès, le bel Agathon, avoient depuis long-tems des prétentions sur moi. Chacun d'eux paroissoit attendre avec la plus grande impatience, l'instant qui mettroit un terme à mon aveuglement. Pour le hâter, jamais Démophon ne me faisoit une infidélité dont, quelque cachée qu'elle pût être, ou par la bâsseſſe de son objet, ou par les précautions qu'il prenoit pour qu'elle ne transpirât pas, chacun d'eux à l'envi, ne se hâtat de m'instruire, & ne m'instruisît inutilement. Ce n'est, en pareil cas, que la vanité qui ne pardonne point; & j'avois encore trop d'amour pour que ce fût ce mouvement qui parlât le plus haut dans mon cœur. D'ailleurs, tout aimables qu'ils étoient, il n'y en avoit pas un d'eux, ou qui ne me laissât dans

la plus profonde indifférence, ou qui ne m'offrît quelque chôſe à craindre. Adymante ſec, & pédant, comptant pour peu les agréements où il ne trouvoit pas *de mœurs*, & rempli ſur ce point, des plus ridicules préjugés, ne pouvoit jamais être pour moi qu'un amant très-incommode, puiſqu'il en étoit déjà aux remontrances. Si j'étois forcée de trouver à Callicrate beaucoup d'eſprit, la raillerie qui fait du ſien, le caractère particulier, & dont, même en cherchant à me plaire, il ne pouvoit gâgner ſur lui, de m'épargner les traits, ſi elle lui donnoit le droit de m'excuſer, empêchoit qu'il ne me ſéduisît. Châres étoit de tous, celui qui ſembloit m'aimer le plus; mais ſa tendreſſe avoit quelque chôſe de ſi monotone, & de ſi triſte, qu'il n'y avoit pas d'élégie, quelque langoureuſe qu'elle pût être, que je n'eûſſe mieux aimé lire, que de l'entendre m'en aſſurer. Quant à

Agathon, j'étois trop convaincüe que le jour qui verroit ſon bonheur, n'en verroit pas moins la fin que la publicité, pour que cette conviction pût me permettre de penſer à lui un ſeul inſtant.

Aſſèz de tems avant que je rompîſſe avec Démophon, Xantippe venoit chez moi. Si ce qu'il eſt, m'ordonnoit de le recevoir avec politeſſe, le gauche de ſes idées, & le peu d'agréements qu'il a dans l'eſprit, ne me permettoient pas de l'y voir avec plaiſir. Quoique, dès ce tems-là, il me vît aſſez fréquemment pour que je dûſſe lui ſuppôſer quelque objet, & que j'eûſſe même, commencé par là, le ſilence conſtant dont les ſoins qu'il me rendoit, étoient accompagnés, me fit bientôt croire que je m'étois trompée. Ce fut avec la même taciturnité que, quand je fus libre, il vit ceux que je viens de nommer, chercher à engager mon cœur. Comme il étoit l'homme d'Athènes qui

me convenoit le moins, & que c'étoit; par conſéquent, celui de tous à qui je cherchois le moins à plaire, ce fut longtems, auſſi, avec la plus grande indifférence, que je remarquai la ſienne. Cependant, & ſans avoir en quoique ce fût, changé d'avis ſur ſon compte, ſans croire même qu'il eût des idées ſur moi, ce fut celui que je pris. Mais il eſt, ce me ſemble tems de vous dire ce qui m'y détermina. Si je ne me flatte pas trop, ma conduite en cette occaſion, vous paroîtra d'une bien mauvaiſe tête.

Il ſeroit inutile que je vous diſſe combien, ſoit par ma propre étourderie, ſoit par la vanité des autres, j'avois été affichée. Moins philoſophe ſur cela que je ne l'avois été; & différentes circonſtances de ma vie, m'ayant fait ſentir qu'à l'être tant, il y a moins à gâgner pour une femme que ſouvent elle ne l'imagine, j'avois réſolu de me laiſſer ou-

blier. Une affaire qu'on ne pût point soupçonner, quelque peu que d'ailleurs elle me rendît, devenoit donc dans mon nouveau système, l'affaire à laquelle je devois donner la préférence. La figure de Xantippe, son tour d'esprit, aussi peu fait pour me séduire, tout ce qui, dans mes idées ordinaires, ne m'auroit pas seulement laissé songer qu'il éxistât, fut, avec cette fureur de l'*incognito* qui, je ne sais comment, m'étoit venüe, ce qui me tourna vers lui. A considérer, en effet, ceux qui avoient été jusques-là les objets de mes fantaisies, il me paroissoit de l'impossibilité la plus grande qu'on imaginât jamais que j'eûsse Xantippe. Je ne sçais si vous serez de ceux qui me diroient qu'au lieu de faire un pareil choix, je n'avois qu'à renoncer à l'amour; mais avec l'usage que vous avez du cœur, j'ay peine à croire que, si je vous eûsse âlors consulté sur ma situâtion, c'eût été ce conseil que vous m'auriez donné. En prenant

l'habitude d'être aimée, il ne ſe pouvoit point que je ne m'en fûſſe pas fait *à tous égards*, la plus urgente des néceſſités. Convaincüe, par les diverſes épreuves que j'en avois faites, qu'à peu de chôſe près, tous les hommes ſe reſſemblent, je m'étois bien dit, en rompant avec Démophon, qu'il ſeroit le dernier, des perfidies de qui j'aurois à me plaindre; mais l'ennui crüel dont j'étois accablée, & les vapeurs qui furent la ſuite de cette réſolution, me firent bientôt ſentir que, de toutes les femmes, peut-être, j'étois celle à qui le regime que je m'étois preſcrit, pouvoit le moins convenir. Il m'étoit par conſéquent, indiſpenſable d'en changer. Je ne ſçais pourquoi je me perſüadai qu'indépendamment du motif politique qui me portoit à choiſir Xantippe, je devois plus attendre de lui, que d'aucun de ceux qui me l'offroient, la tranquilité que chaque jour qui s'écouloit, ſembloit me rendre plus néceſſaire. Je me con-

noissois trop pour croire que, dans quelque position que je me misse avec lui, il prît jamais sur mon cœur ; mais j'avois dû trop d'infortunes à l'amour, pour que la certitude qu'il ne m'en inspiroit pas, ne fût point pour moi, plus une raison de m'engager avec lui, que de ne le pas faire.

Comme Xantippe, il faut dire la vérité, ne m'aidoit absolument en rien, avant que de lui dire, non que je l'aimois (je n'ai pas cette fausseté à me reprocher,) mais *que je lui permettois d'essayer de me faire oublier Démophon*, il n'y eut rien que je ne misse en usage auprès de lui, pour qu'il m'épargnât une démarche dont je ne sentois pas moins le danger que la honte. Mais, soit, ainsi qu'il me l'a dit depuis, qu'il craignît de se tromper à ce que lui disoient mes yeux, soit plûtôt, comme la suite ne me l'a que trop prouvé, qu'il crût que, plus je me serois avancée avec

& que la façon dont je m'y étois jettée ; ne me semblât point lui avoir donné de moi la défavorable impression que j'en avois crainte ; je crus enfin entrevoir dans ses discours, combien le remède que je m'étois cherché contre la pénible situation où j'étois, (& qui ne peut être conçüe que par une femme sensible, & de qui même la sensibilité a été vivement, & long-tems exercée) m'avoit intérieurement dégradée à ses yeux. Mais, quelque affreuse que put être l'idée qu'il s'étoit faite de moi, qu'il étoit difficile qu'elle égalât le mépris que j'avois conçu pour moi-même ! Au desespoir de m'être conduite sur de si fausses espérances, & avec une si impardonnable légereté, dans une occâsion où l'amour le plus tendre peut seul nous excuser, se joignit la crüelle certitude que jamais, de mon côté, il n'entreroit pour rien dans la liaison que je venois de former. Je vis, à n'en pouvoir plus

plus douter qu'entre le caractère de Xantippe, & le mien, il n'y eût cette antipathie dont on ne triomphe jamais. Enchaînée, cependant, par l'indécence de mes premières démarches; & persuadée (si, toutefois, elle en étoit susceptible en aucun sens,) qu'il n'y avoit que la plus grande constance de ma part, qui pût lui servir de justification, je ne travaillay qu'à m'armer contre les répugnances de tout genre qui me rendoient si onéreuse cette dernière imprudence; & peut-être, en effet, serois-je parvenue à les vaincre, si, par ses procédés, Xantippe ne les eût pas sans cesse renouvellées. Ce n'étoit pas que, quant au sentiment, j'eusse à m'en plaindre. Tout, en lui, me prouvoit avec quelle violence j'en étois aimée; mais en même tems il étoit rare que chaque preuve qu'il m'en donnoit, ne fût point de nature à me faire regretter de lui

avoir inſpiré une paſſion ſi vive. Notre ſenſibilité eſt toûjours, je l'avoüe, flattée des tranſports d'un Amant; mais c'eſt bien moins l'excès de ſon amour qui va juſques à notre âme, que la manière dont il nous l'exprime, & les grâces qu'il y mêt. S'il y a des femmes au cœur de qui l'on n'arrive que par les ſens, il y en a auſſi aux ſens deſquelles on n'arrive que par le cœur; &, peut être *, ai-je le malheur d'être de ces dernières. Vainement je tâchois de trouver aimable, l'homme à qui je venois de me donner, & de vaincre le repouſſement qu'où j'aurois voulu le trouver le moins, la nature oppoſoit en moi à ſes efforts, jamais, quels que fûſſent les miens, je ne pouvois lui livrer qu'une femme deſeſpérée de ſa ſituation, & à qui, même, il étoit impoſſible de ne

* Nous avons une extrême peine à croire qu'elle dît vrai.

pas l'être. Que m'importoit, dans le fond, qu'il ſçût m'aimer, quand il ne ſçavoit pas me plaire? Ce n'étoit pas qu'il eût à me reprocher de ne lui avoir point indiqué tous les moyens qui pouvoient l'y conduire; mais il ſembloit que je ne les lui euſſe fait connoître, que pour lui apprendre à s'en écarter.

Quelque déſavantageuſe, par exemple, que puiſſe m'être l'idée que par la légereté dont, avant Démophon, je formois & rompois mes engagements, j'ai donné de ma façon de penſer, il n'en ſera pas moins vrai qu'il n'y a point de femme à qui le menſonge & la perfidie ayent pû paroître plus aviliſſants qu'à moi. Je me ſuis, ſans doute, mépriſé trop ſouvent aux mouvements de mon cœur, trop ſouvent ou l'imagination, ou des ſens trop faciles à s'émouvoir, m'en ont tenu lieu; mais jamais je ne me ſuis apperçûe que

le ſentiment que je me croyois, n'étoit qu'une erreur, que je n'en aye ſur le champ inſtruit celui qui l'avoit fait naître. Je conviens que cette franchiſe qui a toûjours moins conſulté le goût que l'on avoit pû prendre pour moi, que l'état de mon âme; & l'inconſtance dont néceſſairement elle étoit accompagnée, ont dû me faire paſſer pour être ſans égards pour les autres, & ſans aucune retenüe vis-à-vis de moi-même; convenez à votre tour que, ſans me faire une bien grande injuſtice, on n'a pas dû m'accuſer de manquer de vérité.

Quoiqu'il en ſoit, vous pouvez, delà, juger aiſément à quel point la jalouſie qui ſuppôſe néceſſairement qu'on croit de la fauſſeté à une femme, doit m'être inſupportable. Je m'étois promptement apperçüe combien Xantippe eſt par lui-même ſuſceptible de cet odieux mouvement. Quoiqu'il cherchât à me cacher toutes les

lèrreurs qu'en prévenant ſon aveu, je lui avois données ſur mon compte, je ne les avois pas moins bien démêlées que ſa jalouſie même. En conſéquence de cette double découverte, je m'étois hâtée de lui dire à quel point il ſe nuiroit dans mon eſprit s'il en croyoit plus à ſes préjugés contre moi, qu'à la conduite qu'il me verroit avec lui. Cette précaution me fut inutile : le coup étoit porté ; & l'étoit ſans reméde. N'ayant pas de quoi être déterminément jaloux de perſonne, il le devint indiſtinctement de tout le monde. Ce fut envain que, pour tâcher de calmer ſes craintes, je me dévouai à la plus profonde ſolitude, ou que je ne reçus qu'en ſa préſence, le peu de gens que je voyois encore. Où il lui étoit impoſſible de ſoupçonner l'infidélité, il m'en ſuppoſoit toûjours le deſir ; mais il ſeroit trop humiliant pour moi, & pour lui, peut-être, de vous dire juſques à quels miſé-

rables il ne craignit pas d'étendre ſa jalouſie.

Tout odieux, cependant, qu'elle me l'avoit rendu, le ſouvenir de la façon dont je m'étois engagée avec lui, ce que je croyois me devoir, le deſir de lui prouver que ce n'étoit point aux motifs honteux qu'il s'obſtinoit à m'attribüer, qu'il m'avoit dûe, l'eſpoir que tôt ou tard il me rendroit plus de juſtice, me firent, malgré le ſupplice journel qu'il me faiſoit éprouver, m'obſtiner moi-même à languir deux ans entiers ſous le poids de la chaîne la plus cruelle qu'on puiſſe jamais imaginer. Enfin, ma patience ſe laſſa. Une occâſion offrit Tolmide à mes yeux. Comme il ne me plut pas moins que je ne parus lui plaire, je ſçus, malgré l'eſclavage où me tenoit Xantippe, m'en ménager de le revoir. Tolmide n'avoit rien oublié auprès de moi, de tout ce qui pouvoit me prou-

pût que sa tendresse égaloit la mienne ; j'étois pressée de me venger de mon tyran ; j'abrégeai ces préliminaires qui, selon moi, prouvent tout contre l'amour d'une femme, & rien du tout pour sa vertu ; & ce fut, par conséquent avec autant de célérité que de plaisir, que je rendis heureux mon nouvel amant. Mais, de quelque perfidie que Xanthippe m'accuse dans cette circonstance, ce ne fut qu'après lui avoir écrit que je cessois pour jamais d'être à lui, que je me livrai sans réserve à mes nouveaux sentimens. Je ne m'étendrai pas sur leurs suites : on a plus à m'en plaindre qu'à m'en blâmer. Si je fus trompée dans cette liaison, je n'y trompai, du moins, ni personne, ni moi-même : à qui ceux mêmes qui cherchent le plus à me donner des torts, n'ont pu en imputer la rupture. Dans l'excès de la douleur que me causa l'inconstance pré-

maturée de Tolmide, je pris, je l'avoue, le parti le plus mauvais que je pûſſe jamais prendre, un parti, enfin, que rien ne peut juſtifier. Ce fut de revenir à Xantippe qui, dans les lettres qu'il m'écrivoit ſans ceſſe, n'accuſant que lui de ſon infortune, parvint à me perſüader que cette infortune même l'avoit corrigé. Cette idée ſans doute, n'avoit pas le ſens commun; auſſi, dans une poſition plus tranquile, ne me la ſerois-je jamais faite; mais ſi vous ſçaviez à quel point une femme que l'on quitte inopinément, a la tête renverſée, vous ne vous étonneriez pas qu'elle me fût venüe. Comme il n'eſt pas, cependant, auſſi poſſible de changer de caractère, que j'eus l'imbécilité de le croire alors; & que ce qui venoit de ſe paſſer entre nous deux, n'avoit pû qu'ajoûter à la mauvaiſe opinion qu'il avoit toûjours eüe de moi, je le trouvai plus inſupportable que ja-

mais. Dans la fauſſe perſuâſion où il étoit qu'après l'avoir repris, je n'ôſerois plus le quitter, il me ſeroit impoſſible de vous dire juſques à quel point, & avec quelle impatientante ſécurité, il ſe livra à toute ſon humeur. Ses nouvelles plaintes vous diſent aſſez combien il auroit mieux fait de la contraindre davantage. Sûre, ainſi que je le ſuis aujourd'hui par toutes les épreuves que j'en ai faites, qu'on ne peut attendre des hommes que des déſirs, je ſuis déterminée à joindre deſormais à la ſageſſe de ne plus croire à l'amour, le bon eſprit de m'en paſſer. J'ai remarqué auſſi, que ſi nous étions aſſez raiſonnables pour n'exiger des hommes que du goût; & que nous mêmes ne nous crûſſions pas davantage pour eux, nous en tirerions à tous égards, un beaucoup meilleur parti. J'en demande pardon, ſoit à leurs préjugés, ſoit aux nôtres; mais, com-

me je ne fais pas une expérience qui ne me prouve la juſteſſe de ma remarque, il eſt fort à craindre que je n'agiſſe toûjours d'après. Je ne crois donc pas plus qu'on m'aime, que je ne l'exige; je ne décore plus moi-même mes ſenſations du nom auguſte de *ſentimens*; & je ne m'en trouve que plus heureuſe. Si je ne vous parois pas actuellement digne de toute votre eſtime, je vous avoûe, mon cher Alcibiade, que je ne ſçais plus comment m'y prendre pour y parvenir.

P. S. A propos: puiſque vous prenez à Xantippe, un ſi tendre intérêt, vous devriez bien lui conſeiller d'étudier un peu moins la politique ſous ſon père Périclès, & de demander à ſa belle-mère Aſpaſie, quelques leçons ſur l'art de plaire.

LETTRE XXXV.

**** AU MEME.*

Je ſerois ce que les Dieux ont formé de plus parfait que, ſi j'en concevois plus l'eſpérance de vous plaire, je n'en compterois pas davantage ſur le bonheur de vous rendre conſtant. Malgré cette perſuaſion que l'excès même de l'amour que vous m'inſpirez, ne m'affoiblit point, j'oſe vous écrire que je vous aime. Si je ne partois que d'après ce que l'on paroît me trouver de beauté, je croirois avoir de quoi mériter que vous voulûſſiez bien me conſacrer quelques inſtants de votre vie; mais ſi je ne conſidére que ma tendreſſe pour vous, & ce qu'elle vous rend à mes yeux, je crains de me flatter trop encore quand je l'eſpére. Je ſens avec la plus criélle

douleur combien la démarche que je fais va me dégrader dans votre esprit: il m'est mille fois plus affreux que je ne pourrois vous l'exprimer, de m'exposer à votre mépris; & telle est cependant la force du sentiment qui m'entraîne, que tous les reproches que je m'en fais, les suites que j'en envisage, la certitude même que, me trouvâssiez-vous, à tous égards, digne de vous fixer, vous ne m'en sacrifieriez pas moins à vos principes, ne peuvent me sauver de la honte de la faire. Avant que de vous avoir vû, je vous aimois: je vous trouvois involontairement dans toutes mes idées: je ne desirois que de pouvoir, du moins, vous apprendre un jour que, sans vous connoître, je ne vivois que pour vous. A mon entrée dans le monde, vous avez été le seul objet que j'y aye cherché, & le seul, en même tems, que j'y aye vû; mais,

née dans un rang inférieur au vôtre, quoique j'en ſois un peu rapprochée par la fortune, jamais je ne me ſuis trouvée à portée de vous dire ce que vous êtes pour moi. Mes yeux ſeuls auroient pû quelquefois vous en inſtruire; hélas! ſoit qu'ils vous parlâſſent de trop loin pour que vous pûſſiez les entendre, ou que vous m'eûſſiez vûe avec trop d'indifférence pour daigner prendre la peine d'y lire, jamais je n'ai pû me flatter que vous y eûſſiez ſaiſi le ſecret de mon cœur. Je ne doutois pas qu'en prenant pour vous l'apprendre, la voye dont je me ſers aujourd'hui, ſi je n'avois pas même l'honneur de vous faire naître des deſirs, je ne vous inſpirâſſe, du moins, de la curioſité; mais je ne pouvois me retracer l'idée qu'une démarche ſi indécente dans une perſonne de mon ſêxe, vous donneroit de ma façon de penſer, ſans que cette même plume, que j'ai

mille fois prise dans l'intention de vous dévoiler l'état de mon âme ; ne me soit autant de fois tombée des mains. Qu'est-ce qui me donne donc aujourd'hui la force de braver les considérations de toute espèce qui m'ont si long-tems arrêtée ? Est-ce l'attention marquée dont, hier, dans le bois d'Agraule, vous avez paru m'honorer ? A l'obstination de vos regards, à ce qu'ils sembloient, même, chercher, à m'exprimer, j'ai dû croire, à la vérité, que vous ne me voyiez point avec ce peu d'intérêt que j'ai toujours craint de votre part, & sur lequel les hommages des autres ne m'ont jamais rassurée : mais est-il donc impossible que je m'y sois méprise ? S'il est vrai, comme je le crains encore, que je m'y sois trompée, avez-vous, du moins, entendu les miens ; & vous rappellez-vous assez tout ce qu'ils vous ont dit pour que cette lettre ne trouve rien de nouveau

à vous apprendre ? Si l'extrême desir que j'en avois, ne m'a pas, non-plus, fait illusion, il m'a semblé voir dans vos mouvemens, beaucoup d'envie de vous approcher de moi. S'il se peut que vous l'ayez eüe, ah ! que j'ai de grâces à vous rendre de n'y avoir pas cédé ! J'étois sous la garde d'une mére de qui la défiance & la sévérité pâssent toute imaginâtion, & que votre nom seul fait trembler. Dans l'espoir que, je ne sçais pourquoi, j'avois de vous y rencontrer, il n'y avoit rien que je n'eûsse employé auprès d'elle, pour qu'elle me menât au bois d'Agraule ; & pour peu que, sur quel prétexte que c'eût été, vous nous eûssiez abordées, il m'auroit été d'autant plus difficile de lui persuader que je ne vous y eûsse pas cherché, que j'aurois dû plus avoir à ses yeux l'air de n'avoir pas eû d'autre intention. Ce fut d'après les

idées que vos regards, & les miens, peut-être, lui donnerent, qu'elle se pressa tant de me soustraire à vos yeux. Lûtes-vous, du moins, dans les miens, toute la douleur que je sentis de la violence qu'elle me faisoit ? M'en plaignîtes-vous ? Enfin, trouvâtes-vous, après mon départ, que quelque chôse vous manquât ? Je ne sçais si, dans le trouble inexprimable où me mettoient, & votre présence, & l'impression que, contre ce que j'en craignois, je paroissois faire sur vous, j'ai pû me contenir assez pour que ma mére n'ait pas surpris mon secret ; mais elle a, ce me semble, été toute la soirée, d'une humeur éxécrable. Je dis *ce me semble*, parce que, toute remplie du bonheur, & de vous avoir vû, & de vous avoir préparé à l'aveu que de ce moment, je me suis déterminée à vous faire, il ne m'a pas été possible de m'occuper beaucoup de ses mouvements.

vements. Une mére vigilante, & ſoupçonneuſe! Un mari d'une jalouſie inexprimable! Que d'obſtacles à ſurmonter! Quels qu'ils ſoient, cependant, qu'ils ne vous épouvantent pas: ſi je n'en trouve point dans votre cœur, peut-il s'en offrir dont mon amour pour vous, ne me faſſe triompher! Le hazard même (Eh! puiſſe-t'il m'être toûjours auſſi favorable!) m'offre à point nommé, ſi toutesfois, vous ne voulez point la laiſſer échapper, l'occâſion de vous voir, & de vous parler avec toute la liberté que je deſire; mais je ne puis vous en dire davantage ſur cela, que je ne ſçache ſi ce n'eſt point en pure perte qu'elle ſe préſente. Je vous aſſurerois que vous êtes le ſeul à qui j'en aye offert une, ſi cette lettre même, ſi peu d'accord avec ce que je me dois, pouvoit me laiſſer l'eſpoir d'en être crûe. Avec tout autre que vous, je pourrois, & avec

ſuccèz, peut-être, en appeller aux lumiéres qu'une liaiſon, auſſi durable qu'elle doit, malheureuſement, commencer par être tendre, pourroit vous donner ſur mon caractére; mais je ſçais trop que vous ne me laiſſerez que le tems de vous donner mauvaiſe opinion de moi, pour eſpérer de vous, un répit ſi contraire à vos maximes: non! votre cœur même vous le demandât-il pour moi, vous ne me l'accorderiez pas. Grands Dieux! & je n'en ſçaurois douter, & je vous écris que je vous aime!

P. S. L'Eſclâve par les mains de qui cette lettre vous ſera remiſe, ignore abſolument qui je ſuis; & ce ne ſera pas de lui que je recevrai votre réponſe. Quelque impoſſible que, par les précautions que j'ai priſes, il lui fût de ſatisfaire votre curioſité, je ne vous en conjure pas moins de ne lui en montrer aucune. Les queſtions que vous lui feriez, vous ſe-

roient inutiles, & pourroient m'être dangereuſes. Si vous ne répondez point à mes ſentiments, il doit vous être indifférent de connoître ou non la perſonne qui vous écrit; & ſi je ſuis plus heureuſe que je ne m'en flatte, vous ne devez pas craindre que je vous laiſſe ignorer rien de ce qui me concerne. L'extrême contrainte où l'on me tient, me force de vous dire que l'occaſion dont je vous ai parlé plus haut, ne peut jamais ſe préſenter auſſi favorable qu'elle l'eſt; & que dans quelques jours, ce ſeroit, peut-être, vainement que vous voudriez la voir renaître.

LETTRE XXXVI.

ALCIBIADE A THÉMISTÉE.

Je ne puis, ce me ſemble, vous prouver mieux, & que vous ne vous êtes point trompée à mes regards, & qu'à mon tour j'ai entendu les vôtres, qu'en vous nommant lorſque vous me cachez qui vous êtes. Je ſçavois dèz hier au ſoir qu'une mére, digne, par le rétréciſſement de ſes idées, du tems de Codrus, & le plus odieux des maris d'Athênes vous tiennent à l'envi dans le plus crüel eſclavage. Par le ſoin que j'ai pris de m'inſtruire de tout ce qui vous regarde, autant que par la diligence que j'y ai miſe, il doit vous être aiſé de juger de la violence des ſentiments que vous m'avez inſpirés. Je n'ignorois donc aucun des obſtacles que l'on peut vou-

loir nous oppôſer; mais les obſtacles n'ont jamais été pour moi qu'un encouragement de plus. Quelquefois même, pour me faire une paſſion d'un mouvement qui, s'il n'eût pas été contrarié, auroit été auſſi paſſager qu'il étoit foible dans ſa naiſſance, il a ſuffi qu'on m'en ſuſcitât. Jamais je n'en ai trouvés dont, quels qu'ils pûſſent être, je n'aye triomphé. Jamais je n'ai ſi ardemment deſiré qu'il n'y en eût point d'invincibles; &, peut-être, convaincrai-je ceux ſous le joug de qui vous gémiſſez, qu'en effet, il n'y en a pas qui puiſſent arrêter Alcibiade. Tout ſûr que je ſuis, cependant, de franchir les barriéres que vous m'annoncez entre vous & moi, je ne vous cache pas que je regarde comme autant de perdu pour l'amour, le tems qu'on eſt forcé de donner aux ſtratagêmes. Vous m'avez, d'ailleurs, trop vivement touché pour vou-

loir toûjours attendre du hazard, le bonheur de vous le dire. Ne ſeroit-il pas plus facile encore de vous ſouſtraire à vos tyrans que d'être toûjours occupé à en tromper la jalouſie ? J'aurois mille chôſes à vous dire ſur cela ; mais la mauvaiſe opinion que vous avez de ma façon de penſer, & que j'ai, je l'avoüe, trop méritée pour qu'il puiſſe m'être permis de m'en plaindre, me force de vous laiſſer ſeulement entrevoir mes vües. J'attendrai donc, pour vous les développer, que je vous aye convaincüe que ce ne ſera point à un caprice vain, & qui, avec la honte de l'éclat, ne vous laiſſeroit que toutes les infortunes qui le ſuivent, mais à l'amour le plus tendre, & le plus ſincère que vous accorderez les ſacrifices que je me propoſe de vous demander. Je me flatte, & que vous ne trouverez, dans ce que je vous écris, rien qui vous empêche de ſaiſir

l'occâſion de nous voir, qui ſe préſente, & que vous n'aurez pas moins de plaiſir à m'entendre vous parler de ma tendreſſe, que je n'en aurai à vous jurer que je vous adore. J'ajoûterois & *que je vous adorerai toûjours*, ſi vous étiez plus diſpôſée à m'en croire; & que la malheureuſe expérience que j'ai de mon cœur, ne me forçât point moi-même à ne pas trop compter ſur la durée de mes ſentiments. J'ai toutefois plus que de quoi douter que ma légéreté ſoit ici ce que j'ai à craindre le plus: mais ſi, contre mes preſſentiments & mes propres vœux, mon inconſtance vient à juſtifier vos terreurs, vous pourrez, du moins, vous dire avec juſtice, que, de toutes les femmes à qui j'aurai pû plaire, & qui m'auront arrêté, il n'y en aura pas eû qui dût, autant que vous, ſe flatter de n'en pas être la victime, & qui m'ait fait me la reprocher davantage.

LETTRE XXXVII.

THÉMISTÉE A ALCIBIADE.

VOTRE lettre m'a cauſé tout à la fois la joye la plus ſenſible, & la douleur la plus vive que l'on puiſſe éprouver. Barbâre! ne craignois je pas aſſez, de moi-même, votre légéreté; & ne pouviez-vous m'annoncer mon bonheur ſans me prévenir en même tems ſur le peu qu'il durera? Quoi! c'eſt dans l'inſtant même où vous me parlez de votre tendreſſe pour la prémiére fois, que vous en prévoyez le terme, & que vous me le faites enviſager! Hélas! quand, après toutes les preuves que, chaque jour, vous donnez de votre inconſtance, j'aurois pû me flatter de vous fixer, étoit-ce à vous à m'en ôter l'eſpoir? mais, non, ce que vous craigniez, n'é-

toit pas qu'un jour je réclâmaſſe les ſerments que l'habitude vous dicte, & que jamais votre cœur n'a avoüés. Ce n'étoit pas aſſez pour vous, que je ſuccombâſſe ; il auroit manqué à votre triomphe, que ce ne fût point avec ignominie, & que la certitude du ſort crüel que vous me prépariez, ne m'empêchât point de voler dans vos bras. Me fûſſé-je fait l'illuſion qui ſeule auroit pû me ſauver la honte, plus affreuſe pour moi, que vous ne le croyez ſans doute, d'avoir tant à roûgir de moi-même, n'étiez-vous point ſûr de la détruire quand vous le voudriez ? Eſt-ce de votre part, crüauté, ou bonne foy ? Que gâgnez-vous à m'avilir à mes propres yeux ? Etoit-ce, enfin, par-là que vous deviez commencer avec moi ? Quelle lettre ! Avec quelle froideur elle eſt écrite ! Comment ſe peut-il que je m'y ſois ſi peu trompée, & que je

vous aime encore! — N'importe : le ſort en eſt jetté : entraînée vers vous par un ſentiment dont je ſerois trop ſûre de ne pas triompher, pour eſſayer ſeulement de le combattre, je vais achever le malheur de ma vie.

Je ſuis actüellement dans une maiſon aſſéz belle que nous avons ſur le chemin qui conduit au Pirée, mais qui eſt plus près d'Athênes que de ce dernier lieu. Les lumiéres que vous vous êtes procurées ſur moi, me diſpenſent de vous apprendre que l'homme terrible à qui je ſuis liée, eſt un des fermiers de la République. Vous ne devez pas ignorer davantage que c'eſt dans deux jours qu'elle renouvelle ſes baux. La néceſſité d'aller faire ſa cour à Nicias qui eſt ſon protecteur, & la crainte de ne ſe pas trouver d'aſſéz bonne heure aux enchéres, feront demain partir d'ici Stratoclès immédiatement après ſon di-

ner, & le retiendront à Athênes le reſte de la ſemaine. Auſſi-tôt que j'ai été inſtruite de ſa marche, j'ai gâgné l'Eſclâve qui eſt chargé en chef du ſoin de nos jardins: il ne m'a fallu pour cela que de l'or; & ce n'eſt pas ce qui me manque. C'eſt par le ſecours du même Eſclâve, quoique ce ne ſoit point par ſes mains, que j'ai pû faire parvenir dans les vôtres, ma derniere lettre; & ce ſera par la même voye que vous recevrez celle-cy. Tout ce que j'ai exigé de lui, a été qu'il ne fermât pas une petite porte de ces mêmes jardins qui donne ſur une rüelle inhabitée, mais ſur laquelle, auſſi, l'on en trouve beaucoup d'autres qui ont entr'elles ſi peu de différence que, dans l'obſcurité ſurtout, il ſeroit difficile de ne s'y point tromper. Le peu de beſoin que j'ai eu juſques ici d'en bien connoître la pôſition, ne m'a point permis de m'en oc-

cuper : je crois, pourtant, qu'elle eſt la quatriéme, en venant de la ville. Cette même porte eſt remarquable par une tête de Faune qui en fait le couronnement : envoyez-la donc reconnoître avant que la nuit efface les objets. Si (ce dont vous ne me permettez point de me flatter.) je vous intéreſſe aſſéz pour que, ſoit par égard pour ma réputâtion, ſoit dans la crainte d'une mépriſe, vous n'ayez voulu vous en rapporter qu'à vous-même, arrivez ſeul : dans le cas contraire, ne ſoyez accompagné que de l'Eſclâve que vous aurez chargé de cette commiſſion. Deux heures après la fin du jour, ſans autre compagnie que ma tendreſſe, vous me trouverez à cette porte à vous attendre. Comme il n'y a rien que je ne craigne, & qu'en effet je ne doive craindre, j'ôſe éxiger de vous que vous ſoyez traveſti. L'éclat qui vous envi-

ronne ordinairement pourroit, même à cette heure, trahir votre marche : il vous eſt inutile, pour me plaire ; & ſous quelque habit que vous paroiſſiez à mes yeux, vous n'en ſerez pas moins Alcibiade pour mon cœur. Soyez exact, je vous en conjure : le ſoleil termine actüellement ſa courſe ſi tard, & la recommence de ſi bonne heure que je voudrois, s'il ſe pouvoit, ne perdre aucun des moments que ſon abſence me laiſſe : puiſſiez-vous penſer comme moi ſur cela ! Adieu, puiſque vous ſçavez combien je vous aime, il eſt inutile que je vous diſe avec combien d'impatience je vous attends.

Fin du Tôme premier.

Fautes à corriger dans le premier Tôme.

PAge 19. ligne 6. effacez *la*, deux fois répété.

Pag. 36. lig. 16. *tout à deſirer*, lif. *tout a deſirer!*

Pag. 62. lig. pénultième, *arrangés par pur égaad*, liſez *arrangés, par pur égard*

Pag. 64. lig. 3. *humanité*, lif. *inhumanité.*

Pag. 68. lig. 14. *aſſaſſin &*, effacez *&*.

Pag. 71. ligne pénultiéme, *achevé*, lif. *achevée.*

Pag. 67. lig. pénultiéme, *injurieuſe, qu'elle*, lif. *injurieuſe, & qu'elle*

Pag. 99. lig. 13. *que ce ne*, lif. *quand ce ne*

Pag. 124. lig. 2. *la*, lif. *le*

Pag. 173. lig. 15. *peut*, lif. *peu*

Pag. 174. lig. 8. *d'admettre*, lif. *à admettre*

Pag. 195. lig. 14. *je remplis*, lif. *je remplis*

Pag. 205. lig. 10. *m'étonne*, lif. *m'étonna*

Pag. 211. lig. 2. *déſabuſer*, lif. *deſabuſer*

Même pag. lig. 19. *ſi la crainte*, lif. *ſi, dans la crainte*

Pag. 224. lig. 7. *de plus ſûrs garants*, lif. *des garants plus ſûrs.*

Pag. 225. lig. 15. *avec la*, lif. *avec toute la*

Pag. 248. lig. 15. *m'excuſer*, lif. *m'amuſer*

Pag. 249. lig. 8. *ſi ce qu'il eſt*; effacez le point.

Pag. 256. lig. 16. *de ſi fauſſes eſpérances*, lif. *un ſi faux eſpoir*

Même pag. lig. 17. *occaſion*, lif. *circonſtance.*

Fautes oubliées dans l'Errata du Tôme ſecond.

PAge 12. ligne 8. *qu'elle fais ſur moi*, liſez *que je reçois de ſa beauté*

Pag. 37. lig. 13. *que je n'ay*, lif. *que je n'aye*

Pag. 261. lig. 15. *nous aurons*, lif. *nous aurons laiſſé*

Pag. 266. lig. 4. *nous ne l'empêcherons jamais*, liſez ainſi toute cette phrâſe : *nous n'obtiendrons jamais de lui, ou de ne nous pas donner de ridicules, ou de ſe taire ſur les ridicules que nous pourrons nous donner ;*

Pag. 276. lig. 6. *je ne doute pas*, lif. *je ne doute*

Pag. 284. lig. 7. *veux*, lif. *vaux*

Pag. 297. lig. 8. *ay*, lif. *aye*

57679